

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

8 Yh  
116

**GUILLAUME TELL**

TRAGÉDIE

PAR SCHILLER

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR G. HERBET

PROFESSEUR DE LANGUE ALLEMANDE



PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CLASSIQUES

MAISON JULES DELALAIN ET FILS

DE LALAIN FRÈRES, Successeurs

69, RUE DES ÉCOLES

**GUILLAUME TELL.**

**TRADUCTION FRANÇAISE.**

8077  
116

**On trouve à la même librairie :**

**GËTHE. HERMANN ET DOROTHÉE**, poème, traduction française par *Bitaubé*, de l'Académie française; in-18.

**LESSING. LAOCOON**, des limites de la poésie et de la peinture, traduction française par *M. E. Hallberg*, professeur à la faculté des lettres de Toulouse, in-18.

**MILTON. LE PARADIS PERDU**, premier et deuxième chants, traduction française par *Chateaubriand*, de l'Académie française; in-18.

**POPE. ESSAI SUR LA CRITIQUE**, traduction française par *M. Marion*, inspecteur d'académie; in-18.

**SHAKSPEARE. MACBETH**, tragédie, traduction française par *Letourneur*, revue; in-18.

# GUILLAUME TELL

TRAGÉDIE

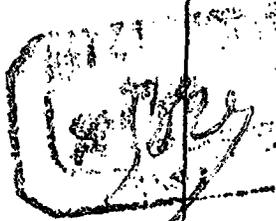
PAR SCHILLER

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR G. HAEBER

PROFESSEUR DE LANGUE ALLEMANDE,

OFFICIER D'ACADÉMIE.



PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CLASSIQUES

MAISON JULES DELALAIN ET FILS

DELALAIN FRÈRES, Successeurs

58, RUE DES ÉCOLES.

**Cette traduction est précédée de la notice littéraire de  
M. E. Hallberg, qui fait partie de la nouvelle Collection  
des auteurs allemands, format in-18.**

***Toute contrefaçon sera poursuivie conformément aux  
lois; tous les exemplaires sont revêtus de notre griffe.***

*Delalain*

1884.

## NOTICE SUR SCHILLER<sup>1</sup>.

---

Jean-Christophe-Frédéric SCHILLER est né à Marbach (Wurtemberg) le 10 novembre 1759 et est mort à Weimar le 9 mai 1805.

Son père, après avoir suivi comme chirurgien un régiment de hussards bavarols qui faisait campagne aux Pays-Bas en 1745, était revenu, à la paix d'Aix-la-Chapelle, dans son pays natal, le Wurtemberg, et y avait pris du service dans un régiment attaché à l'armée autrichienne pendant la guerre de Sept ans. Au milieu de la vie des camps, cet homme, profondément honnête et religieux, ne cessa jamais de se rendre utile aux autres dans la mesure de ses moyens, comme de travailler, dans ses moments de loisir, au développement de son instruction, qui avait été fort négligée dans sa jeunesse. Il s'appliqua surtout à l'étude des mathématiques, de la philosophie et de l'agronomie. Après la guerre, il fut envoyé en garnison à Louisbourg avec le grade de capitaine, et y donna satisfaction à son goût pour l'arboriculture, en créant une pépinière qui obtint le plus grand succès. Le duc de Wurtemberg, dont l'attention fut attirée par ce fait sur le père de Schiller, le chargea de diriger les jardins de sa résidence princière, la *Solitude*, près de Louisbourg. C'est dans cette position que l'ancien officier passa le reste de sa vie, qui se prolongea assez pour lui permettre de voir la gloire de son fils.

La mère de Schiller était une femme simple et modeste,

1. Cette notice a été rédigée autant que possible d'après les renseignements fournis sur Schiller par sa propre correspondance et par les témoignages de ses amis, tels que Kœrner, Guillaume de Humboldt, M<sup>me</sup> de Wolzogen, etc., qui ont été réunis en tête de l'édition complète de ses œuvres (Cotta, 1871).

*Schiller.*

2

mais intelligente et dévouée, le type de la mère de famille allemande. Sa profonde sensibilité, son goût prononcé pour la poésie, exercèrent de bonne heure une heureuse influence sur son fils. Elle n'avait guère le temps de lire ; mais, dans ses moments perdus, elle feuilletait volontiers les poésies spirituelles d'Utz et de Gellert, qu'elle avait en grande estime.

Lorsque Schiller naquit, son père menait encore la vie nomade du soldat : il s'en faut cependant que les premières années de l'enfant en aient ressenti le moindre dommage. Après l'enseignement paternel et maternel, plein d'onctueuses et tendres exhortations, il reçut les leçons du pasteur Moser, dans le village de Lorch, en Wurtemberg, où ses parents résidèrent de 1765 à 1768. Le fils de ce pasteur fut le premier ami de Schiller, et lui inspira le goût prononcé qu'il eut dans la suite pour la carrière ecclésiastique<sup>1</sup>.

Lorsque sa famille revint en 1768 à Louisbourg, le jeune Schiller, âgé de neuf ans, y assista pour la première fois à une représentation dramatique, dans le théâtre que le duc Charles entretenait à grands frais au milieu de sa résidence princière. L'enfant, dès lors, sans renoncer à ses rêves de prédication, a un goût des plus prononcés pour la tragédie, et se livre déjà, dans ses moments perdus, à la composition dramatique. Il continuait ses études à l'école de Louisbourg, où plus d'un de ses camarades l'admirait pour son caractère à la fois hardi et modeste, son humeur également rêveuse et enjouée, sa docilité, son application et ses généreux sentiments.

Les éloges de ses maîtres ne lui manquent pas et attirent sur lui l'attention du duc Charles. Ce dernier, qui venait de fonder à la *Solitude*, pour les fils de ses officiers,

1. Il est à remarquer que, dans son premier drame, les *Brigands*, Schiller a donné le nom de Moser au personnage particulièrement sympathique du pasteur.

une école militaire qui fut dans la suite transférée à Stuttgart, offrit au jeune écolier une place dans ce prytanée. Une pareille offre était un ordre; néanmoins, le père de Schiller se permit d'exposer au prince les raisons qu'il avait de décliner cet honneur : son fils n'avait pas la vocation militaire et ne pourrait, au prytanée, se préparer à la carrière ecclésiastique. Le duc insista pour que l'enfant, tout en n'embrassant pas l'état militaire, renonçât au ministère sacré. Le jeune Schiller finit par sacrifier ses goûts à la volonté du prince et aux intérêts de son père, et, en 1778, il entra dans le nouvel établissement ducal comme futur étudiant en droit. Mais le droit ne lui plaisait que médiocrement, et il profita de la première occasion qui lui fut donnée d'y renoncer : en 1775, le duc lui permit d'étudier la médecine.

C'est à cette époque que remontent ses premières poésies. On a vainement cherché à expliquer cette vocation poétique par des circonstances extérieures : quelque évidente que puisse être, en général, l'action de certains événements sur les dispositions de notre âme et sur le développement de nos facultés, il n'en est pas moins vrai que, le plus souvent, l'homme de génie, le poète, se développe en dépit de toutes les entraves qui sembleraient devoir l'arrêter; on n'a donc pas besoin de chercher dans des anecdotes plus ou moins authentiques la clef d'une vocation que la force naturelle du génie a dû naturellement amener.

Ce qui a pu contribuer à développer en Schiller le goût de la poésie, c'étaient ses lectures; mais, là encore, combien ses ressources étaient restreintes! Elles se bornaient, pour la langue allemande, aux productions rares et généralement médiocres d'une littérature à peine naissante. Klopstock, Utz, Gerstenberg, Lessing, le *Götz* et le *Werther* de Goethe<sup>1</sup>, telles étaient les lectures favorites du jeune étu-

1. Utz, né en 1720, mort en 1788, a été l'un des réformateurs

diant. Outre ces récréations clandestines et littéraires que se procurait Schiller en compagnie de quelques amis, incapables comme lui de se plier au régime de l'école, il lisait volontiers les dernières poésies de Schubart, qui venait d'expier par un emprisonnement de deux ans (1777-1778) la trop grande hardiesse de ses idées : le jeune écolier alla même, à plusieurs reprises, visiter le poète dans son cachot d'Asperg. Il est possible, en outre, que l'idée première des *Brigands* revienne à Schubart, qui avait publié un récit analogue dans le *Magasin souabe*. Enfin, la captivité de ce poète décida Schiller, dans la suite, à s'exiler de son pays pour ne pas rester exposé aux rancunes d'un maître irrité.

Dès cette époque, le jeune Schiller manifesta un goût très-vif pour Shakspeare, dont un de ses maîtres lui avait fait connaître quelques drames. Lui-même voulut s'essayer

du goût et de la langue, en Allemagne, au milieu du siècle précédent : ses odes ne manquent pas d'élévation, et ses poésies religieuses surtout eurent un grand succès. — Gerstenberg, dont la tragédie d'*Ugolin* fut représentée en 1768, a eu, avec Klopstock, le mérite d'attirer l'attention sur les légendes du Nord. — Klopstock, né dans la Saxe en 1724, et mort à Hambourg en 1803 ; auteur de la *Messade*, poème épique en vingt chants, où se trouvent quelques beautés vraiment dignes d'Homère à côté de longueurs et de hors-d'œuvre fatigants. Ses *Odes* valent mieux que son épopée, — Lessing, l'un des réformateurs de la littérature allemande, l'auteur du *Laocoon* et de la *Dramaturgie de Hambourg*, est né à Camenz en 1729 et est mort à Wolfenbüttel en 1781. — Goethe (1749-1832) est le prince des poètes allemands, et partage avec Schiller la gloire d'avoir réformé le théâtre de son pays. — Aux écrivains nommés ci-dessus il faut en ajouter deux autres, moins connus ; Klinger, dont les tragédies fort médiocres avaient obtenu un certain succès, et Laisewitz, dont le *Jules de Tarente* occupait encore la scène avec éclat : tous deux valent en le privilège d'enflammer l'imagination de Schiller, condamné à les admirer, faute de mieux.

dans ce genre, et, encore tout enfant, en 1773, écrivit une tragédie, *Côme de Médicis*, dont il fit passer plus tard quelques fragments dans ses *Brigands*. Il avait déjà, la même année, composé un poème épique, *Moïse*, qui est, avec cette tragédie, la seule œuvre de sa première jeunesse que l'auteur ait cru devoir conserver <sup>1</sup>.

Cependant, le plaisir de versifier et de composer ne lui faisait pas négliger les études préparatoires indispensables à tout écrivain qui veut mériter une place à part. Il lisait Plutarque, Herder, Garve, et étudiait la langue allemande classique dans la traduction de la Bible par Luther <sup>2</sup>.

Il ne renonçait pas non plus à l'étude de la médecine, et même, pour lui consacrer plus de temps et de soins, il résolut de s'interdire pendant deux ans toute autre occupation, et se priva durant cette période de toute distraction poétique. Mais il lui était difficile de ne rien composer absolument, et il écrivit, à cette époque, une dissertation intitulée : *Philosophie de la physiologie*. Après avoir terminé ses études médicales, il soutint, en 1780, une thèse ayant pour sujet les *rapports entre la nature animale de l'homme et sa nature spirituelle*. Cet opusculé, qui se trouve dans ses œuvres complètes, lui valut le grade de chirurgien, et il exerça pendant quelque temps, au témoignage d'un de ses amis, dans un régiment wurtembergeois, avec plus de science et de hardiesse que de succès.

Une fois en règle avec la médecine, il avait cru pouvoir

1. Il faut y ajouter quelques poésies publiées par Schiller avant 1780 dans le *Magasin souabe*, et que l'on peut retrouver dans cette collection.

2. Herder, aussi célèbre comme orientaliste que comme historien et comme poète, est l'auteur des remarquables *Idées sur l'histoire de l'humanité*, l'un des premiers essais de philosophie de l'histoire (né en 1744, mort en 1803). — Garve (1742-1798), l'un des adversaires de Kant, contre lequel il a écrit en 1782, s'était fait remarquer auparavant par divers traités de morale et de littérature.

revenir à la poésie, et les années 1780 et 1781 furent, à cet égard, les plus fécondes et les plus décisives de sa vie. C'est à cette époque que remontent les *Brigands* et beaucoup de ses premières poésies<sup>1</sup>. Celles-ci parurent, avec les œuvres de quelques-uns de ses amis, sous le titre d'*Anthologie*. Quant aux *Brigands*, comme aucun éditeur ne voulait les imprimer, Schiller les publia lui-même en 1780, et dès l'année suivante le libraire Schwan, à Mannheim, puis le chevalier de Dalberg, directeur du théâtre de cette ville, le prièrent d'arranger son drame pour la scène. L'auteur, tout en cédant sur tous les points où cela semblait utile et raisonnable, défendit pied à pied son œuvre, comme nous le voyons par la longue correspondance qu'il engagea avec ses patrons, et les *Brigands* furent enfin joués sur la scène de Mannheim, en janvier 1782, tels que nous les avons aujourd'hui. Il avait assisté aux deux représentations de son drame, mais en ayant soin de dissimuler son voyage : il ne put cependant tromper la surveillance despotique de son prince, et peu de temps après, sur la plainte de quelques personnes qui avaient découvert des intentions criminelles dans les *Brigands*, le duc défendit au poète de jamais rien faire imprimer en dehors de ses dissertations de médecine. Cette défense fut d'autant plus sensible à Schiller qu'il venait de s'associer avec deux littérateurs de Stuttgart pour fonder une revue intitulée :

1. C'est en 1775 qu'il avait commencé les *Brigands*, auxquels il avait donné d'abord le nom de : *le Fils perdu*. Ce drame est l'expression un peu forcée de la haine que le jeune homme ressentait pour le régime auquel on l'avait soumis. Ses amis et lui s'échauffaient entre eux par des conversations et des plans héroïques inspirés par la lecture de J. J. Rousseau et de Plutarque. Lorsqu'il fut question de publier les *Brigands*, on projeta de faire figurer au frontispice une vignette représentant un lion avec l'inscription latine : *le tyranne*. « Il nous faut faire un livre entre nous, disait Schiller, mais un livre qui soit brûlé par la main du bourreau ! »

*Répertoire wurtembergeois de la littérature*, dans laquelle il avait déjà publié quelques articles remarquables.

D'après les amis du duc Charles, et selon le témoignage de Schiller lui-même, le prince ne persécutait pas en Schiller le poète, mais le poète indiscipliné : ce serait par un excès de zèle littéraire que ce despote au petit pied aurait défendu à son jeune protégé de continuer à produire des œuvres qui choquaient le bon goût. On songe aussitôt à Corneille et à Richelieu, et le rapprochement paraîtra encore plus naturel lorsqu'on saura que le duc voulait se mêler de donner au poète des conseils sur la composition et le style de ses premières poésies ; Schiller aurait décliné cet aristocratique patronage, et de là serait née la colère du prince, qui pourtant, il faut le dire, ne fut point poussée à ses dernières limites. Nous voyons, en effet, que la famille du poète ne fut jamais inquiétée dans la suite, et que Schiller put même revenir auprès d'elle, sans encombre, quelques années après son évasion.

Ce fut une véritable évasion qu'il opéra en octobre 1782 : tout Stuttgart était en fête pour la réception du grand-duc Paul de Russie. Schiller, qui songeait d'abord à demander un congé en règle à son maître, avait renoncé à cette idée en présence des difficultés qui pouvaient surgir, et pris le parti plus expéditif de s'échapper sans permission. Il se rendit, sous un nom emprunté, chez M<sup>me</sup> de Wolzogen, dont il avait connu les fils à Stuttgart, et qui lui accorda pendant près d'un an la plus gracieuse hospitalité dans son château de Bauerbach, près de Meiningen, en Franconie. Là il put se livrer sans entraves à son goût pour l'art dramatique, que le succès des *Brigands* avait encore ranimé. Il consacra ses loisirs à terminer la *Conjuration de Fiesque*, qu'il avait commencée à Stuttgart, et à composer *l'Intrigue et l'Amour*. C'est à cette époque aussi qu'il conçut le premier plan de son *Don Carlos*.

Enfin, en septembre 1783, il se rendit à Mannheim pour se trouver sur le théâtre de sa gloire première et de ses

futurs triomphes. L'art dramatique était devenu l'objet de ses constantes préoccupations : il voulait créer une scène allemande et s'y employa de toute son âme, non-seulement par ses compositions dramatiques, mais encore par des dissertations et de véritables appels au public. Il ne réussit pas à fonder, comme il se le proposait, une « Société pour l'encouragement du théâtre ; » Il tâcha de la remplacer par sa revue dramatique intitulée : *Thalie du Rhin*, qui parut à partir de 1784. La première livraison de ce recueil est dédiée au duc de Weimar, que Schiller avait eu occasion de voir à Darmstadt, et qu'il avait charmé par la lecture du premier acte de *Don Carlos*, au point que ce prince l'avait nommé conseiller aulique de Weimar, titre purement honorifique, bien entendu, et qui ne changeait rien à la position fort gênée du poète.

Schiller annonce dès lors l'intention de travailler pour le grand public allemand et de n'en appeler qu'à lui pour le jugement définitif de toutes ses œuvres. Son activité ne connaît plus de bornes : il utilise ses loisirs de Mannheim et de Meiningen en élaborant plusieurs sujets de drames : d'abord l'histoire de *Conradin*, puis une suite des *Bri-gands*, qui devait donner satisfaction aux susceptibilités morales éveillées par son premier drame ; enfin il avait sur le métier plusieurs pièces de Shakspeare, notamment *Macbeth*, qu'il voulait approprier à la scène allemande. Il renonça bientôt à tous ces projets pour se consacrer tout entier à *Don Carlos*, dont quelques scènes parurent dans la première livraison de la *Thalie*.

En 1785 nous le trouvons à Leipsick, où l'avaient appelé des amis dévoués, le littérateur Huber et Körner, père du célèbre poète, qui allait se marier, et dont la fiancée et la future belle-sœur se montrèrent pleines de délicates prévenances pour le poète. Celui-ci avait été aigri par les dernières contrariétés qu'il venait d'éprouver à Mannheim ; il avait aussi emporté de tristes souvenirs de Bauerbach, où l'hospitalité de sa protectrice lui avait fait plus de mal que

de bien : il s'était vivement épris de la fille de M<sup>me</sup> de Wolzogen, qui était promise à un autre, et, pour se guérir de cette passion, il s'était arraché brusquement à l'aimable société qui l'avait si bien accueilli.

Après avoir séjourné quelques mois à Gohlis, village voisin de Leipsick, il se fixa pendant près de deux ans à Dresde et à Loschwitz, où Kœrner et sa femme lui accordent la plus gracieuse hospitalité. C'est là qu'il put terminer et même refaire en partie son *Don Carlos*. Les études historiques qu'exigea de lui ce drame l'amènèrent peu à peu à faire de l'histoire sa principale préoccupation, et il commença dès lors sa remarquable *Histoire du soulèvement des Pays-Bas*.

Cette période de 1785 à 1787 est peut-être la plus importante de sa vie pour le développement de son esprit et de son talent. Au milieu de l'aimable société où il vivait comme dans sa famille, il apprend peu à peu à calmer la fougue sauvage et les emportements passionnés qui avaient agité sa jeunesse. Non-seulement l'expérience mûrit ses facultés, non-seulement ces douces relations purifient son cœur, mais encore il se fait une plus haute idée du rôle et du devoir de la poésie ; il commence à étudier la philosophie de Kant, qui influe d'une manière si remarquable sur son esprit et sur ses œuvres. C'est à ces préoccupations philosophiques qu'il faut attribuer un ouvrage bizarre en apparence, et qui n'eut pas tout le succès que Schiller en espérait : le *Visionnaire*, où l'auteur a voulu tenter une étude psychologique sur les hallucinations mises à la mode vers cette époque par Cagliostro. L'ouvrage resta inachevé.

En 1787, Schiller se rend à Weimar, où il est présenté à Herder et à Wieland. Quant à Goethe, il était encore en Italie. Wieland fit le plus aimable accueil au jeune poète, qui devint son collaborateur au *Mercur*. C'est dans cette revue que parurent successivement plusieurs chefs-d'œuvre de poésie lyrique : les *Dieux de la Grèce*, les *Artistes*, ses *Lettres sur don Carlos*, et divers fragments en prose qui ont déjà la plus haute valeur.

Peu satisfait de ce premier séjour à Weimar, malgré la cordiale hospitalité de M<sup>me</sup> de Kalb, Schiller se rend en visite à Meiningen, chez son ami Reinwald devenu son beau-frère, puis à Rudolstadt, chez une amie de M<sup>me</sup> de Wolzogen, nommée M<sup>me</sup> de Lengefeld, qui avait deux filles, et dont la société le charme au plus haut point. Il fixe sa résidence dans un village près de Rudolstadt et y consacre ses journées à écrire l'*Histoire de la révolte des Pays-Bas* et ses soirées à fréquenter l'excellente famille de Lengefeld.

C'est là que Schiller vit pour la première fois Goethe, qui revenait de son voyage en Italie. L'entrevue ne lui laissa pas une très-bonne impression : il y avait trop de différence entre leurs deux natures, et Goethe lui parut trop froid. La sympathie devait naître bientôt entre les deux poètes, et d'autant plus vive qu'elle s'appuyait sur des contrastes.

Goethe, de son côté, tout en n'appréciant pas encore Schiller à sa véritable valeur, avait pour lui une grande estime, et la lui témoigna bientôt en le faisant nommer professeur d'histoire à l'université d'Iéna. Cette position lui était donnée comme une récompense et un encouragement après la publication de son *Histoire du soulèvement des Pays-Bas*. Schiller, qui, dans sa modestie, ne se croyait pas encore suffisamment prêt pour occuper dignement une pareille chaire, demanda quelques mois pour terminer ses études préparatoires, et n'entra en fonctions qu'au printemps de 1789.

L'histoire et la philosophie étaient, à cette époque, ses études favorites ; mais il ne négligeait pourtant pas entièrement la poésie. Depuis son séjour à Rudolstadt, il s'était mis à étudier les auteurs grecs : il lisait les tragiques dans une traduction française, et Homère dans l'excellente traduction de Voss. Il s'essayait même, avec ces secours, à traduire les auteurs grecs, et avait commencé par l'*Iphigénie en Aulide* et les *Phéniennes* d'Euripide ; plus tard,

il entreprit de rendre en allemand l'*Agamemnon* d'Eschyle. Enfin il avait une sincère admiration pour Virgile et traduisit un certain nombre de passages de l'*Énéide*, dont quelques-uns concurremment avec Bürger.

En 1790, Schiller, rassuré sur son avenir, aimé de la jeunesse comme de ses confrères, estimé et honoré par le prince, obtient la main de la plus jeune des filles de M<sup>me</sup> de Lengefeld. Il semblait devoir être longtemps heureux et pouvoir s'appliquer sans encombre à ses travaux de prédilection, lorsqu'il fut atteint, au commencement de 1791, d'une grave maladie de poitrine, qui, après un petit nombre d'années, devait le faire descendre prématurément au tombeau. Il lui fallut renoncer pour quelques temps à l'enseignement et même à toutes ses autres occupations. Sa position devenait critique : la pension que lui faisait le duc de Weimar était insuffisante ; ses autres ressources lui manquaient ; la pauvreté allait atteindre la santé et l'âme même du grand poète beaucoup plus cruellement que ne le faisait la maladie. On s'émut en Allemagne de cette triste situation, et quelques amis allèrent se mettre à la tête d'une espèce de souscription nationale, lorsque des secours inattendus lui vinrent du Danemark. Un prince de Holstein-Augustembourg et un comte de Schimmelmann firent accepter à Schiller une rente annuelle de mille thalers pour trois ans, et la délicatesse de l'offrande fit encore plus de bien au poète que la valeur même du présent. Sa convalescence fut ainsi hâtée ; mais il ne pouvait plus espérer de recouvrer entièrement la santé.

Les études philosophiques continuent à l'intéresser plus que le reste. Sa lecture de Kant et d'Aristote lui inspire la plupart des opuscules qu'il écrivit alors sur l'esthétique, et qui ne sont pas un de ses moindres titres de gloire. La poésie était reléguée au second plan, ou plutôt Schiller ne voulait plus voir de poésie que dans la philosophie ; il projetait une *Théodicée*, un *hymne à la lumière*, etc. Son *Histoire de la guerre de Trente ans*, qui rentre dans cette

période (1791), peut aussi passer pour un ouvrage philosophique. Il eut un moment la pensée, en travaillant à cette histoire, de composer un poème épique dont Gustave-Adolphe serait le héros; mais il y renonça bientôt et lui préféra *Wallenstein*. Dès 1794, il conçoit le plan de cette trilogie; mais il ne la termina que sept ans plus tard, et non sans avoir été plusieurs fois sur le point de renoncer à son entreprise.

D'après son propre témoignage, un nouvel homme se révélait en lui depuis quelques années, et aussi un nouveau poète. C'est en juge sévère qu'il revit ses premières poésies au moment de les publier: il en sacrifia un grand nombre qui lui paraissaient indignes de voir le jour.

Malgré les atteintes de la maladie, son âme restait à la fois calme et ardente; il s'enthousiasmait pour les nobles causes et songea même à écrire une défense de Louis XVI au moment où le malheureux roi était traduit devant la Convention<sup>1</sup>.

Le désir de revoir son pays natal et ses parents lui fit faire, en 1793, un voyage en Souabe, pendant lequel il fit la connaissance du libraire Cotta, de Stuttgart, qui devint ensuite son éditeur. Il avait écrit une lettre très-digne au duc de Wurtemberg, qui, tout en lui gardant rancune, lui permit cependant de séjourner dans son duché.

Revenu à Iéna, Schiller voulut réaliser le projet, qu'il

1. Cette même Convention lui décerna le titre de citoyen français; mais le décret, daté de 1793 et signé par Roland, ne parvint à Schiller qu'en 1798, par suite d'indications fautives et d'une orthographe vicieuse du nom même de Schiller. Il avait cependant appris cette distinction par la voie des journaux. — Par une étrange coïncidence, en cette même année 1798, Schiller, indigné contre la France et dégoûté de la république depuis les assassinats de la Terreur, applaudissait au massacre des plénipotentiaires français à Rastadt. On sait aussi qu'il adressa de chaleureux appels à la jeunesse allemande au moment de l'invasion française.

caressait déjà depuis quelque temps, de réunir tous les principaux écrivains allemands pour la publication d'une grande Revue : telle fut l'origine des *Heures*, qui parurent peu de temps après la suspension de la *Thalie*.

Guillaume de Humboldt venait de se fixer à Iéna, avec sa famille, uniquement pour vivre à côté de Schiller; Goethe s'était rapproché de lui par sa collaboration aux *Heures* et l'avait invité à venir passer quelques semaines dans sa maison, à Weimar : leur liaison était désormais assurée, et la mort seule put séparer ces deux génies si dignes de se comprendre et de s'aimer<sup>1</sup>.

Il semble que l'amitié de ces deux grands poètes ait rouvert en eux la source de la poésie, car tous deux, à partir de ce moment, trouvent leurs plus belles inspirations poétiques. Celles de Schiller parurent principalement dans les *Heures* et dans l'*Almanach des Muses* de 1796 (publié à la fin de 1795). Sa fécondité est d'autant plus étonnante qu'à cette époque il avait à lutter plus que jamais contre la maladie et les souffrances physiques.

Il revenait de temps à autre au drame, comme à l'occupation la plus digne du poète. Il avait pensé un moment à sacrifier le sujet de *Wallenstein* pour mettre sur la scène une pièce ornée de chœurs à la façon des Grecs et intitulée : le *Chevalier de Malte*; mais après en avoir écrit le plan, qui se trouve dans ses œuvres posthumes, il revint à *Wallenstein*, qu'il n'acheva que fort lentement, au milieu d'une foule de difficultés et d'hésitations, et qui ne fut joué qu'en 1799. Remarquons en passant que ce drame fut d'abord écrit tout entier en prose, et mis en vers dans la suite.

Parmi les compositions moins ambitieuses, mais non moins importantes, de cette époque, il faut signaler en

1. La *Correspondance entre Schiller et Goethe*, de 1794 à 1805, publiée par Cotta en 1829, est un des monuments d'histoire littéraire les plus originaux et les plus intéressants, comme aussi les plus utiles à consulter.

première ligne les *Xénies*, ce recueil d'épigrammes littéraires qui est l'œuvre commune de Schiller et de Goethe et qui est un monument de leur remarquable unité de goût comme de leur indissoluble et fraternelle amitié. Puis viennent les *Ballades*, dont les sujets étaient choisis et discutés par les deux poètes, et qu'ils se partageaient entre eux pour les traiter.

En 1799, Schiller, qui avait déjà dû cesser la publication des *Heures*, renonça aussi à son *Almanach des Muses* ; mais il se dédommagea en envoyant des articles et des poésies aux *Propylées* de Goethe.

Dans cette même année il avait changé de résidence et s'était fixé définitivement à Weimar, autant pour se rapprocher de Goethe que pour surveiller la représentation de ses drames. Il croyait, d'ailleurs, que le climat de Weimar lui serait plus favorable que celui d'Iéna.

Le duc de Saxe-Weimar, qui s'était toujours montré plein d'égards pour le poète, et aussi généreux que le lui permettaient ses modiques ressources, avait déchargé Schiller de son cours d'histoire, tout en lui laissant le titre de professeur et en augmentant ses appointements ; il lui assurait mille thalers par an, avec la promesse de doubler cette somme quand la maladie l'empêcherait de se faire des revenus du côté de la librairie. Il voulut, en outre, que Schiller acceptât les titres de noblesse qu'il demanda pour lui à l'empereur en 1802, et le poète consentit, non point par une misérable vanité, mais pour laisser au moins cet héritage à ses enfants, qui, dans un pays aussi aristocratique que l'Allemagne, auraient ainsi mieux qu'une fortune. C'est là un de ces traits de mœurs qui caractérisent facilement un peuple. Qui, en France, eût jamais songé à doter de la particule les enfants de Racine ou de Corneille ? et qui se figurerait que leur postérité eût été plus considérée pour des titres de noblesse écrits sur du parchemin que pour les titres éternels de gloire qui sont gravés dans l'esprit de leurs admirateurs ?

Une fois établi à Weimar, Schiller consacra presque tout son temps à écrire ses drames et à en surveiller la représentation. Le théâtre était sa passion dominante; il ne cessait pas de former lui-même ses acteurs, et il se perfectionnait en même temps par l'étude et la méditation des grands auteurs. Ses chefs-d'œuvre paraissent coup sur coup à partir de *Wallenstein* (1799); ce sont : *Marie Stuart* (1800), la *Pucelle d'Orléans* (1801), la *Fiancée de Messine* (1803) et *Guillaume Tell* (1804), sans compter les traductions de drames étrangers, par exemple du *Macbeth* de Shakespeare, du *Turandot* de Gozzi, de la *Phèdre* de Racine, etc. Il ne se sentait pas né pour la comédie et avait voulu plusieurs fois s'essayer dans ce genre; mais il y avait toujours renoncé. C'était encore un drame, dont le héros était le *faux Démétrius*, qui l'occupait, lorsque sa maladie de poitrine s'aggrava subitement et l'enleva dans toute la force de l'âge, en 1805<sup>1</sup>.

Il laissait, outre sa veuve, deux fils et deux filles; l'aînée de ses sœurs, mariée à son ami le conseiller Reinwald, lui survécut encore pendant de longues années.

Quant à sa compagne bien-aimée, Charlotte, digne de lui par la tendresse du cœur autant que par la distinction de l'esprit, elle vécut jusqu'en 1826, et nous a laissé dans ses *Lettres*, avec des renseignements précieux sur Schiller, une image fidèle de son âme.

1. Les divers biographes de Schiller nous donnent une foule de détails intéressants sur les derniers moments du poète, sur ses obsèques faites la nuit et sans apparat, selon sa volonté, sur les honneurs qui lui furent rendus après sa mort, etc. Il nous suffira de rappeler que, vingt ans après, le duc de Saxe-Weimar fit recueillir les ossements de Schiller et les fit placer dans un caveau de son palais, destiné à recevoir plus tard les restes de Goethe et ceux du prince lui-même. Ainsi les deux grands poètes dorment l'un à côté de l'autre et près de leur protecteur, unis dans la mort comme ils l'étaient dans la vie.

Nous ne saurions mieux terminer cette Notice sur l'un des deux plus grands poètes de l'Allemagne qu'en citant les quelques lignes dans lesquelles M<sup>me</sup> de Staël a apprécié Schiller comme homme et comme écrivain :

« Schiller était un homme d'un génie rare et d'une bonne foi parfaite : ces deux qualités devraient être inséparables, au moins dans un homme de lettres..... Il n'y a pas une plus belle carrière que celle des lettres, quand on la suit comme Schiller..... Il était admirable entre tous par ses vertus autant que par ses talents. La conscience était sa muse.... Il aimait la poésie, l'art dramatique, l'histoire, la littérature pour elle-même. Il aurait été résolu à ne point publier ses ouvrages, qu'il y aurait donné le même soin.... Ses écrits étaient lui, ils exprimaient son âme....

« C'est une belle chose que l'innocence dans le génie et la candeur dans la force.... Schiller s'était fait tort, à son entrée dans le monde, par des égarements d'imagination ; mais avec la force de l'âge il reprit cette pureté sublime qui naît des hautes pensées....

« Schiller était le meilleur ami, le meilleur père, le meilleur époux ; aucune qualité ne manquait à ce caractère doux et paisible, que le talent seul enflammait ; l'amour de la liberté, le respect pour les femmes, l'enthousiasme des beaux-arts, l'adoration pour la divinité, animaient son génie<sup>1</sup>. »

Les Allemands, qui affectionnent particulièrement certains termes abstraits, ont voulu résumer en un seul mot les observations qui précèdent : ils ont dit que Schiller était avant tout un génie *subjectif*, c'est-à-dire que sa vie se reflétait exactement dans ses œuvres. A ce point de vue, il offre une assez grande ressemblance avec Racine. Chez tous deux la passion domine, le cœur alimente le génie. Dès son enfance, il a été *vrai*, il a voulu développer ses propres sentiments dans le domaine des faits. Son enfance, pétulante

1. De l'Allemagne, 2<sup>e</sup> partie, chap. VIII.

et hardie, rêve déjà l'accomplissement des plus belles actions, et l'un de ses amis, Scharffenstein, disait que, s'il n'était devenu poète, il aurait été un grand homme dans n'importe quelle autre carrière, mais, de préférence, dans la vie active et politique. Avec la jeunesse et l'âge mûr, sa fougue s'était amortie, mais non la vivacité de ses passions, qui s'épurent en conservant leur force et ont pour objet désormais le monde idéal et non plus le monde réel. Condamné à la poésie parce que la politique ne lui offrait aucune position digne de lui, il fut un poète pratique avant tout, et, même dans le développement de l'idéal, il s'attacha de préférence à l'histoire, dont il dénatura souvent les faits sans cesser d'en respecter le fond. Quel que soit le jugement que l'on porte sur les détails d'exécution dans *Don Carlos*, dans *Marie Stuart*, dans la *Pucelle d'Orléans* et même dans *Guillaume Tell*, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans ces drames le caractère pratique et en même temps idéal que nous avons signalé.

Schiller a eu le privilège de ne pas survivre à sa gloire, et de ne pas même la voir contester par des rivaux ou des jaloux. Uni avec Goethe d'une amitié peut-être sans exemple dans l'histoire littéraire de tous les peuples, il a joui, de son vivant, de tout le bonheur qu'il pouvait désirer; il était universellement honoré, estimé, ou, si quelque envieux avait voulu troubler son repos, ses épigrammes et celles de Goethe le faisaient vite rentrer sous terre.

Il n'en fut pas de même après sa mort. Une école qui s'était d'abord réclamée de son nom et appuyée sur ses principes, l'école romantique, dirigée par les frères Schlegel et par Tieck, après avoir tâché de rabaisser Goethe en lui opposant Schiller, finit par vouloir le rabaisser lui-même en lui reprochant de n'être ni assez mystique ni assez sentimental. C'est que Schiller était, par sa nature, bien au-dessus de cette école, incertaine et changeante, dont les œuvres n'ont jamais eu ni vérité ni consistance; il avait

en le temps de la voir naître, et s'était permis de critiquer vivement ses premiers essais. Les chefs-d'œuvre de Frédéric Schlegel, *Lucinde* et *Alarcos*, n'avaient pas trouvé grâce devant le goût et l'incorruptible sévérité d'un pareil juge<sup>1</sup>.

L'admiration de l'Allemagne et du monde entier a eu bientôt vengé Schiller de ces attaques : il n'y a guère, à l'heure qu'il est, de gloire moins discutée que la sienne parmi les gens de goût de tous les pays. Un Allemand qui était Français d'esprit et de cœur, et qui devint Français d'adoption dans la dernière partie de sa vie, Henri Heine, écrivait en 1826 dans ses *Reisebilder* : « Schiller est le plus noble, sinon le plus grand, parmi les poètes allemands. » Goethe, en effet, peut sembler aussi grand et quelquefois même plus grand que Schiller ; mais celui-ci est, à coup sûr, plus noble que son rival, c'est-à-dire plus généreux dans toutes ses aspirations, plus jeune et plus croyant dans toutes ses pensées, plus passionné pour le vrai, plus rapproché de l'humanité présente et plus confiant dans son avenir.

E. H.

1. Aug. Schlegel avait collaboré pendant quelque temps aux *Heures* et à l'*Almanach des Muses*. C'est surtout dans les *Lettres de Schiller sur l'éducation esthétique* que la nouvelle école puisa ses principes, mais en les détournant peu à peu de leur vraie signification. Novalis et Tieck ont été tous deux en rapports avec lui ; un autre chef de l'école romantique, Adam Müller, a porté sur lui un jugement bizarre, où il y a cependant une part de vérité : selon lui, Schiller est plus grand orateur que poète, et il n'a eu recours à la poésie que pour mieux faire pénétrer sa parole dans tous les esprits. — Jean-Paul-Fréd. Richter, n'avait pas de sympathie pour lui, non plus, du reste, que Herder et Klopstock, qui appartiennent à l'école classique antérieure à celle de Schiller.

ANALYSE  
DE GUILLAUME TELL.

---

On connaît la légende de Guillaume Tell. Le poète n'y a presque rien changé; mais il a ajouté un certain nombre de détails qu'il croyait propres à augmenter l'intérêt de son drame, comme l'arrivée de Jean le Parricide dans la maison de Guillaume Tell à la fin de la pièce, les rôles épisodiques de Rudenz et de Berthe, etc.

La scène se passe tour à tour dans le canton de Schwytz, dans celui d'Uri et dans celui d'Unterwalden. Mais pendant la durée même de chaque acte le lieu de la scène change assez fréquemment, et l'auteur nous transporte sans scrupule d'une maison ou d'un village à l'autre. L'unité de lieu consiste en ce que les trois cantons sont très-voisins les uns des autres, sur les bords du lac des Quatre-Cantons, et que les divers personnages se retrouvent constamment sur les divers points de cet espace relativement resserré.

Dès la 1<sup>re</sup> scène du 1<sup>er</sup> acte, le poète nous fait connaître Tell et nous le montre comme un homme de cœur, dévoué à ses semblables autant que passionné pour la liberté : ce caractère domine toute l'action, bien qu'il ne paraisse point prendre une part active à l'œuvre commune de la libération; c'est même par une habileté dramatique très-louable que l'auteur soustrait en quelque sorte à l'action son personnage principal pendant toute une partie du drame : l'effet sera d'autant plus grand quand on le verra reparaitre et précipiter les événements avec une rapidité inattendue.

A côté du héros principal, figurent en assez grand nombre des personnages secondaires qui tiennent encore un rang fort honorable. Schiller a eu l'art d'intéresser à tous les acteurs qu'il met en scène, et jamais, d'un bout à l'autre de

la pièce, l'action ou le dialogue ne languissent un seul instant.

A ceux qui ne pourraient lire de suite tout le drame, nous recommanderons comme les plus beaux passages : 1<sup>o</sup> la scène 1<sup>re</sup> de l'acte I<sup>er</sup>, où Tell sauve Baumgarten, poursuivi par les cavaliers du bailli ; 2<sup>o</sup> la scène II de l'acte II (la réunion des conjurés et le fameux serment du Rütli) ; 3<sup>o</sup> la scène 1<sup>re</sup> de l'acte III, où nous voyons l'intérieur de Tell, sa femme et ses enfants dans un tableau d'une fraîcheur et d'une naïveté admirables ; 4<sup>o</sup> la scène III du même acte, où Tell, pour ne pas avoir salué le chapeau de Gessler, est condamné à tirer une pomme sur la tête de son fils ; 5<sup>o</sup> la scène II de l'acte IV (la mort du vieux seigneur d'Attinghausen et la conversion de son neveu Rudenz, qui renonce enfin à servir l'étranger et va se dévouer pour la patrie) ; 6<sup>o</sup> la scène III du même acte (monologue de Tell, dans le chemin creux de Küssnacht, au moment où il va tuer le bailli ; arrivée de Gessler, qui est frappé à l'instant même où il va fouler aux pieds de son cheval une malheureuse suppliante) ; et enfin 7<sup>o</sup> la scène II de l'acte V (entrevue de Tell et de Jean le Parricide, qui s'est réfugié en Suisse après avoir assassiné son oncle le duc d'Autriche, empereur d'Allemagne).

Est-il besoin d'ajouter que les vers de ce chef-d'œuvre sont parmi les plus harmonieux, les plus élégants et les plus riches de notre poète ? Jamais il n'avait été aussi maître de la forme ; jamais il n'avait varié les rythmes et le ton avec une pareille aisance ; jamais la langue ne s'était prêtée avec plus de souplesse à la magistrale pensée de l'écrivain.

E. H.

# GUILLAUME TELL

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

## PERSONNAGES.

BERNARD GESSLER, lieutenant de l'empereur à Schwytz et Uri.

WERNER, baron d'Attinghausen, seigneur banneret.

ALBRICHT DE RUDENZ, son neveu.

WERNER STAUFFACHER,

CONRAD HUNN,

TEL REDING,

JEAN AUF DER MAUER.

ALBRICHT IM HOFE,

ALBRICHT LE FORGERON,

ALBERT DE WEILER,

WALTHER FURST,

GUILLAUME TELL,

ROESSELMANN, curé,

PETERMANN, sacristain,

KUONI, berger,

WERNI, chasseur,

RUODI, pêcheur,

ARNOLD DU MELCHTHAL,

CONRAD BAUMGARTEN,

MEIER DE SARNEN,

STRUTH DE WINKELRIED,

NICOLAS DE LA FLUE,

BURKHARDT AM BUHEL,

ARNOLD DE SEWA,

PFEIFER, de Lucerne.

KUNZ, de Gersau.

} habitants de Schwytz.

} habitants d'Uri.

} habitants d'Unterwald.

**JENNI**, jeune pêcheur.  
**SEPPI**, jeune berger.  
**GERTRUDE**, femme de Stauffacher.  
**HEDWIG**, femme de Tell, fille de Furst.  
**BERTHE DE BRUNECK**, riche héritière.  
**ERMENGARDE**,  
**MATHILDE**,  
**ÉLISABETH**,  
**HILDEGARDE**, } paysannes.  
**WALTHER**,  
**GUILLAUME**, } fils de Tell.  
**FRIESHARDT**,  
**LEUTHOLD**, } soldats.  
**RODOLPHE DE HARRAS**, écuyer de Gessler.  
**JEAN LE PARRICIDE**, duc de Souabe.  
**STUSSI**, garde champêtre.  
**LA TROMPE D'URI**.  
**UN MESSAGER IMPÉRIAL**.  
**UN PIQUEUR DE CORVÉE**.  
**UN MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRE**, **DES COMPAGNONS**  
**ET DES MANŒUVRES**.  
**DES CRIEURS PUBLICS**.  
**DES RELIGIEUX de la Miséricorde**.  
**DES CAVALIERS de Gessler et de Landenberg**.  
**NOMBREUX PAYSANS ET PAYSANNES des trois cantons**.

# ACTE PREMIER.

## SCÈNE I.

Vue des rochers escarpés qui bordent le lac des Quatre-Cantons, en face de Schwytz. Le lac forme un golfe en s'avançant dans les terres. Une cabane est bâtie non loin du rivage ; un jeune pêcheur conduit sa barque sur l'eau. Au delà du lac, on aperçoit de vertes prairies, des villages et des métairies de Schwytz éclairés par les rayons du soleil. A gauche du spectateur se montrent les pics du Haken, entourés de nuages ; à droite, dans l'éloignement, on voit les glaciers. Avant le lever du rideau, on entend le *Ranz des vaches*, et le son harmonieux des clochettes des troupeaux, qui se prolonge encore quelque temps après que la toile est levée.

Un jeune pêcheur, un berger, Ruodi, Werni, Kuoni, Seppi, Baumgarten, Tell, des cavaliers.

*Un jeune pêcheur* (chantant dans sa barque l'air du *Ranz des vaches*). — Le lac sourit, il invite au bair. L'enfant s'endormit sur la verte plage, lorsqu'il entendit un tintement aussi harmonieux que le son des flûtes, que les voix des anges au paradis. Et lorsqu'il se réveille dans une joie délicieuse, les eaux lui baignent la poitrine. Et des profondeurs, on lui crie : Cher enfant, tu es à moi ! J'attire le dormeur, je l'entraîne dans les eaux.

*Un berger* (chantant sur la montagne une variation du *Ranz des vaches*). — Adieu à vous prairies ! à vous, pâturages brillants ! Le pâtre doit se séparer de vous : l'été est fini. Nous retournerons à la montagne, nous reviendrons quand le coucou appellera,

quand les chants se réveilleront, quand la terre s'habillera de nouveau de fleurs, quand les sources cotuleront au gracieux mois de mai. Adieu à vous, prairies ! à vous, pâturages brillants ! Le pâtre doit se séparer de vous : l'été est fini.

*Un chasseur des Alpes* (paraissant en face, sur la hauteur du rocher, et chantant une deuxième variation). — Les hauteurs tonnent, le sentier tremble ; le chasseur n'a aucune crainte sur son chemin vertigineux ; il s'avance témérairement sur des champs de glace ; là, ne brille aucun printemps, là, aucune branche ne verdit : et, au-dessous de ses pieds, s'étend une mer nébuleuse ; il ne reconnaît plus les villes des hommes ; à peine à travers la déchirure des nuages aperçoit-il le monde, et loin, au-dessous des vapeurs humides, les champs verdoyants.

Le paysage change d'aspect : on entend un craquement sourd dans les montagnes : des ombres de nuages passent sur la contrée. *Ruodi*, le pêcheur, sort de sa cabane. *Werni*, le chasseur, descend du rocher. *Kuoni*, le berger, s'avance avec le seau à traire sur son épaule ; *Seppi*, son garçon, le suit.

*Ruodi*. — Fais vivement, Jenni. Retire la barque. La tempête arrive ; le glacier mugit sourdement ; le Mythenstein met son bonnet, et le vent souffle froid du Wetterloch. L'ouragan sera ici, je crois, plus tôt que nous ne le pensons.

*Kuoni*. — Il pleuvra, batelier. Mes moutons mangent l'herbe avec avidité et mon chien Wächter gratte la terre.

*Werni*. — Les poissons sautent, et la poule d'eau plonge. Un orage approche.

*Kuoni* (au garçon). — Regarde, *Seppi*, si le bétail ne s'est pas égaré.

*Seppi*. — Je reconnais la brune *Lisette* à sa clochette.

*Kuoni*. — Alors il ne nous en manque plus ; celle-là va le plus loin.

*Ruodi*. — Vous avez une belle sonnerie, maître berger.

*Werni*. — Et un beau troupeau. Il vous appartient, compatriote ?

*Kuoni*. — Je ne suis pas si riche. Il est à mon maître, le seigneur d'*Attinghausen*, qui me l'a confié.

*Ruodi*. — Que le collier va bien au cou de la vache !

*Kuoni*. — Elle sait aussi que c'est elle qui conduit le troupeau, et si je le lui prenais, elle cesserait de manger.

*Ruodi*. — Vous êtes insensé : une bête sans raison.....

*Werni*. — C'est bientôt dit. L'animal a aussi de la raison ; nous le savons, nous qui chassons les chamois. Car ceux-là placent prudemment, lorsqu'ils vont au pâturage, une sentinelle qui dresse l'oreille et les avertit par un sifflement aigu, quand le chasseur approche.

*Ruodi* (au berger). — Retournez-vous chez vous maintenant ?

*Kuoni*. — L'Alpe est épuisée.

*Werni*. — Heureux retour, père !

*Kuoni*. — C'est à vous que je le souhaite : car de votre voyage on ne revient pas toujours.

*Ruodi.* — Voilà un homme qui accourt en toute hâte.

*Werni.* — Je le connais, c'est Baumgarten d'Alzellen.

(Conrad Baumgarten arrive en courant et hors d'haleine.)

*Baumgarten.* — Pour l'amour de Dieu, batelier, votre barque!

*Ruodi.* — Eh bien, eh bien! qu'y a-t-il de si pressé?

*Baumgarten.* — Détachez la barque! Vous me sauvez la vie! Passez-moi de l'autre côté!

*Kuoni.* — Compatriote, qu'avez-vous?

*Werni.* — Qui donc vous poursuit?

*Baumgarten* (au pêcheur). — Vite, vite! ils sont déjà sur mes talons! Les cavaliers du bailli sont derrière moi; je suis un homme mort, s'ils me saisissent.

*Ruodi.* — Pourquoi les cavaliers vous poursuivent-ils?

*Baumgarten.* — D'abord sauvez-moi, et après je vous répondrai.

*Werni.* — Vous êtes taché de sang; qu'est-il arrivé?

*Baumgarten.* — Le bailli de l'empereur qui habitait au Rossberg....

*Kuoni.* — Wolfenschiessen! Est-ce lui qui vous fait poursuivre?

*Baumgarten.* — Celui-là ne nuira plus: je l'ai tué.

*Tous* (reculant). — Que Dieu vous soit miséricordieux! Qu'avez-vous fait?

*Baumgarten.* — Ce que tout homme libre eût fait

à ma place ! J'ai exercé mon bon droit domestique contre celui qui a attaqué mon honneur et outragé ma femme.

*Kuoni.* — Le bailli a-t-il attenté à votre honneur ?

*Baumgarten.* — Dieu et ma bonne hache ont empêché que son mauvais désir ne fût accompli.

*Werni.* — Vous lui avez fendu la tête avec une hache ?

*Kuoni.* — Oh ! faites-nous tout savoir, vous en avez le temps, avant que la barque soit détachée du rivage.

*Baumgarten.* — J'avais coupé du bois dans la forêt, lorsque ma femme accourt dans une angoisse mortelle et me dit « que le bailli est à la maison, qu'il lui a ordonné de lui préparer un bain ; qu'il lui a demandé ensuite des choses indécentes, qu'elle s'est échappée pour venir me chercher ». J'accours vivement, comme j'étais, et avec ma hache je lui ai béni son bain.

*Werni.* — Vous avez bien fait ; aucun homme ne peut vous blâmer pour cela.

*Kuoni.* — Le tyran ! Celui-là a maintenant sa récompense ! Il l'a méritée depuis longtemps pour le peuple d'Unterwald.

*Baumgarten.* — Le fait fut connu ; on me poursuit..... Pendant que nous causons..... Dieu, le temps s'écoule !

(Il commence à tonner.)

*Kuoni.* — Vivement, batelier ! passe cet homme de cœur de l'autre côté.

*Ruodi.* — Cela ne se peut pas. Un orage terrible approche. Vous devez attendre.

*Baumgarten.* — Grand Dieu ! Je ne puis attendre.  
Chaque retard est mortel.....

*Kuoni* (au batelier). — Essayez, avec l'aide de Dieu ! On doit aider le prochain ; à nous tous il peut arriver pareille chose.

(Mugissement et tonnerre.)

*Ruodi.* — Le Foehn est en furie ; voyez comme le lac s'élève ; je ne puis gouverner contre la tempête et les vagues.

*Baumgarten* (embrassant ses genoux). — Que Dieu vous aide comme vous aurez pitié de moi !

*Werni.* — Il y va de la vie. Aie pitié, batelier !

*Kuoni.* — C'est un père de famille, et il a femme et enfants.

(Des coups de tonnerre répétés.)

*Ruodi.* — Quoi ? J'ai aussi une vie à perdre, j'ai femme et enfant chez moi, comme lui. Voyez, comme les flots se brisent, comme les vagues sont agitées, et comme le tourbillon soulève les eaux de la profondeur du lac. Je voudrais bien sauver cet homme de cœur, mais c'est tout à fait impossible : vous le voyez vous-mêmes.

*Baumgarten* (encore à genoux). — Ainsi, je dois tomber entre les mains de l'ennemi, et le rivage sauveur est près de moi, en face ! Il est là ! Je puis l'atteindre avec mes yeux ; le son de la voix y parvient, la barque est là qui peut m'y porter, et je dois rester ici, sans secours et désespéré !

*Kuoni.* — Regardez, qui vient là ?

*Werni.* — C'est Tell, de Bürglen.

(Tell arrive avec son arbalète.)

*Tell.* — Quel est l'homme qui implore ici du secours !

*Kuoni.* — C'est un homme d'Alzellen ; il a défendu son honneur et tué Wolfenschiessen, le bailli du roi, qui habitait au Rossberg ; les cavaliers du bailli<sup>1</sup> sont sur ses talons. Il supplie le batelier de le passer ; celui-ci a peur de la tempête et ne veut pas le conduire.

*Ruodi.* — Voilà Tell, qui sait aussi manier la rame ; il vous dira si l'on peut risquer la traversée.

*Tell.* — Là où la nécessité l'exige, batelier, on doit risquer tout.

(Des coups de tonnerre redoublés, le lac s'agite bruyamment.)

*Ruodi.* — Je me jetterais dans la gueule de l'enfer ! Personne de bon sens ne le ferait.

*Tell.* — L'homme vaillant pense à lui le dernier : aie confiance en Dieu et sauve le malheureux.

*Ruodi.* — D'un port sûr, il est aisé de conseiller. Voici la barque et voilà le lac ! Essayez-le !

*Tell.* — Le lac peut avoir pitié de lui, mais non le bailli. Essaye-le, batelier !

*Les bergers et le chasseur.* — Sauve-le ! sauve-le ! sauve-le !

*Ruodi.* — Quand même ce serait mon frère et mon propre enfant, cela ne peut se faire. C'est aujourd'hui Saint-Simon et Saint-Jude ; ce jour-là le lac est en fureur et veut avoir sa victime.

*Tell.* — Avec de vaines paroles on ne fait rien ici ;

1. Les cavaliers de Landenberg, bailli d'Unterwald.

le temps presse, il faut secourir cet homme. Dis, batelier, veux-tu le conduire ?

*Ruodi.* — Non, pas moi !

*Tell.* — Alors, au nom de Dieu ! donnez-moi la barque ! Je veux l'essayer avec mes faibles forces.

*Kuoni.* — Ah ! vaillant Tell !

*Werni.* — Voilà ce qui ressemble au chasseur !

*Baumgarten.* — Tell, vous êtes mon sauveur et mon ange gardien !

*Tell.* — Je vous sauverai bien du pouvoir du bailli ! Un autre doit vous protéger contre le danger de la tempête. Mais mieux vaut que vous tombiez dans les mains de Dieu qu'entre celles des hommes ! (*S'adressant au berger.*) Compatriote, consolez ma femme, s'il m'arrive quelque malheur.... J'ai fait ce que je ne pouvais me dispenser de faire.

(Il saute dans la barque.)

*Kuoni* (au pêcheur). — Vous êtes un maître pilote. Ce que Tell a osé, vous ne pouviez pas le risquer ?

*Ruodi.* — Des hommes qui valent mieux que moi n'imiteraient pas Tell. Il n'y en a pas deux comme lui dans la montagne.

*Werni* (monté sur le rocher). — Il s'éloigne déjà. Que Dieu soit avec toi, brave nautonier ! Voyez, comme le petit bateau se balance sur les vagues !

*Kuoni* (au bord du lac). — Les vagues vont par-dessus la barque. Je ne la vois plus.... Mais si, là voilà de nouveau ! Le vaillant homme passe vigou- reusement à travers les brisants.

*Seppi.* — Les cavaliers du bailli arrivent au galop.

*Kuoni.* — Par Dieu, ce sont eux ! Le secours était bien nécessaire.

(Une troupe de cavaliers de Landenberg arrive.)

*Premier cavalier.* — Rendez-nous l'assassin que vous avez caché !

*Deuxième cavalier.* — Il est venu par ce chemin, c'est en vain que vous le cachez.

*Kuoni et Ruodi.* — De qui parlez-vous, cavaliers ?

*Premier cavalier (découvrant la barque).* — Ah ! que vois-je ! Diable !

*Werni (en haut).* — Est-ce celui qui est dans la barque que vous cherchez ? Allez en avant ! Si vous courez bravement, vous pourrez encore l'atteindre.

*Deuxième cavalier.* — Malédiction ! Il s'est échappé.

*Premier cavalier (au berger et au pêcheur).* — Vous l'avez aidé à s'évader. Vous allez expier cela. Tombez sur leur troupeau, démolissez la cabane ; brûlez et abattez tout.

(Ils s'éloignent rapidement.)

*Seppi (courant après eux).* — Oh ! mes agneaux !

*Kuoni (le suivant).* — Malheur à moi, mon troupeau !

*Werni.* — Les barbares !

*Ruodi (se tordant les mains).* — Justice du ciel ! Quand arrivera le sauveur de ce pays ?

(Il les suit.)

## SCÈNE II.

A Stein, dans le canton de Schwytz. Un tilleul est devant la maison de Stauffacher près du pont sur la grand'route.

Werner Stauffacher, Pfeifer, Gertrude, Tell,  
Baumgarten.

(Werner Stauffacher et Pfeifer de Lucerne viennent en causant.)

*Pfeifer.* — Oui, oui, monsieur Stauffacher, comme je vous le disais, ne jurez pas fidélité à l'Autriche, si vous pouvez l'éviter. Tenez ferme à l'empire, et vaillamment, comme vous l'avez fait jusqu'ici. Que Dieu vous conserve votre ancienne liberté.

(Il lui serre cordialement la main et veut s'en aller.)

*Stauffacher.* — Restez donc jusqu'à ce que vienne ma femme. Vous êtes mon hôte à Schwytz; moi je suis le vôtre à Lucerne.

*Pfeifer.* — Bien des remerciements! Il faut que j'atteigne Gersau encore aujourd'hui. Quoi que vous ayez à souffrir de difficile de la cupidité et de l'arrogance de vos baillis, supportez-le avec patience. Tout cela peut changer promptement : un autre empereur peut arriver à l'empire. Mais si une fois vous êtes attaché à l'Autriche, vous y serez pour toujours.

(Il s'en va. Stauffacher, plein de tristesse, s'assied sur un banc sous le tilleul. Ainsi le trouve Gertrude, sa femme, qui se place à côté de lui, et le contemple silencieusement pendant quelque temps.)

*Gertrude.* — Si sérieux, mon ami? Je ne te reconnais plus. Déjà, depuis plusieurs jours, j'observais

en silence qu'une tristesse morne sillonne ton front.  
Ton cœur est oppressé par un chagrin secret :  
confie-le-moi ; je suis ta femme fidèle, et je réclame  
ma moitié de ton chagrin.

(*Stauffacher lui tend la main et reste silencieux.*)

Qui est-ce qui peut opprimer ton cœur ? dis-le-moi. Ton travail est béni, ta fortune est florissante, remplies sont tes granges ; et tes troupeaux de bétail et tes chevaux à poil lisse et bien entretenus sont revenus sains et saufs des montagnes, pour passer l'hiver dans les étables commodes. Là est ta maison, riche comme le manoir d'un seigneur ; elle est construite nouvellement en beau bois de haute futaie et exécutée solidement selon l'art ; de nombreuses fenêtres laissent pénétrer la clarté brillante et agréable du jour ; elle est décorée d'écussons bigarrés et de sages sentences que le voyageur lit en s'arrêtant, et dont il admire le sens.

*Stauffacher.*—Certainement, cette maison est bien construite et solide ; mais hélas ! le sol sur lequel nous avons bâti chancelle.

*Gertrude.*—Mon Werner, dis, qu'entends-tu par là ?

*Stauffacher.*—Dernièrement j'étais assis devant ce tilleul, comme aujourd'hui, pensant avec plaisir à ce que nous avons fait, lorsque de Küssnacht, son château, arriva le bailli avec ses cavaliers. Il s'arrêta avec étonnement devant cette maison ; mais je me levai immédiatement, et respectueusement, comme il convient, j'allai au-devant du seigneur qui représente dans notre pays la puissance judiciaire de l'empereur. « A qui est cette maison ? » demanda-

t-il méchamment, car il le savait bien. Mais vite résolu, je lui répondis aussitôt : « Cette maison, monsieur le bailli, est à mon maître, l'empereur, et à vous, et je la tiens en fief. » Alors il répliqua : « Je suis régent de ce pays au nom de l'empereur, et je ne veux pas que le paysan bâtisse des maisons de son propre chef, et qu'il vive ainsi librement, comme s'il était le maître du pays : j'aviserais de vous en empêcher. » En disant cela, il partit avec un air d'arrogance; mais moi, je restai là l'âme remplie de chagrin et réfléchissant aux paroles que le méchant avait prononcées.

*Gertrude.* — Mon cher maître et époux ! Veux-tu entendre une parole sincère de ta femme ? Je me glorifie d'être la fille du noble Iberg, un homme de beaucoup d'expérience. Mes sœurs et moi, nous étions assises, filant de la laine, pendant les longues veillées, quand, assemblés chez mon père, les chefs du peuple lisaient les chartes des anciens empereurs, et délibéraient sur le salut du pays dans de judicieuses conversations. Attentive, j'entendis là mainte parole sage : les réflexions de l'homme sensé, les désirs de l'homme de bien, et j'ai gardé tout cela profondément dans mon cœur. Maintenant écoute et fais attention à mes paroles : car ce qui t'opprime, vois-tu, je le savais depuis longtemps. Le bailli t'en veut; il voudrait bien te nuire : car, pour lui, tu es la cause que les habitants de Schwytz ne veulent pas se soumettre à la nouvelle maison princière, mais qu'ils restent fidèlement attachés à l'empire, comme l'ont fait leurs dignes ancêtres. N'est-ce pas ainsi, Werner ? Dis-le, si je me trompe !

*Stauffacher.* — Il en est ainsi ; de là vient le ressentiment de Gessler contre moi.

*Gertrude.* — Il t'envie, parce que, homme libre, tu demeures heureux sur ton propre héritage : car lui n'en a pas. Tu tiens cette maison en fief de l'empereur lui-même et de l'empire ; tu peux la montrer aussi bien que le prince de l'empire montre ses terres : car, au-dessus de toi, tu ne reconnais de maître que le plus élevé de la chrétienté. Le bailli n'est que le cadet de sa maison, rien ne lui appartient que son manteau de chevalier : c'est pourquoi il contemple le bonheur de tout homme de cœur avec les yeux louches d'une jalousie envenimée. Depuis longtemps, il a juré ta perte ; tu es encore debout sain et sauf. Veux-tu attendre jusqu'à ce qu'il accomplisse sa méchante envie ? L'homme prudent prévient le mal.

*Stauffacher.* — Qu'y a-t-il à faire ?

*Gertrude* (s'approchant de lui). — Écoute mon conseil ! Tu sais comment tous les hommes honnêtes ici, à Schwytz, se plaignent de la cupidité et de la tyrannie de ce bailli. Ne doute pas que de l'autre côté du lac, dans le canton d'Unterwald et dans le pays d'Uri, ils ne soient aussi las de l'oppression et de la dureté du joug : car, comme Gessler agit ici, Landenberg le fait insolemment au delà du lac. Il ne nous arrive aucune barque de pêcheur, qui ne nous annonce un nouveau forfait ou un nouvel abus des baillis. C'est pourquoi il serait bon que quelques-uns d'entre vous, qui ont des intentions bienveillantes, prissent conseil en secret, de quelle manière on pourrait se délivrer de l'oppression. Je pense bien

que Dieu ne vous abandonnerait pas, et qu'il serait favorable à la juste cause. Dis, n'as-tu pas à Uri un ami, auquel tu puisses franchement ouvrir ton cœur ?

*Stauffacher.* — Je connais là beaucoup d'hommes vaillants et de grands seigneurs considérés, qui sont intimes avec moi, et auxquels je puis me confier.

(Il se lève.)

Femme, quelle tempête de pensées dangereuses éveilles-tu dans mon âme tranquille ! Tu retournes mon for intérieur et tu l'exposes à la lumière du jour, et ce que je n'osais seulement pas penser en secret, tu le prononces hardiment d'une langue alsée. Mais as-tu bien réfléchi à ce que tu me conseilles ? Tu appelles la discorde sauvage et le bruit des armes dans cette vallée paisible. Nous oserions, nous, un faible peuple de bergers, nous mettre en guerre avec le maître du monde ? Ils n'attendent qu'un bon prétexte pour lâcher sur ce pauvre pays les hordes sauvages de leur puissance militaire, pour dominer avec le droit du vainqueur, et pour anéantir, sous l'apparence d'un juste châtement, les vieilles lettres de liberté.

*Gertrude.* — Mais aussi, vous êtes des hommes ; vous savez manier votre hache, et Dieu aide l'homme courageux !

*Stauffacher.* — Oh, femme ! La guerre est un épouvantable fléau : il frappe et le troupeau et le berger.

*Gertrude.* — On doit supporter ce que le Ciel vous envoie ; un noble cœur ne souffre pas les choses indignes.

*Stauffacher.* — Cette maison, que nous avons

nouvellement bâtie, te réjouit ; la guerre, la monstrueuse, va l'incendier.

*Gertrude.* — Si je savais mon cœur attaché à des biens terrestres, j'y jetterais moi-même le brandon.

*Stauffacher.* — Tu crois à l'humanité ! La guerre n'épargne même pas le tendre petit enfant dans le berceau.

*Gertrude.* — L'innocence a un ami au ciel : jette ton regard en avant, Werner, et non pas derrière toi !

*Stauffacher.* — Nous, hommes, nous pouvons mourir en combattant bravement ; mais quel sort sera le vôtre ?

*Gertrude.* — La dernière ressource reste même au plus faible : un saut de ce pont me rendra libre.

*Stauffacher* (se jetant dans ses bras). — Celui qui presse un tel cœur sur sa poitrine peut combattre avec joie pour son foyer : il ne craindra la puissance militaire d'aucun roi ! Sur-le-champ je pars pour Uri. J'ai là un ami, Walther Furst, qui pense comme moi sur notre époque. Je trouverai là aussi le noble seigneur banneret d'Attinghausen, qui, malgré sa haute souche, aime le peuple et honore les vieilles mœurs. Avec eux deux, je tiendrai conseil, j'étudierai les moyens de nous défendre courageusement contre l'ennemi du pays. Adieu ! et pendant que je serai au loin, conduis avec sagesse le gouvernement de la maison : donne largement au pèlerin qui chemine vers la maison de Dieu, au pieux moine qui quête pour son cloître, et ne les congédie qu'après les avoir bien soignés. La maison de Stauffacher ne se cache pas. Placée à proximité de la

grand'route, elle doit être un toit hospitalier pour tous les voyageurs qui viennent de ce chemin.

(Pendant qu'ils se retirent dans le fond, Guillaume Tell et Baumgarten entrent sur le devant de la scène.)

*Tell* (à Baumgarten). — Maintenant vous n'avez plus besoin de moi. Entrez dans la maison là-bas, c'est la demeure de Stauffacher, le père des affligés. Mais, regardez, le voilà lui-même. Venez, suivez-moi !

(Ils vont vers Stauffacher ; la scène change.)

### SCÈNE III.

La place publique d'Altorf. Sur une hauteur, dans le fond, s'élève une forteresse qui est déjà assez avancée pour qu'on distingue la forme de l'édifice. La partie du fond est finie ; on travaille à celle du devant ; les échafaudages sont encore debout, les ouvriers montent et descendent ; un couvreur est sur le sommet du toit. Tout le monde est en mouvement et travaille.

Le piqueur de corvée ; le maître tailleur de pierre ; des compagnons, des manœuvres ; Stauffacher, Tell, Berthe.

*Le piqueur de corvée* (stimulant les ouvriers avec son bâton). — Allons, ne chômez pas si longtemps ! Apportez les pierres, la chaux et le mortier, afin que, lorsque le seigneur bailli arrivera, il voie l'ouvrage avancé. Ce peuple se traîne comme des limaçons. (S'adressant à deux manœuvres qui apportent des matériaux.) Cela s'appelle être chargé ? Vite, le double ! Comme ces fainéants oublient leur devoir !

*Le premier compagnon.* — C'est pourtant dur de porter nous-mêmes les pierres de notre citadelle et de notre prison.

*Le piqueur de corvée.* — Que murmurez-vous ? C'est un misérable peuple : il n'est bon qu'à traire les vaches et à flaner sur les montagnes.

*Un vieillard (se reposant).* — Je n'en puis plus.

*Le piqueur de corvée (le secouant).* — Allons, vieux, à l'ouvrage !

*Le premier compagnon.* — Vous n'avez donc pas d'entrailles, que vous poussez à une dure corvée ce vieillard qui peut à peine se traîner ?

*Le maître tailleur de pierre et les compagnons.* — Cela crie vengeance !

*Le piqueur de corvée.* — Occupez-vous de vos affaires ; moi je fais mon service.

*Le deuxième compagnon.* — Piqueur, comment se nommera donc la citadelle que nous bâtissons-là ?

*Le piqueur de corvée.* — Elle s'appellera *Dompte-Uri* : car elle est destinée à vous courber sous le joug.

*Les compagnons.* — *Dompte-Uri* !

*Le piqueur de corvée.* — Eh bien ! qu'avez-vous à rire ?

*Le deuxième compagnon.* — Avec cette petite maison, vous voulez dompter Uri ?

*Le premier compagnon.* — Voyons, combien de ces taupières faudrait-il mettre les unes sur les autres, pour faire une montagne, semblable seulement à la plus petite d'Uri ?

(Le piqueur de corvée s'en va dans le fond.)

*Le maître tailleur de pierre.* — Le marteau qui m'a servi à ce bâtiment maudit, je le jeterai dans le plus profond des lacs !

(Tell et Stauffacher arrivent.)

*Stauffacher.* — Oh ! je voudrais n'avoir jamais vécu pour voir cela !

*Tell.* — Il ne fait pas bon ici. Allons plus loin.

*Stauffacher.* — Suis-je à Uri, dans le pays de la liberté ?

*Le maître tailleur de pierre.* — O monsieur, si vous aviez seulement vu les caves au-dessous des tours ! Oui, celui qui les habitera n'entendra plus jamais chanter le coq.

*Stauffacher.* — O mon Dieu !

*Le maître tailleur de pierre.* — Regardez ces flancs, ces contreforts ! ils sont là comme bâtis pour l'éternité.

*Tell.* — Ce que des mains ont construit, des mains peuvent le renverser. (*Montrant les montagnes.*) Dieu nous a construit cette maison de liberté.

(On entend un tambour ; des gens arrivent portant un chapeau sur une perche ; un crieur public les suit ; des femmes et des enfants se pressent tumultueusement à leur suite.)

*Le premier compagnon.* — Que veut dire ce tambour ? Faites attention !

*Le maître tailleur de pierre.* — Quel cortège de carnaval ! et que signifie ce chapeau ?

*Le crieur public.* — Au nom de l'empereur ! Écoutez !

*Les compagnons.* — Silence donc ! Écoutez !

*Le crieur public.* — Vous voyez ce chapeau, hommes d'Uri! On l'exposera sur un haut poteau, au milieu d'Altorf, sur le lieu le plus élevé. Et voici la volonté et l'ordre du bailli : on rendra au chapeau les mêmes honneurs qu'à lui-même ; on doit le saluer en ployant le genou et la tête découverte. Le roi reconnaîtra à ce signe ceux qui lui obéissent. Celui qui méprisera cet ordre sera, corps et biens, à la merci du roi.

(Le peuple éclate de rire, le tambour bat, et ils passent.)

*Le premier compagnon.* — Quelle nouvelle chose inouïe a encore inventée le bailli! Nous, honorer un chapeau! Dites! a-t-on jamais appris rien de semblable?

*Le maître tailleur de pierre.* — Nous, fléchir le genou devant un chapeau! Se jouc-t-il de gens sérieux et dignes?

*Le premier compagnon.* — Encore, si c'était la couronne impériale! Mais c'est le chapeau de l'Autriche; je l'ai vu suspendu au-dessus du trône, où l'on donne l'investiture!

*Le maître tailleur de pierre.* — Le chapeau d'Autriche! Faites attention, c'est un piège pour nous livrer à l'Autriche!

*Les compagnons.* — Aucun homme d'honneur ne se soumettra à cette honte.

*Le maître tailleur de pierre.* — Venez, allons nous entendre avec les autres.

(Ils s'en vont dans le fond du théâtre.)

*Tell* (à Stauffacher). — Vous êtes maintenant au fait. Adieu, monsieur Wernor !

*Stauffacher*. — Où voulez-vous aller ? Oh ! ne partez pas si vite.

*Tell*. — Ma maison est privée du père. Adieu !

*Stauffacher*. — J'ai le cœur tellement plein que j'ai besoin de vous parler.

*Tell*. — Un cœur oppressé ne s'allège pas par des paroles.

*Stauffacher*. — Mais les paroles peuvent nous conduire aux actions.

*Tell*. — La seule action est à présent patience et silence.

*Stauffacher*. — Doit-on supporter ce qui est intolérable ?

*Tell*. — Ce sont les princes violents qui gouvernent le moins de temps. Quand la tempête s'élève de ses gouffres, on éteint les feux, les bateaux recherchent vivement le port, et l'esprit puissant passe sur la terre sans laisser de traces de ravages. Que chacun vive tranquillement chez lui : à l'homme paisible, on accorde volontiers la paix.

*Stauffacher*. — Croyez-vous ?

*Tell*. — Le serpent ne pique pas sans avoir été excité. Ils se fatigueront à la fin eux-mêmes, quand ils verront que le pays reste tranquille.

*Stauffacher*. — Nous pourrions beaucoup, si nous tenions ensemble.

*Tell*. — Dans un naufrage celui qui est seul se sauve plus facilement.

*Stauffacher*. — Vous abandonnez si froidement la cause commune ?

*Tell.* — Chacun ne compte sûrement que sur lui-même.

*Stauffacher.* — L'union rend forts aussi les faibles.

*Tell.* — Le fort est plus puissant quand il est seul.

*Stauffacher.* — Ainsi la patrie ne peut compter sur vous, quand, désespérée, elle aura recours à la résistance ?

*Tell* (lui donnant la main). — Tell sauve un agneau égaré du précipice, et il abandonnerait ses amis ? Mais, quoi que vous fassiez, laissez-moi en dehors de votre conseil ! Je ne puis pas longtemps réfléchir ou choisir : si vous avez besoin de moi pour une action définie, alors appelez Tell, et je ne vous manquera pas.

(Ils s'en vont de différents côtés. Un tumulte subit s'élève autour de l'échafaudage.)

*Le maître tailleur de pierre* (courant de ce côté). — Qu'y a-t-il ?

*Le premier compagnon* (s'avancant en criant). — Le couvreur est tombé du toit.

(Berthe se précipite sur la scène. Sa suite.)

*Berthe.* — S'est-il tué ? Courez, sauvez-le, secourez-le ! Sauvez-le, si le secours est possible ! Voici de l'or.

(Elle jette ses bijoux au milieu de la foule.)

*Le maître tailleur de pierre.* — Avec votre or..... Vous voulez tout payer avec de l'or : quand vous avez arraché le père à ses enfants et le mari à sa femme, et quand vous avez rempli le monde de calamités, vous croyez pouvoir réparer tout avec de

l'or. Allez! Nous étions des hommes heureux avant que vous vinsiez; avec vous est entré le désespoir.

*Berthe* (au piqueur de corvées qui revient). — Vit-il ?

(Le piqueur de corvée fait un signe négatif.)

O malheureux château, bâti avec des malédictions, des malédictions t'habiteront.

(Elle sort.)

#### SCÈNE IV.

Demeure de Walther Furst. — Walther Furst et Arnold du Melchthal entrent de deux côtés différents.

Walther Furst, Arnold du Melchthal, puis Stauffacher.

*Melchthal*. — Monsieur Walther Furst....

*Walther Furst*. — Si l'on nous surprenait! Restez où vous êtes. Nous sommes entourés d'espions.

*Melchthal*. — Ne m'apportez-vous rien d'Unterwald? Pas de nouvelles de mon père? Je ne puis supporter plus longtemps de rester ici inactif comme un prisonnier. Qu'ai-je donc fait de si punissable, pour me cacher comme un assassin? A l'insolent valet qui, par ordre du bailli, voulait m'arracher, sous mes yeux, les bœufs, le meilleur attelage, j'ai brisé un doigt avec mon bâton.

*Walther Furst*. — Vous êtes trop vif. Le valet était celui du bailli; il vous était envoyé par votre supérieur. Il vous incombait une punition; vous auriez dû, si pénible qu'elle fût, vous y soumettre en silence.

*Melchthal.* — Devais-je supporter cette parole frivole de l'insolent : « Si le paysan veut manger « du pain, qu'il tire la charrue lui-même ? » Cela me fendait l'âme lorsque ce valet dételait de la charrue les bœufs, ces beaux animaux. Ils mugissaient sourdement, comme s'ils avaient un sentiment de l'insulte, et agitaient leurs cornes : alors une juste colère me saisit, et, n'étant plus maître de moi, je frappai le messager.

*Walther Furst.* — Oh ! c'est avec peine que nous maîtrisons notre pauvre cœur ; comment l'ardente jeunesse pourrait-elle se contenir ?

*Melchthal.* — C'est mon père seulement qui m'inspire de la pitié ! Il a tant besoin de soins, et son fils est loin de lui. Le bailli le hait, parce qu'il a toujours combattu honnêtement pour le droit et la liberté. Pour cet acte on va tourmenter le vieillard, et personne n'est là pour le protéger contre les insultes. Advienne de moi ce qui pourra, il faut que j'y aille !

*Walther Furst.* — Attendez seulement et prenez patience jusqu'à ce qu'il nous arrive une nouvelle de la forêt. J'entends frapper, allez ! C'est peut-être un messager du bailli.... Rentrez.... Vous n'êtes pas en sûreté à Uri devant le bras de Landenberg, car les tyrans se tendent les mains.

*Melchthal.* — Ils nous apprennent ce que nous devrions faire.

*Walther Furst.* — Allez ! je vous appellerai, s'il n'y a plus de danger. (*Melchthal rentre.*) L'infortuné, je n'ose pas lui avouer ce que je pressens de funeste ! Qui frappe ? A chaque bruit de la porte, j'attends un malheur. La trahison et le soupçon guet-

tent dans tous les coins ; jusque dans l'intérieur des maisons pénètrent les messagers de la force ; bientôt il sera nécessaire d'avoir des serrures et des verrous aux portes. (*Il ouvre et recule étonné lorsque Werner Stauffacher entre.*) Que vois-je ? C'est vous, monsieur Werner ! Là ! par Dieu ! un cher et digne hôte : un meilleur homme n'a pas encore franchi ce seuil. Soyez le bienvenu sous mon toit ! Qui vous y amène ? Que cherchez-vous ici à Uri !

*Stauffacher* (lui tendant la main). — Les vieux temps et la vieille Suisse.

*Walther Furst*. — Vous les amenez avec vous ! Voyez, je me trouve si bien en votre présence et mon cœur se réchauffe à votre aspect. Asseyez-vous, monsieur Werner. Comment avez-vous quitté madame Gertrude, votre aimable femme, l'intelligente fille du sage Iberg ? De tous les voyageurs qui vont d'Allemagne en Italie, en passant par l'ermitage de Meinrad, il n'en est pas un qui ne vante votre maison hospitalière. Mais, dites-moi, arrivez-vous directement de Flüelen et n'avez-vous rien observé ailleurs, avant d'avoir mis le pied sur ce seuil ?

*Stauffacher* (s'asseyant). — J'ai bien vu préparer une nouvelle œuvre étonnante, qui ne m'a pas charmé.

*Walther Furst*. — O ami, ce seul coup d'œil vous apprend tout !

*Stauffacher*. — Pareille chose n'a jamais existé à Uri ! de mémoire d'homme, il n'y a eu ici de forteresse, et la seule prison était la tombe.

*Walther Furst*. — C'est une tombe de la liberté : vous l'appellez de son nom.

*Stauffacher.* — Monsieur Walther Furst, je ne veux pas vous le cacher, ce n'est pas une oisive curiosité qui m'amène ici : de graves soucis m'oppressent. J'ai laissé des tourments à la maison, je trouve des tourments ici. Car c'est tout à fait intolérable ce que nous supportons, et l'on ne voit pas la fin de cette oppression. La Suisse fut libre de toute antiquité : nous sommes habitués à ce qu'on nous traite bien. Pareille chose n'a jamais été vue dans le pays, depuis qu'un berger parcourt ces montagnes.

*Walther Furst.* — Oui, c'est sans exemple comme ils agissent ! Notre noble seigneur d'Attinghausen aussi, qui a vu encore les anciens temps, pense lui-même que cela ne peut plus se supporter.

*Stauffacher.* — De l'autre côté de la forêt, il se passe également des choses graves, et la vengeance est sanglante. Le Wolfenschiess, le bailli de l'empereur, qui habitait au Rossberg, voulut toucher au fruit défendu : il voulait abuser audacieusement de la femme de Baumgarten, qui demeure à Alzellen, le mari l'a tué avec sa hache.

*Walther Furst.* — Oh ! les jugements de Dieu sont justes ! Baumgarten, dites-vous ? un homme modeste ! Mais est-il sauvé et bien caché ?

*Stauffacher.* — Votre gendre l'a sauvé au delà du lac ; je le tiens caché chez moi, à Stein. Le même homme m'a appris des choses plus terribles encore qui se sont passées à Sarnen. Le cœur de tout honnête homme doit saigner.

*Walther Furst* (attentif). — Dites, qu'est-ce ?

*Stauffacher.* — Dans le Melchthal, là où l'on entre par Kerns, demeure un homme juste ; on l'appelle

Henri de la Halden, et sa voix a quelque valeur dans la commune.

*Walther Furst.* — Qui ne le connaît pas? Que lui est-il arrivé? Achevez!

*Stauffacher.* — Landenberg, pour punir le fils d'une faute légère, lui fit dételier de sa charrue la meilleure paire de ses bœufs; alors le jeune homme frappa le valet et s'enfuit.

*Walther Furst* (dans la plus grande attention). — Mais le père.... dites, qu'est-il devenu?

*Stauffacher.* — Landenberg fit venir le père et lui ordonna de lui livrer son fils sur le champ; et comme le vieillard jura, et avec vérité, qu'il n'avait aucune nouvelle du fugitif, le bailli fit venir les valets de la torture....

*Walther Furst* (se lève précipitamment et veut l'emmener de l'autre côté). — Oh! silence, ne dites plus rien!

*Stauffacher* (avec un ton plus animé). — « Si le fils m'est échappé, je te tiens au moins! » Il le fit jeter à terre, et lui fit enfoncer le fer pointu dans les yeux....

*Walther Furst.* — Miséricorde du Ciel!

*Melchthal* (se précipitant dans la chambre). — Dans les yeux, dites-vous?

*Stauffacher* (étonné, à *Walther Furst*). — Qui est ce jeune homme?

*Melchthal* (saisissant *Stauffacher* avec une violence convulsive). — Dans les yeux? Parlez!

*Walther Furst.* — Oh! le malheureux!

*Stauffacher.* — Qui est-ce? (*Walther Furst* lui fait un signe.) C'est le fils? Juste Dieu!

*Melchthal.* — Et je suis loin! Dans ses deux yeux?

*Walther Furst.* — Maîtrisez-vous ! Supportez-le comme un homme !

*Melchthal.* — Et pour ma faute, pour mon délit ! Ainsi il est aveugle ! Bien aveugle et tout à fait privé de la lumière ?

*Stauffacher.* — Vous le dites. La source de la vue s'est écoulée, jamais il ne reverra la lumière du soleil.

*Walther Furst.* — Ménagez sa douleur !

*Melchthal.* — Jamais ! jamais il ne reverra la lumière !

(Il presse sa main sur ses yeux et reste silencieux pendant quelques instants ; ensuite il se tourne tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, et parle d'une voix douce, étouffée par les larmes.)

Oh ! c'est un noble don du ciel que la lumière des yeux ! Tous les êtres, toutes les créatures heureuses vivent de la lumière.... La plante elle-même se tourne joyeusement vers la lumière ! Et lui, il doit rester, sentant son malheur, dans la nuit, dans l'éternelle obscurité ! Il ne se réjouira plus de la verdure agréable des prairies, de l'éclat des fleurs ; il ne pourra plus contempler les glaciers empourprés ! Mourir n'est rien.... mais vivre et ne pas voir, quel malheur ! Pourquoi me regardez-vous avec tant de compassion ? J'ai deux bons yeux et je ne puis en donner un à mon père aveugle, pas une étincelle de la mer de lumière qui me pénètre éblouissante, éblouissante, dans les yeux.

*Stauffacher.* — Hélas ! je dois encore augmenter votre douleur, au lieu de la guérir.... Il est plus malheureux encore ! car le bailli lui a tout ravi ; il

ne lui a rien laissé qu'un bâton, pour aller nu et aveugle de porte en porte.

*Melchthal.* — Rien qu'un bâton à un vieillard privé de la vue ! On lui a tout ravi et aussi la lumière du soleil, le bien commun du plus pauvre ! Que personne ne me parle plus maintenant de rester ici ou de me cacher ! Quel misérable lâche je suis d'avoir pensé à ma propre sécurité et non à la tienne ! d'avoir laissé ta tête chérie comme otage entre les mains du tyran ! Timide prévoyance, loin d'ici... Je ne veux penser à rien qu'à une vengeance sanglante. Je veux aller là-bas ! Personne ne me retiendra. Je demanderai au bailli les yeux de mon père... Je le trouverai au milieu de tous ses cavaliers ! Que m'importe la vie, si j'adoucis dans son sang ma brûlante et affreuse douleur.

(Il veut s'en aller.)

*Walther Furst.* — Restez ! Que pouvez-vous contre lui ? Il habite à Sarnen, dans son château élevé, et se moque d'une impuissante colère dans sa forteresse solide.

*Melchthal.* — Et s'il demeurait là-haut dans le palais de glace du Schreckhorn, ou plus haut encore, où la Jungfrau est assise voilée depuis l'éternité, je me frayerais un chemin jusqu'à lui ; avec vingt jeunes gens, bien animés, comme moi, je renverserai sa forteresse. Et si personne ne me suit, et si vous tous, craignant pour vos chaumières et pour vos troupeaux, vous vous courbez sous le joug du tyran... je rassemblerai les bergers dans la montagne, et là, sous la libre voûte du ciel, là où l'es-

prit est encore dans sa vivacité pure et le cœur sain, je raconterai cette monstrueuse atrocité.

*Stauffacher* (à *Walther Furst*). — La tyrannie est à son comble. Attendons-nous jusqu'à ce que l'extrémité...

*Melchthal*. — Quelle extrémité est encore à craindre, si la prunelle de l'œil n'est plus en sûreté dans son orbite ? Sommes-nous donc sans défense ? Pourquoi apprenions-nous à tendre l'arbalète et à manier le lourd poids de la hache d'arme ? A chaque être il fut donné une arme de défense dans l'angoisse du désespoir : le corf épuisé s'arrête et montre à la meute son bois redouté ; le chamois entraîne le chasseur dans l'abîme ; le bœuf de labour lui-même, le doux compagnon de l'homme, qui soumet patiemment l'énorme force de son cou sous le joug, s'élançe, lorsqu'il est excité, aiguise sa corne puissante, et lance son ennemi vers les nuages.

*Walther Furst*. — Si les trois pays pensaient comme nous trois, nous pourrions peut-être faire quelque chose.

*Stauffacher*. — Si Uri appelle, si Unterwald aide, Schwytz respectera la vieille alliance.

*Melchthal*. — Grand est le nombre de mes amis à Unterwald, et chacun risquera avec joie sa vie et son sang, s'il se sent couvert et protégé par un autre. O vénérables pères de ce pays ! je ne suis qu'un jeune homme au milieu de vous, remplis d'expérience : ma voix doit se taire modestement dans les conseils de la commune. Mais, bien que je sois jeune, et que je n'aie pas une grande expérience, ne méprisez pas mon conseil et mes paroles. Ce n'est pas

le sang passionné de la jeunesse qui me pousse, mais la force douloureuse d'une peine extrême, qui attendrirait même la pierre d'un rocher. Vous-mêmes, vous êtes pères, chefs de famille, et vous désirez un fils vertueux, qui honore les boucles vénérées de votre tête, et qui veille pieusement sur la prunelle de vos yeux. Oh ! parce que vous n'avez encore rien eu à souffrir ni dans votre corps, ni dans votre bien, que vos yeux se remuent encore intacts et clairs dans leurs orbites, ne soyez pas pour cela étrangers à notre détresse. Sur vous aussi est suspendu le glaive du tyran ; vous avez détourné le pays de l'Autriche : mon père n'avait pas d'autre tort ; votre culpabilité est la même : vous avez encouru la même condamnation.

*Stauffacher* (à *Walther Furst*). — Décidez ! je suis prêt à vous suivre.

*Walther Furst*. — Informons-nous de ce que les nobles seigneurs de *Sillinen* et d'*Attinghausen* nous conseilleront : leur nom, je pense, nous gagnera des amis.

*Melchthal*. — Où est un nom dans les montagnes plus respectable que les vôtres ? Le peuple croit à la valeur éprouvée de tels noms ; ils ont une bonne renommée dans le pays. Vous avez reçu de vos pères un riche héritage de vertus, et vous-mêmes vous l'avez richement augmenté. Qu'avons-nous besoin des nobles ? Achéons seuls notre œuvre ! Fussions-nous donc seuls dans le pays, nous saurions, je crois, nous défendre nous-mêmes.

*Stauffacher*. — Sur les nobles ne pèsent pas les mêmes maux que sur nous ; le torrent, qui fait des

ravages dans les bas-fonds, n'a pas encore atteint, jusqu'à présent, les hauteurs; mais leur secours ne nous manquera pas, une fois qu'ils verront le pays en armes.

*Walther Furst.* — S'il y avait un arbitre entre nous et l'Autriche, le droit et la loi pourraient décider; mais celui qui nous opprime est notre empereur et notre juge suprême: ainsi il faut que Dieu nous aide par notre bras! Sondez les hommes de Schwytz, je rechercherai des amis à Uri. Mais qui enverrons-nous à Unterwald?

*Melchthal.* — Envoyez-moi! Qui cela toucherait-il de plus près?

*Walther Furst.* — Je ne puis le permettre; vous êtes mon hôte, je dois veiller à votre sûreté.

*Melchthal.* — Laissez-moi! Je connais les chemins dérobés et les sentiers dans les rochers; je trouverai aussi assez d'amis qui me cacheront à l'ennemi et m'accorderont volontiers un asile.

*Stauffacher.* — Laissez-le y aller à la garde de Dieu. Là-bas, il n'y a pas de traitres. La tyrannie est tellement détestée que personne ne veut lui servir d'instrument. L'habitant d'Alzellen<sup>1</sup> doit nous engager aussi des compagnons dans le Niederwald et soulever le pays.

*Melchthal.* — Comment nous communiquerons-nous sûrement les nouvelles, pour tromper les soupçons des tyrans?

*Stauffacher.* — Nous pourrions nous rassembler

1. Il s'agit de Baumgarten.

à Brunnen ou à Treib, où abordent les navires des marchands.

*Walther Furst.* — Nous ne pouvons pas faire si ouvertement notre œuvre. Écoutez mon avis. A gauche du lac en allant à Brunnen, juste vis-à-vis du Mythenstein, est une prairie cachée dans le bois; le peuple des bergers l'appelle le Rutli<sup>1</sup>, parce qu'on a déraciné la forêt en cet endroit. C'est là que notre frontière et la vôtre (à *Melchthal*) se touchent, et par une courte traversée (à *Stauffacher*) une légère barque vous y conduit de Schwytz. Nous pouvons y arriver par des sentiers déserts pendant la nuit et délibérer tranquillement. Que chacun y amène dix hommes de confiance qui soient de cœur avec nous. Nous pourrons discuter ensemble les affaires du pays et prendre avec l'aide de Dieu une résolution définitive.

*Stauffacher.* — Qu'il en soit ainsi! Maintenant donnez-moi votre loyale main droite, et vous aussi la vôtre, et ainsi, de même qu'à présent nous, trois hommes, nous nous serrons les mains, loyalement, sans fausseté, ainsi nos trois pays s'uniront pour la défense et pour l'attaque, à la vie et à la mort!

*Walther Furst et Melchthal.* — A la vie et à la mort!

(Ils se tiennent encore les mains entrelacées pendant quelques instants et restent silencieux.)

*Melchthal.* — Mon vieux père aveugle, tu ne pourras plus voir le jour de la liberté, mais tu l'entendras! Quand les signaux de feu s'élèveront flam-

1. *Rutli* « endroit défriché, » vient de l'allemand *ruten*, *déraciner*, *défricher*.

boyants d'Alpe en Alpe, quand les châteaux forts des tyrans tomberont, la Suisse fera un pèlerinage dans ta chaumière et fera retentir à ton oreille la joyeuse nouvelle, et tu verras clair comme le jour dans ton obscurité !

(Ils se séparent.)

## ACTE DEUXIÈME.

### SCÈNE I.

Le château du baron d'Attinghausen : une salle gothique ornée de casques et de boucliers. — Le baron, un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, d'une haute et noble stature, appuyé sur une canne, surmontée d'une corne de chamols, vêtu d'un pourpoint de fourrures. Kuoni et six autres domestiques sont rangés autour de lui avec des râtaux et des faux. Ulrich de Rudenz entre en costume de chevalier.

Attinghausen, Rudenz, Kuoni et domestiques.

*Rudenz.* — Me voici, mon oncle. Quelle est votre volonté ?

*Attinghausen.* — Permettez que, d'après un ancien usage de la maison, je partage le coup du matin avec mes domestiques. (*Il boit dans une coupe, qui circule après à la ronde.*) Autrefois, j'allais moi-même avec eux dans les champs et dans les forêts, surveillant de mes yeux leur activité, de même que ma bannière les conduisait à la bataille ; maintenant je ne puis faire que l'économe, et si le chaud soleil ne vient pas à moi, je ne puis plus aller le chercher sur les montagnes. Et ainsi, me mouvant dans un cercle

qui se restreint de plus en plus, je me dirige lentement vers le plus étroit et le dernier, où toute vie s'arrête. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même, bientôt je ne serai plus que mon nom.

*Kuoni* (à Rudenz, avec la coupe). — Je bois à votre santé, chevalier. (*Voyant Rudenz hésiter à prendre la coupe.*) Buvez hardiment ! Cela sort d'une coupe et d'un cœur.

*Attinghausen*. — Allez, enfants, et ce soir, à l'heure du repos, nous parlerons des affaires du pays.

(Les domestiques sortent.)

*Attinghausen*. — Je te vois habillé et équipé : tu veux aller au château d'Altorf ?

*Rudenz*. — Oui, mon oncle, et je ne dois pas tarder plus longtemps.

*Attinghausen* (s'asseyant). — Es-tu si pressé ? Comment ? Le temps est si rigoureusement mesuré à ta jeunesse que tu es forcé de l'économiser auprès de ton vieil oncle ?

*Rudenz*. — Je vois que vous n'avez pas besoin de moi. Je ne suis qu'un étranger dans cette maison.

*Attinghausen* (après l'avoir longtemps examiné des yeux). — Oui, malheureusement, tu l'es. Malheureusement, la patrie est devenue un pays étranger pour toi ! Uly, Uly ! je ne te reconnais plus. Tu t'habilles de soie, tu portes fièrement la plume de paon, tu jettes le manteau de pourpre sur tes épaules ; tu regardes le paysan avec mépris et tu as honte de son salut amical.

*Rudenz*. — Je lui rends volontiers l'honneur qui lui est dû ; le droit qu'il s'arroge, je le lui refuse.

*Attinghausen.* — Tout le pays est courbé sous la lourde colère du prince; le cœur de tout homme honnête est affligé de la force tyrannique que nous subissons : toi seul, tu n'es pas touché de la douleur générale ! On te voit, séparé des tiens, te placer du côté de l'ennemi du pays, méprisant notre peine, courir après les joies frivoles, et briguer la faveur des princes, pendant que ton pays saigne sous un lourd fouet !

*Rudenz.* — Le pays est lourdement opprimé.... Pourquoi, mon oncle ? Qui l'a précipité dans cette misère ? Il ne coûterait qu'un seul mot, facile à dire, pour être à l'instant débarrassé de cette oppression et pour mériter la clémence de l'empereur. Malheur à ceux qui ferment les yeux au peuple, pour qu'il s'oppose à son véritable bien ! C'est pour leur intérêt personnel qu'ils empêchent les cantons de la forêt de prêter serment à l'Autriche, comme l'ont fait tous les pays voisins. Ils sont bien aises de s'asseoir sur le banc des seigneurs avec les gentilshommes : on veut avoir l'empereur pour maître, afin de n'avoir aucun maître.

*Attinghausen.* — Me faut-il entendre cela, et de ta bouche ?

*Rudenz.* — Vous m'avez provoqué, laissez-moi finir. Quel personnage est-ce, mon oncle, que vous jouez vous-même ici ? N'avez-vous pas d'ambition plus élevée que d'être landammann ou seigneur banneret et de gouverner à côté de ces bergers ? Comment ! n'est-ce pas un choix plus glorieux de rendre hommage au royal maître, de se joindre à sa cour brillante, que d'être le pair de vos propres domestiques et de siéger au tribunal avec le paysan ?

*Attinghausen.* — Ah ! Uly, Uly ! je la reconnais, la voix de la séduction ! Elle a saisi ton oreille ouverte, elle a empoisonné ton cœur !

*Rudenz.* — Oui, je ne le cache pas : dans le profond de mon âme, je souffre de la raillerie des étrangers qui nous nomment ironiquement la noblesse des paysans. Je ne puis supporter de rester oisif ici dans mon héritage et de perdre le printemps de ma vie dans les labeurs ordinaires, pendant que la jeunesse noble tout autour de nous recueille de la gloire sous les drapeaux des Habsbourg. Ailleurs, il y a des actions d'éclat, un monde de gloire se meut brillamment au delà de ces montagnes ; chez moi, le casque et le bouclier se rouillent dans la salle d'armes ; le son joyeux de la trompette guerrière, l'appel du héraut qui invite au tournoi, ne pénètrent pas dans ces vallées : ici je n'entends rien que le *Ranz des vaches* et la sonnerie monotone des clochettes des troupeaux.

*Attinghausen.* — Aveugle ! séduit par un vain éclat, tu méprises ta patrie ! Aie honte des pieuses mœurs antiques de tes pères ! Plus tard, en versant des larmes brûlantes, tu désireras revoir les montagnes paternelles ; et cette mélodie du *Ranz des vaches*, que tu méprises maintenant avec un orgueilleux dédain, elle te saisira avec un douloureux regret quand tu l'entendras entonner sur la terre étrangère. Oh ! puissant est l'amour de la patrie ! Le monde étranger et faux n'est pas pour toi : là-bas, à la fière cour de l'empereur, tu te sentiras toujours étranger avec ton cœur honnête. Le monde, il exige d'autres vertus que celles que tu as acquises

dans ces vallées. Vas-y, vends ton âme libre, prends des terres en fief, deviens un valet des princes, tandis que tu peux être un maître indépendant et un prince sur ton propre patrimoine et sur la terre libre. Ah ! Uly, Uly ! reste auprès des tiens ! Ne va pas à Altorf ! Oh ! n'abandonne pas la sainte cause de ta patrie ! Je suis le dernier de ma race : mon nom finit avec moi. Là sont suspendus le casque et le bouclier : on les mettra dans ma tombe avec moi. Et faut-il que je pense que tu attends seulement le moment où je fermerai les yeux, pour aller au-devant de cette nouvelle cour féodale, afin de recevoir de l'Autriche les nobles biens que, libre, j'ai reçus de Dieu !

*Rudenz.* — C'est en vain que nous résistons au roi : le monde lui appartient. Serions-nous les seuls qui s'opposeraient avec un entêtement absurde à interrompre la chaîne de pays qu'il a tendue puissamment autour de nous ? A lui sont les marchés, les tribunaux, à lui les routes commerciales, et la bête de somme même, qui monte au Saint-Gothard, lui paye impôt. Nous sommes entourés et enfermés de ses pays comme avec un filet. L'empire nous protégera-t-il ? Peut-il seulement se défendre contre la puissance croissante de l'Autriche ? Si Dieu ne nous vient pas en aide, aucun empereur ne peut nous aider. Peut-on compter sur la parole des empereurs, quand, poussés par le besoin d'argent et les infortunes de la guerre, ils engagent et aliènent les villes qui se sont réfugiées sous l'égide de l'aigle ? Non, mon oncle ! Il y a avantage, et c'est d'une sage prévoyance, dans ces temps difficiles de discorde, à

s'attacher à un maître puissant. La couronne impériale passe d'une race à l'autre : elle n'a pas de mémoire pour de fidèles services. Mais bien mériter d'un puissant maître héréditaire, cela s'appelle semer pour l'avenir.

*Attinghausen.*— Es-tu si sage ? Veux-tu voir plus clair que tes nobles ancêtres, qui, pour le précieux joyau de la liberté, ont combattu avec leurs biens et leur sang et montré une force héroïque ? Embarque-toi pour Lucerne, demande là comment la domination de l'Autriche pèse sur les pays. Ils viendront compter nos moutons et nos bœufs, mesurer nos Alpes, défendre la chasse des oiseaux et du gibier dans nos libres forêts, placer leurs barrières sur nos ponts et à nos portes ; avec notre pauvreté, ils payeront leurs achats de terres, avec notre sang, leurs guerres... Non, s'il faut verser notre sang, que ce soit pour nous : nous achèterons la liberté moins cher que l'esclavage !

*Rudenz.*— Que pouvons-nous, peuple de bergers, contre les armées d'Albert ?

*Attinghausen.* — Apprends à connaître ce peuple de bergers, enfant ! Je le connais, je l'ai commandé dans les batailles, je l'ai vu combattre à Favenz. Qu'ils viennent nous imposer un joug que nous sommes résolus à ne pas supporter ! Oh ! apprends à sentir de quelle race tu es ! Ne jette pas, pour un vain éclat et un faux brillant, la vraie perle de ta valeur. Être appelé le chef d'un peuple libre, qui ne se dévoue cordialement que par amour pour toi, qui sera fidèlement à tes côtés dans la bataille et dans la mort : là doit être ton orgueil, de cette no-

blesse glorifie-toi! Resserre solidement les liens naturels, rattache-toi à ta chère patrie, retiens-la fortement avec tout ton cœur. Ici sont les solides racines de ta force; là, dans le monde étranger, tu te trouveras seul, un faible roseau, brisé par chaque tempête. Oh! viens, il y a longtemps que tu ne nous as vus! Essaie de rester seulement un jour avec nous: aujourd'hui seulement ne va pas à Altorf! Entends-tu? pas aujourd'hui; que cette seule journée soit donnée aux tiens!

(Il lui saisit la main.)

*Rudenz.* — J'ai donné ma parole.... Laissez-moi...  
Je suis lié.

*Attinghausen* (laissant tomber sa main, avec sévérité). — Tu es lié! Oui, malheureux, tu l'es, mais pas par la parole et par le serment, tu es lié par les liens de l'amour! (*Rudenz se détourne.*) Cache-toi, comme tu voudras. C'est la demoiselle Berthe de Brunneck qui t'attire au château, qui t'enchaîne au service de l'empereur. C'est la fille du chevalier que tu veux gagner en trahissant ton pays. Ne t'y trompe pas! on te montre la fiancée pour t'attirer, mais elle n'est pas destinée à ton innocence.

*Rudenz.* — J'en ai assez entendu. Adieu.

(Il s'en va.)

*Attinghausen.* — Reste, jeune homme insensé!... Il s'en va! Je ne puis le maintenir, je ne puis le sauver! C'est ainsi que Wolfenschiessen a abandonné son pays: ainsi d'autres le suivront. Le charme étranger, s'introduisant avec une force irrésistible dans nos montagnes, entraîne la jeunesse. Oh! heure néfaste, où l'étranger vint dans ces val-

lées heureuses et tranquilles pour anéantir la pieuse innocence de nos mœurs !

Le goût de la nouveauté pénètre avec force : les vieux et dignes usages nous quittent ; d'autres temps viennent, la génération actuelle pense autrement ! Que fais-je ici ? Ils sont tous dans la tombe, ceux avec lesquels j'ai agi et vécu. Mon époque git déjà sous la terre ; heureux celui qui n'a plus à vivre avec le nouveau temps.

(Il sort.)

## SCÈNE II.

Une prairie entourée de rochers élevés et de forêts. Sur les rochers sont des sentiers bordés de balustrades, d'où l'on voit descendre des paysans. Dans le fond, un lac, au-dessus duquel s'élève un arc-en-ciel lunaire. La perspective est terminée par de hautes montagnes, derrière lesquelles s'élèvent les glaciers. Il fait complètement nuit ; seule la clarté de la lune brille sur le lac et sur les glaciers.

**Habitants d'Unterwald, de Schwytz et d'Uri.**

(*Melchthal, Baumgarten, Winkelried, Meier de Sarnen, Burkhardt am Buhel, Arnold de Sewa, Nicolas de la Flüe* et encore quatre autres paysans, tous armés.)

*Melchthal* (encore derrière la scène). — Le chemin de la montagne s'ouvre, suivez-moi hardiment ! Je reconnais le rocher et la petite croix au-dessus ; nous sommes au but, voici le Rutli.

(Ils entrent avec des torches.)

*Winkelried*. — Écoutez !

*Sewa*. — Tout est désert.

*Meier*. — Il n'y a encore ici aucun paysan. Nous

sommes les premiers au lieu du rendez-vous, nous autres d'Unterwald.

*Melchthal.* — Quelle heure de nuit est-il ?

*Baumgarten.* — Le veilleur de nuit du Selisberg vient de crier à l'instant deux heures.

(On entend sonner dans le lointain.)

*Meier.* — Silence ! Écoutez !

*Am Buhel.* — C'est la clochette des matines à la chapelle de la forêt, dont le son arrive clairement jusqu'ici, du pays de Schwytz.

*De la Flüe.* — L'air est pur et porte le son au loin.

*Melchthal.* — Que quelques-uns aillent allumer des ramilles afin de bien éclairer l'arrivée de nos compagnons.

(Deux paysans s'en vont.)

*Sewa.* — Il fait un beau clair de lune. Le lac est là tranquille et uni comme une glace.

*Am Buhel.* — Ils auront une traversée facile.

*Winkelried* (montrant quelque chose du côté du lac). — Ah, tenez ! Regardez là-bas ! Ne voyez-vous rien ?

*Meier.* — Quoi donc ? Oui, vraiment, un arc-en-ciel au milieu de la nuit !

*Melchthal.* — C'est la lumière de la lune qui le forme.

*De la Flüe.* — C'est un phénomène rare et merveilleux ! Il y a bien des gens qui n'ont jamais vu cela.

*Sewa.* — Il est double ; voyez, un plus pâle apparaît au-dessus.

*Baumgarten.* — Une barque passe justement au-dessous.

**Melchthal.** — C'est Stauffacher avec son bateau ; cet homme de cœur ne se fait pas attendre longtemps.

(Il se dirige avec Baumgarten vers le rivage.)

**Meier.** — Ce sont les hommes d'Uri qui tardent le plus longtemps.

**Am Buhel.** — Ils sont obligés de faire un long détour dans la montagne pour dérouter l'espionnage du bailli.

(Pendant ce temps, les deux paysans ont allumé un feu au milieu de la place.)

**Melchthal (au rivage).** — Qui est là ? Donnez le mot d'ordre !

**Stauffacher (d'en bas).** — Amis du pays.

(Tous vont vers le fond au-devant de ceux qui arrivent. De la barque descendent *Stauffacher, Itel Reding, Jean auf der Mauer, Joerg im Hafe, Conrad Hunn, Ulrich le Forgeron, Jost de Weiler* et encore trois autres paysans, tous également armés.)

**Tous (s'adressant aux nouveaux arrivés).** — Soyez les bienvenus !

(Pendant que les autres restent dans le fond et se saluent, Melchthal s'avance avec Stauffacher.)

**Melchthal.** — O monsieur Stauffacher ! Je l'ai vu celui qui ne peut plus me voir ! J'ai mis ma main sur ses yeux, et j'ai puisé un ardent sentiment de vengeance dans le soleil éteint de son regard.

**Stauffacher.** — Ne parlez pas de vengeance. Nous ne voulons pas venger ce qui est passé, mais prévenir le mal qui nous menace. Maintenant, dites-moi ce que vous avez fait dans le pays d'Unterwald,

ce que vous avez gagné pour la cause commune, ce que pensent les paysans, et comment vous-même avez échappé aux pièges de la trahison.

*Melchthal.* — A travers les dangereuses montagnes des Surennen et les immenses et solitaires champs de glace où le vautour seulement fait entendre sa voix rauque, j'arrivai aux pâturages des Alpes, où les bergers d'Uri et d'Engelberg se saluent en s'appelant et font paître ensemble leurs troupeaux ; j'apaisai ma soif avec le lait des glaciers, qui, en écumant, se précipite dans le gouffre. J'entrai dans les chaumières isolées des pâtres, étant mon propre hôte et convive, jusqu'à ce que j'arrivasse aux demeures des hommes vivant en société. Dans ces vallées avait déjà pénétré le bruit du nouveau crime, et mon malheur me procurait un pieux respect devant chaque porte, à laquelle, en voyageant, je frappai. Je trouvai ces âmes droites irritées contre la tyrannie du nouveau régime : car, de même que leurs montagnes nourrissent toujours les mêmes herbes, que leurs sources coulent uniformément, que les nuages et les vents suivent invariablement la même direction, de même les vieilles mœurs se sont transmises ici sans changement des aïeux aux petits-fils ; ils ne supporteront pas d'innovations téméraires dans leurs vieilles habitudes et dans la marche uniforme de leur vie. Ils me tendirent leurs rudes mains, décrochèrent des murs les épées rouillées, et dans leurs yeux brillait le joyeux sentiment du courage, lorsque je prononçai des noms qui, dans la montagne, sont sacrés au paysan : le vôtre et celui de Walther Furst. Ils jurèrent de faire ce qui vous semblerait juste, ils ju-

rèrent de vous suivre jusqu'à la mort. Ainsi j'allai, sous la sainte protection de l'hospitalité, de ferme en ferme, et lorsque j'arrivai dans la vallée natale, où demeurent beaucoup de mes parents, lorsque je trouvai mon père, dépouillé de tout et aveugle, couché sur la paille étrangère, vivant de la charité des hommes bienfaisants....

*Stauffacher.* — Seigneur du ciel!

*Melchthal.* — Alors je ne pleurai pas! je ne répandis pas en larmes impuissantes la force de ma brûlante douleur; je la renfermai au fond de mon âme comme un précieux trésor, et je ne pensai qu'à agir. Je passai par tous les détours de la montagne; aucune vallée n'était si bien cachée que je ne l'aie découverte; jusqu'au pied des glaciers je cherchai et je trouvai des chaumières habitées, et partout où je portai mes pas, je rencontrai la même haine de la tyrannie: car, même jusque dans cette dernière limite de la création, où le sol aride cesse de produire, s'étend la cupidité des baillis. Le cœur de ce loyal peuple, je l'excitai sous l'aiguillon de ma parole, et il est à nous de cœur et de bouche.

*Stauffacher.* — Vous avez fait beaucoup en peu de temps.

*Melchthal.* — Je fis plus encore. Ce sont les deux forteresses de Rossberg et de Sarnen que craint le paysan: car derrière leurs remparts de rochers l'ennemi s'abrite facilement et ruine le pays. J'ai voulu les examiner de mes propres yeux: j'ai été à Sarnen et j'ai vu la forteresse.

*Stauffacher.* — Vous vous êtes hasardé jusque dans l'antre du tigre?

*Melchthal.* — J'y étais déguisé sous un costume de pèlerin ; j'ai vu le bailli faisant bonne chère à table ; jugez si je puis maltraiter mon cœur : j'ai vu mon ennemi, et je ne l'ai pas tué.

*Stauffacher.* — En vérité, le bonheur a favorisé votre témérité.

(Pendant ce temps, les autres paysans se sont avancés, et s'approchent de Stauffacher et de Melchthal.)

Mais maintenant, dites-moi, quels sont ces amis et les honnêtes gens qui vous ont suivi ? Faites-les-moi connaître, afin que nous puissions nous rapprocher confidentiellement et nous ouvrir nos cœurs.

*Meier.* — Qui ne vous connaît pas, monsieur, dans les trois pays ? Je suis Meier de Sarnen ; voici le fils de ma sœur, Struth de Winkelried.

*Stauffacher.* — Vous ne me dites pas un nom inconnu. Ce fut un Winkelried qui tua le dragon du marais près de Weiler et laissa sa vie dans cette rencontre.

*Winkelried.* — C'était mon aïeul, monsieur Werner.

*Melchthal* (montrant deux paysans). — Ceux-là demeurent derrière la forêt : ils sont vassaux de l'abbaye d'Engelberg. Vous ne les mépriserez pas parce qu'ils sont serfs, et qu'ils ne demeurent pas, comme nous, libres sur leur héritage : ils aiment le pays et ils jouissent aussi d'une bonne renommée.

*Stauffacher* (aux deux paysans). — Donnez-moi la main. Qu'il se réjouisse celui qui n'est le serf de personne sur la terre ; mais l'honnêteté existe dans toutes les conditions.

*Conrad Hunn.* — Voici monsieur Reding, notre ancien landammann.

*Meier.* — Je le connais bien. Il est mon adversaire, il plaide contre moi pour un vieil héritage. Monsieur Reding, nous sommes ennemis devant la justice : ici nous sommes unis.

(Il lui serre la main.)

*Stauffacher.* — Voilà qui est parler bravement.

*Winkelried.* — Entendez-vous ? Ils viennent. Écoutez la trompe d'Uri !

(À droite et à gauche on voit descendre des rochers des hommes armés portant des torches.)

*Auf de Mauer.* — Voyez ! Ne descend-il pas avec eux le pieux serviteur de Dieu, le digne curé lui-même ? Il ne craint ni les fatigues du chemin, ni l'obscurité de la nuit, quand, en fidèle pasteur, il a soin de son peuple.

*Baumgarten.* — Le sacristain le suit, ainsi que Walther Furst ; mais je n'aperçois pas Tell dans le nombre.

(*Walther Furst, Rüsselmann*, le curé ; *Petermann*, le sacristain ; *Kuont*, le berger ; *Werner*, le chasseur ; *Ruodt*, le pêcheur, et encore cinq autres paysans. Tous ensemble, au nombre de trente-trois, viennent sur le devant et se groupent autour du feu.)

*Walther Furst.* — Ainsi, il faut que, sur notre propre héritage et sur le sol paternel, nous nous rassemblions à la dérobée, comme font des assassins ; il faut que pendant la nuit, qui ne prête son manteau noir qu'au crime et à la conjuration, craignant la lumière, nous cherchions notre bon droit, qui

pourtant est pur et clair comme la clarté brillante du jour.

*Melchthal.* — Qu'importe ! Ce qui se trame pendant la sombre nuit se produira librement et joyeusement à la lumière du soleil.

*Rüsselmann.* — Écoutez, confédérés, ce que Dieu inspire à mon cœur ! Nous tenons ici la place d'une assemblée, et nous pouvons représenter un peuple entier. Siégeons donc selon les vieux usages du pays, comme nous le faisons dans les temps paisibles. Ce qu'il y a d'illégal dans l'assemblée est excusé par la nécessité des temps. Mais Dieu est partout où l'on exerce la justice, et nous nous trouvons sous son ciel.

*Stauffacher.* — Eh bien ! siégeons selon la vieille coutume : il fait nuit, mais que notre bon droit soit notre flambeau !

*Melchthal.* — Bien que le nombre ne soit pas complet, le cœur de tout le peuple est ici : les meilleurs citoyens sont présents.

*Conrad Hunn.* — Les anciens livres, nous ne les avons pas sous la main, mais ils sont inscrits dans nos cœurs.

*Rüsselmann.* — Eh bien ! que le cercle soit formé immédiatement. Qu'on érige les glaives de la puissance !

*Auf der Mauer.* — Que le landammann prenne sa place, et que ses substituts se rangent à ses côtés.

*Le sacristain.* — Il y a ici trois peuples : à qui revient l'honneur de donner le chef à l'assemblée ?

*Meier.* — Que Schwytz et Uri se disputent cet honneur ; nous, hommes d'Unterwald, nous nous retirons librement.

*Melchthal.* — Nous y renonçons; nous sommes les suppliants qui implorent le secours des amis puissants.

*Stauffacher.* — Qu'Uri prenne alors le glaive; son étendard nous précède dans les expéditions impériales.

*Walther Furst.* — L'honneur du glaive revient à Schwytz: car nous nous glorifions tous d'être de sa souche.

*Rösselmann.* — Laissez-moi terminer amicalement ce généreux combat: que Schwytz préside le conseil; Uri nous conduira sur le champ de bataille.

*Walther Furst* (présente les glaives à Stauffacher). — Ainsi, prenez!

*Stauffacher.* — Pas à moi, à l'âge appartient cet honneur.

*Im Hofe.* — C'est Ulrich le forgeron qui compte le plus d'années.

*Auf der Mauer.* — C'est un honnête homme, mais il n'est pas d'un état libre; aucun serf ne peut être juge à Schwytz.

*Stauffacher.* — N'y a-t-il pas ici monsieur Reding, l'ancien landammann? Pourquoi en chercherions-nous encore un plus digne?

*Walther Furst.* — Qu'il soit l'ammann et le chef de l'assemblée! Que celui qui consent lève la main.

(Tous lèvent la main droite.)

*Reding* (se plaçant au milieu). — Je ne puis poser la main sur les livres: c'est pourquoi je jure par les étoiles éternelles qui sont là-haut, que je ne m'écarterai jamais de la justice.

(On place les deux glaives devant lui ; le cercle se forme alentour : Schwytz tient le milieu, Uri se place à droite, et Unterwald à gauche. Reding est appuyé sur son glaive de bataille.)

Qu'est-ce qui réunit ici les trois peuples de la montagne sur le rivage inhospitalier du lac au milieu de la nuit ? Quelle doit être la teneur de cette nouvelle alliance que nous instituons ici sous le ciel étoilé ?

*Stauffacher* (entrant dans le cercle). — Nous ne fondons aucune nouvelle alliance ; c'est un antique pacte du temps de nos pères que nous renouvelons ! Sachez, confédérés, quoique nous soyons séparés par le lac, par les montagnes, et que chaque peuple se gouverne à part, nous sommes néanmoins d'une même race, d'un même sang, et sortis de la même patrie.

*Winkelried*. — Ainsi c'est vrai, comme on dit dans les chansons, que nous sommes venus de loin dans ce pays ? Oh ! communiquez-nous ce que vous en savez, pour que la nouvelle alliance se fortifie dans l'ancienne.

*Stauffacher*. — Écoutez ce que les vieux bergers se racontent. Il fut un grand peuple dans le pays vers le nord, qui souffrait d'une grande disette. Dans cette détresse, la diète du pays décida qu'un citoyen sur dix, d'après le sort, quitterait le pays de leurs pères : ce qui fut fait ! et ils partirent en se lamentant, hommes et femmes ; ils formaient une grande troupe, qui se fraya avec l'épée un chemin vers le midi, à travers le pays allemand jusqu'aux hauts plateaux de ces montagnes boisées. Et cette foule ne s'arrêta pas avant qu'elle fût arrivée dans la

vallée sauvage, où maintenant coule la Muotta au milieu des prairies. Des traces d'hommes ne se voyaient pas ici; il n'y avait qu'une cabane isolée près du rivage. Là était assis un homme pour servir le bac; mais le lac mugissait impétueusement et n'était pas navigable. Alors ils examinèrent le pays de plus près, et aperçurent une grande abondance de bois, découvrirent de bonnes sources et crurent se retrouver dans leur chère patrie: ils résolurent de rester là, bâtirent le vieux bourg de Schwytz, et eurent maintes journées pénibles pour déraciner les arbres de la forêt, dont les racines étaient entrelacées. Mais ensuite, lorsque le sol ne fut plus suffisant pour le nombre du peuple, ils traversèrent le lac et s'étendirent jusqu'à la montagne Noire, même jusqu'à Weissland, où, caché derrière un rempart de glaces éternelles, un autre peuple parle une autre langue. Ils bâtirent le bourg de Stanz au bord du Kernwald, le bourg d'Altorf dans la vallée de la Reuss. Mais le souvenir de leur origine leur restait toujours. Parmi les races étrangères qui, depuis, se sont établies au milieu de leur pays, les hommes de Schwytz se retrouvent: le cœur, le sang s'y font reconnaître.

(Il tend la main à droite et à gauche.)

*Auf der Mauer.* — Oui, nous sommes d'un même cœur, d'un même sang!

*Tous* (se donnant la main). — Nous sommes un seul peuple, et nous voulons agir unis.

*Stauffacher.* — Les autres peuples portent le joug étranger; ils se sont soumis au vainqueur. Il y a même dans notre pays beaucoup d'habitants assu-

jettis à la servitude étrangère, et leur esclavage se transmet à leurs enfants. Mais nous, la véritable race des vieux Suisses, nous avons constamment conservé la liberté. Nous n'avons pas fléchi le genou devant les princes, et nous avons choisi librement la protection des empereurs.

*Rüßelmann.* — Nous avons choisi librement la garantie et la protection de l'empire : c'est ainsi indiqué dans la lettre de l'empereur Frédéric.

*Stauffacher.* — Car l'homme, même le plus libre, n'est pas son maître. Il faut avoir un chef, un juge suprême, à l'autorité duquel on puisse faire appel dans les litiges. C'est pourquoi nos pères, pour le sol qu'ils ont gagné sur l'antique désert, ont rendu hommage à l'empereur, qui se nomme le maître des terres allemande et italienne, et comme les autres peuples indépendants de l'empire, ils s'engagèrent pour le noble service des armes : car tel est le seul devoir des hommes libres, de protéger l'empire, qui les protège eux-mêmes.

*Melchthal.* — Tout ce qui est au delà est entaché de servitude.

*Stauffacher.* — Ils suivirent l'étendard de l'empire, quand marchait l'arrière-ban, et combattirent dans ses batailles. Ils entrèrent en armes en Italie, pour poser la couronne romaine sur la tête de l'empereur. Chez eux, ils se gouvernèrent eux-mêmes tranquillement, selon les anciens usages et leurs propres lois ; la justice suprême appartenait seule à l'empereur ; et à cette fin fut nommé un puissant comte, qui n'avait pas sa demeure dans le pays. Quand un crime capital était commis, on l'appelait, et en plein

air, il prononçait simplement et clairement son jugement et sans crainte des hommes. Où voit-on là des traces d'esclavage ? S'il y a quelqu'un qui pense qu'il en soit autrement, qu'il parle !

*Im Hofe.* — Non, tout est comme vous le dites ; le despotisme n'a jamais été souffert chez nous.

*Stauffacher.* — A l'empereur lui-même nous refusions l'obéissance, quand il détourna le droit en faveur du clergé. Car lorsque les moines du cloître d'Einsiedeln prétendirent à la possession de l'Alpe, qui servait à nos pâturages depuis le temps de nos ancêtres, et que l'abbé présenta une vieille charte, dans laquelle on lui accordait ce désert sans maître (car on avait caché notre présence), nous dîmes : « Cette charte a été obtenue par ruse ! Aucun empereur ne peut donner ce qui est à nous ; et si l'empire nous refuse la justice, nous pouvons, dans nos montagnes, nous passer aussi de l'empire. » Ainsi parlèrent nos pères ! Devons-nous souffrir l'infamie du nouveau joug, supporter d'un valet étranger ce qu'un empereur, dans sa toute-puissance, n'osait nous imposer ? Nous nous sommes créés ce sol par le travail de nos mains ; l'antique forêt qui était autrefois la sauvage demeure de l'ours, nous l'avons changée en une habitation pour les hommes ; nous avons extirpé la race du dragon, qui, enflé de venin, montait des marais ; nous avons déchiré le sombre voile de l'éternel brouillard qui planait sur cette contrée inculte ; nous avons fait sauter le rocher, et, au-dessus de l'abîme, construit un pont sûr pour le voyageur. Ce sol est à nous par une possession de mille années : et le valet d'un seigneur étran-

ger viendrait nous forger des chaînes et nous insulter sur notre propre terre ? N'y a-t-il pas de secours contre une telle oppression ?

(Une grande émotion se manifeste parmi les paysans.)

Non, il y a une limite pour la puissance des tyrans. Quand l'opprimé ne trouve justice nulle part, quand sa charge devient insupportable, son âme s'élève avec confiance vers le ciel, et saisit ses droits éternels, qui existent là-haut immuables et inaltérables comme les étoiles elles-mêmes. L'ancien état de la nature revient où l'homme se trouve en face de l'homme ! Pour dernier moyen, quand aucun autre ne peut plus réussir, on lui a donné le glaive. Nous devons défendre contre la force notre bien le plus cher : nous combattons pour notre pays, pour nos femmes et pour nos enfants !

*Tous* (frappant sur leurs épées). — Nous combattons pour nos femmes, pour nos enfants.

*Rüsselmann* (rentrant dans le cercle). — Avant de saisir l'épée, réfléchissez bien ! Vous pouvez vous arranger pacifiquement avec l'empereur. Il ne vous en coûte qu'un mot, et les tyrans, qui maintenant vous oppriment lourdement, vous flatteront. Prenez ce qu'on vous a offert souvent : séparez-vous de l'empire, reconnaissez la suzeraineté de l'Autriche.

*Auf der Mauer*. — Que dit le curé ? Nous, prêter serment à l'Autriche !

*Am Buhel*. — Ne l'écoutez pas !

*Winkelried*. — C'est un traître, un ennemi du pays qui nous donne un tel conseil !

*Reding*. — Silence, confédérés !

*Sewa.* — Nous, rendre hommage à l'Autriche, après une pareille humiliation !

*De la Flüe.* — Nous nous laisserions extorquer par la force ce que nous refusons à la douceur !

*Meier.* — Alors, nous serions des esclaves, et nous mériterions de l'être !

*Auf der Mauer.* — Qu'il soit privé des droits des Suisses, celui qui parlera de soumission à l'Autriche ! Landammann, j'insiste : que ce soit la première loi du pays que nous rendions ici.

*Melchthal.* — Qu'il en soit ainsi. Que celui qui parle de soumission à l'Autriche soit privé de ses droits et dépouillé de tous ses honneurs ; qu'aucun habitant ne le reçoive à son foyer.

*Tous* (levant la main droite). — Nous le voulons ; que ce soit une loi !

*Reding* (après une pause). — C'est ainsi.

*Rösselmann.* — Maintenant vous êtes libres, vous l'êtes par cette loi. L'Autriche n'extorquera pas par la force ce qu'elle n'a pas obtenu par des propositions amicales.

*Jost de Weiler.* — A l'ordre du jour, poursuivons !

*Reding.* — Confédérés ! tous les moyens de douceur sont-ils essayés ? Peut-être l'empereur ne sait-il pas ce que nous endurons ; peut-être n'est-ce même pas sa volonté. Nous devrions essayer aussi le dernier moyen : d'abord porter notre plainte à son oreille avant de saisir l'épée. La violence est toujours terrible, même dans une cause juste. Dieu n'aide que quand les hommes n'aident plus.

*Stauffacher* (à Conrad Hunn). — A présent c'est à vous à faire votre rapport. Parlez.

*Conrad Hunn.* — J'étais allé à Rheinfeld, au château de l'empereur, pour porter plainte contre la dure oppression des baillis, et pour requérir la charte de notre vieille liberté, qu'autrefois chaque nouveau roi confirmait. Je trouvai là les envoyés de beaucoup de villes du pays de Souabe et des bords du Rhin, qui tous recevaient leurs parchemins et s'en retournaient joyeux dans leur pays. Quant à moi, votre envoyé, on m'adressa aux conseillers, et ceux-ci me congédièrent avec cette vaine consolation, « que l'empereur n'avait pas le temps cette fois-ci; une autre fois, il penserait peut-être bien à nous. » Et lorsque tristement je traversais les salles du château, j'aperçus sur un balcon le duc Jean tout en pleurs, et auprès de lui les nobles seigneurs de Wart et de Tægerfeld, qui m'appelèrent et me dirent : « Aidez-vous vous-mêmes ! N'attendez pas de justice du roi. Ne dépouille-t-il pas l'enfant de son propre frère, et ne lui retient-il pas son légitime héritage ? Le duc le supplie de lui rendre les biens de sa mère, et lui fait observer qu'il a atteint sa majorité, et qu'il est temps maintenant qu'il gouverne aussi ses terres et ses gens. Quelle réponse lui fit-on ? L'empereur lui mit une petite couronne de fleurs sur la tête et lui dit : « Voilà l'ornement de la jeunesse. »

*Auf der Mauer.* — Vous l'avez entendu. N'attendez ni droit ni justice de l'empereur ! Aidez-vous vous-mêmes.

*Reding.* — Il ne vous reste pas autre chose à faire. Maintenant donnez votre avis pour mener prudemment notre entreprise à bonne fin.

*Walther Furst* (entrant dans le cercle). — Nous voulons renverser une oppression odieuse, conserver les anciens droits que nous avons reçus en héritage de nos pères, mais non pas en réclamer de nouveaux sans bornes. A l'empereur reste ce qui est de l'empereur ; que celui qui a un maître, le serve selon son devoir.

*Meier*. — Je tiens du bien de l'Autriche en fief.

*Walther Furst*. — Vous continuerez à remplir vos devoirs envers l'Autriche.

*Jost de Weiler*. — Je paye contribution aux seigneurs de Rappersweil.

*Walther Furst*. — Vous continuerez à payer le cens et la contribution.

*Rösselmann*. — J'ai prêté serment à l'abbesse de Zurich.

*Walther Furst*. — Vous donnerez au cloître ce qui est au cloître.

*Stauffacher*. — Je ne tiens de fiefs que de l'empire.

*Walther Furst*. — Qu'on fasse ce qui doit être fait, mais pas plus. Nous voulons chasser les baillis avec leurs valets, détruire les châteaux forts ; mais, si cela se peut, sans verser du sang. Que l'empereur observe que, forcés seulement par la nécessité, nous secouons les pieux devoirs du respect. Et s'il nous voit rester dans les justes limites de notre droit, par raison d'État il vaincra peut-être sa colère : car un peuple qui sait se modérer, éveille une légitime crainte lorsqu'il a l'épée à la main.

*Reding*. — Mais, dites, comment atteindre notre but ? L'ennemi a les armes à la main, et certes il ne cédera pas paisiblement.

*Stauffacher.* — Il cédera, s'il nous voit en armes ; nous le surprendrons avant qu'il soit préparé.

*Meier.* — C'est bientôt dit, mais difficile à exécuter. Nous sommes dominés dans le pays par deux châteaux forts, qui servent d'abri à l'ennemi, et qui deviendraient redoutables, si le roi envahissait notre pays. Rossberg et Sarnen doivent être détruits avant qu'une épée se lève dans les trois pays.

*Stauffacher.* — Si l'on tarde longtemps, l'ennemi sera averti ; il y a trop de personnes qui partagent le secret.

*Meier.* — Dans les contrées de la forêt, il n'y a pas de traître.

*Rösselmann.* — Le zèle le mieux intentionné peut aussi trahir.

*Walther Furst.* — Si l'on tarde, la forteresse d'Altorf sera achevée, et le bailli s'y fortifiera.

*Meier.* — Vous pensez à vous.

*Le sacristain.* — Et vous, vous êtes injustes.

*Meier (s'emportant).* — Nous injustes ! Uri peut nous dire cela !

*Reding.* — Par votre serment, silence !

*Meier.* — Oui, si Schwytz s'entend avec Uri, nous sommes bien obligés de nous taire.

*Reding.* — Je dois vous dire devant toute l'assemblée que vous troublez la paix avec votre caractère violent. Ne sommes-nous pas tous ici pour la même cause ?

*Winkelried.* — Si nous différions jusqu'à Noël ? Ce jour, il est d'usage que tous les vassaux apportent des cadeaux au château pour le bailli. Dix ou douze hommes pourraient s'y réunir sans être soup-

çonnés et apporter en cachette des fers pointus, qu'ils peuvent promptement piquer au bout de leurs bâtons, car personne n'entre au château en armes. Tout près, dans la forêt, se tiendrait le gros de la troupe; et quand les autres se seraient heureusement emparés de la porte, on sonnerait une trompe : ceux de la forêt sortiraient de l'embuscade, et ainsi nous prendrions facilement possession du château.

*Melchthal.* — Je me charge d'escalader le Rossberg, car une fille du château m'est favorable, et je la déciderai facilement à me descendre une échelle pour une visite nocturne; une fois en haut, j'aiderai les amis à monter.

*Reding.* — Est-ce la volonté de tous que ce soit différé ?

(La majorité lève la main.)

*Stauffacher* (comptant les voix). — Il y a une majorité de vingt voix contre douze.

*Walther Furst.* — Quand, au jour fixé, les châteaux forts tomberont, nous donnerons des signaux de feux d'une montagne à l'autre. La levée en masse sera promptement ordonnée dans le chef-lieu de chaque pays : quand les baillis verront que nous prenons sérieusement les armes, croyez-moi, ils renonceront à la lutte et demanderont volontiers un sauf-conduit pour repasser nos frontières.

*Stauffacher.* — Je crains seulement une résistance opiniâtre de la part de Gessler : il est fortement entouré de cavaliers. Il ne quittera pas la place sans verser du sang, et, même chassé, il restera encore redoutable pour le pays. Il est difficile et presque dangereux de l'épargner.

*Baumgarten.* — Là où il y a le plus grand danger, placez-moi ! C'est à Tell que je dois la vie, je la sacrifie volontiers pour la patrie : j'ai défendu mon honneur, mon cœur est satisfait.

*Reding.* — Le temps porte conseil : attendez avec patience ; on doit laisser aussi quelque chose aux inspirations du moment. Mais voyez, pendant que nous siégeons encore ici dans la nuit, l'aurore du matin s'annonce sur les plus hautes montagnes par sa brillante clarté. Allons, séparons-nous avant que la lumière du jour nous surprenne.

*Walther Furst.* — Ne craignez rien : la nuit quitte lentement les vallées.

(Tous ont ôté spontanément leurs chapeaux et contemplant dans un silencieux recueillement l'aurore du jour.)

*Rösselmann.* — Par cette lumière qui nous salue avant tous les peuples qui respirent difficilement au-dessous de nous dans les vapeurs des villes, prêtons le serment de la nouvelle alliance. Nous voulons être un seul peuple de frères et ne nous séparer dans aucune peine ni dans aucun danger.

(Tous répètent ces paroles en levant trois doigts.)

Nous voulons être libres comme l'étaient nos pères : plutôt mourir que vivre dans l'esclavage.

(Tous répètent ces paroles comme ci-dessus.)

Ayons confiance dans le Dieu très-haut et ne craignons pas la puissance des hommes.

(Tous répètent les paroles comme ci-dessus, puis ils s'embrassent.)

*Stauffacher.* — Que chacun suive à présent en silence son chemin et retourne auprès de ses amis et

compagnons. Que celui qui est berger rentre tranquillement son troupeau pour l'hivernage, et qu'il gagne en secret des amis à notre alliance. Ce qu'on doit encore souffrir jusque-là, supportez-le avec patience : laissez accroître le compte des tyrans jusqu'à ce qu'un seul jour paye ensemble la dette générale et la dette particulière. Que chacun maîtrise sa juste fureur, et qu'il réserve sa vengeance pour la vengeance de tous : car celui-là commettrait un vol sur le bien public qui s'aiderait lui seul dans sa propre cause.

(Pendant qu'ils s'en vont dans le plus grand silence par trois côtés différents, l'orchestre se fait entendre avec éclat; la scène, vide, reste encore ouverte pendant quelque temps, et montre le spectacle du soleil levant sur les glaciers.)

## ACTE TROISIÈME.

### SCÈNE I.

Une cour devant la maison de Tell. *Tell*, occupé avec une hache de charpentier. *Hedwig* vaque à ses affaires de ménage. *Walther* et *Guillaume* jouent dans le fond avec une petite arbalète.

**Tell, Hedwig, Walther, Guillaume.**

*Walther* (chantant). — Avec sa flèche et son arc le chasseur va par les montagnes et par les vallées, aux premiers rayons du matin.

De même que dans le royaume des airs l'aigle est roi, dans les montagnes et dans les abîmes gouverne librement le chasseur.

A lui appartient l'espace ; ce que la flèche atteint

est sa proie : elle atteint tout ce qui rampe et tout ce qui vole.

(Il vient en sautant.)

Ma corde s'est cassée, refais-la-moi, père.

*Tell.* — Non pas moi : un vrai chasseur se tire d'affaire lui-même.

(Les enfants s'éloignent.)

*Hedwig.* — Les enfants commencent à tirer de bonne heure.

*Tell.* — Celui qui veut devenir maître doit s'exercer de bonne heure.

*Hedwig.* — Ah ! plutôt à Dieu qu'ils ne l'apprennent jamais !

*Tell.* — Il faut qu'ils apprennent tout : celui qui veut bien arriver dans cette vie doit être armé pour l'attaque et pour la défense.

*Hedwig.* — Hélas ! aucun d'eux ne restera tranquillement à la maison !

*Tell.* — Mère, je ne le puis pas non plus : la nature ne m'a pas fait pour être berger ; il faut que sans repos je poursuive un but fugitif. Je ne jouis vraiment de la vie que lorsque, en luttant, je l'acquiers tous les jours de nouveau.

*Hedwig.* — Et tu ne penses pas à l'angoisse de la femme, qui, en t'attendant, se désole. Car ce que les domestiques se racontent de vos excursions périlleuses me remplit d'épouvante. A chaque départ, mon cœur craint que tu ne reviennes plus jamais. Je te vois, égaré sur les glaciers sauvages, sautant d'un rocher à l'autre et faisant un faux pas. Je vois le chamois, qui se retourne vers toi et t'entraîne avec lui dans l'abîme, l'avalanche qui t'ensevelit, la

glace trompeuse qui se brise sous tes pieds, et je te vois précipité, comme enterré vivant, dans l'épouvantable tombeau. Ah ! la mort saisit le téméraire chasseur des Alpes sous cent formes diverses ! C'est un malheureux métier qui, toujours dangereux, vous conduit sur le bord de l'abîme !

*Tell.* — Celui qui sait tout envisager de sang-froid, qui a confiance en Dieu et dans sa force agile, celui-là se tire facilement de tout danger et de toute peine. La montagne n'effraye pas celui qui y est né.

(Il a fini son travail et dépose son outil.)

Maintenant, je pense, la porte tiendra longtemps. La hache à la maison économise le charpentier.

(Il prend son chapeau.)

*Hedwig.* — Où vas-tu ?

*Tell.* — A Altorf, chez ton père.

*Hedwig.* — Ne médites-tu rien de dangereux ? Avoue-le-moi !

*Tell.* — Comment cette idée te prend-elle, femme !

*Hedwig.* — Il se trame quelque chose contre les baillis. On a tenu une assemblée au Rütli, et, je le sais, tu es aussi dans l'alliance.

*Tell.* — Je n'y étais pas, mais je ne manquerai pas au pays s'il m'appelle.

*Hedwig.* — Ils te placeront là où il y a du danger, le plus difficile sera ta part, comme toujours.

*Tell.* — Chacun est imposé selon sa fortune.

*Hedwig.* — C'est toi aussi qui as fait traverser le lac à l'homme d'Unterwald pendant la tempête. C'est un miracle que vous en soyez échappés. Tu ne pensais donc pas du tout à ta femme et à tes enfants ?

*Tell.* — Chère femme, je pensais à vous : c'est pourquoi je conservais un père à ses enfants.

*Hedwig.* — Naviguer sur le lac en fureur ! cela ne s'appelle pas se confier en Dieu ; cela s'appelle tenter Dieu.

*Tell.* — Celui qui réfléchit trop ne fera que peu de chose.

*Hedwig.* — Oui, tu es bon et secourable, tu sers tout le monde, et quand tu seras toi-même dans la détresse, personne ne t'aidera.

*Tell.* — Plaise à Dieu que je n'aie jamais besoin de secours !

(Il prend son arbalète et ses flèches.)

*Hedwig.* — Que veux-tu faire de l'arbalète ? Laisse-la ici.

*Tell.* — Le bras me manque, quand l'arme me manque.

(Les enfants reviennent.)

*Walther.* — Père, où vas-tu ?

*Tell.* — A Altorf, enfant, chez le grand-père. Viens-tu avec moi ?

*Walther.* — Oui, certainement, je veux bien.

*Hedwig.* — Le bailli y est en ce moment : ne va pas à Altorf.

*Tell.* — Il s'en va aujourd'hui même.

*Hedwig.* — C'est pour cela ; laisse-le d'abord s'en aller. Évite qu'il se souvienne de toi : tu sais qu'il nous en veut.

*Tell.* — Sa mauvaise volonté ne me nuira pas beaucoup ; j'agis loyalement, et je ne crains aucun ennemi.

*Hedwig.* — Ceux qui agissent loyalement sont justement ceux qu'il hait le plus.

*Tell.* — Parce qu'il ne peut pas les atteindre. Je pense que le chevalier me laissera bien en paix.

*Hedwig.* — Ah! comment sais-tu cela?

*Tell.* — Il n'y a pas longtemps, j'allais chasser dans les fonds sauvages de la vallée du Schächen, loin de toute trace humaine, et je cheminai seul sur un sentier où l'on ne peut pas s'écarter, car au-dessus de moi était le rocher inaccessible, et au-dessous mugissait effrayamment le Schächen.

(Les enfants se pressent à droite et à gauche contre lui et le regardent avec une curiosité attentive.)

Le bailli venait à moi; il était tout seul avec moi, qui étais seul aussi: rien que l'homme en face de l'homme, et à côté de nous l'abîme. Quand le seigneur m'aperçut et me reconnut, moi que quelque temps auparavant il avait puni sévèrement pour un motif futile, quand il me vit avancer avec ma belle arme, il pâlit, les genoux lui refusèrent le service, et je vis le moment où il allait tomber contre la paroi du rocher. Alors j'eus pitié de lui, et, m'approchant humblement, je lui dis: « C'est moi, seigneur bailli. » Mais il ne put articuler le plus léger son de voix. Avec la main seulement il me fit silencieusement un signe de poursuivre mon chemin. Je passai, et je lui envoyai sa suite.

*Hedwig.* — Il a tremblé devant toi: malheur à toi! Il ne te pardonnera jamais d'avoir été témoin de sa faiblesse.

*Tell.* — C'est pourquoi je l'évite, et lui ne me cherchera pas.

*Hedwig.* — Aujourd'hui seulement ne va pas à Altorf. Va plutôt chasser.

*Tell.* — Que t'imagines-tu ?

*Hedwig.* — Je suis inquiète. N'y va pas.

*Tell.* — Comment peux-tu te tourmenter ainsi sans cause ?

*Hedwig.* — Justement parce qu'il n'y a pas de cause. Tell, reste ici !

*Tell.* — J'ai promis d'y aller, chère femme.

*Hedwig.* — S'il le faut, va ; laisse-moi seulement l'enfant !

*Walther.* — Non, petite mère ; je vais avec mon père.

*Hedwig.* — Wälty, tu veux quitter ta mère ?

*Walther.* — Je te rapporterai aussi quelque chose de joli de chez mon grand-père.

(Il s'en va avec son père.)

*Guillaume.* — Mère, je reste avec toi !

*Hedwig* (l'embrassant). — Oui, tu es mon cher enfant, il ne me reste que toi seul.

(Elle va à la porte de la cour et suit longtemps les voyageurs des yeux.)

## SCÈNE II.

Une contrée sauvage, entourée de forêts ; des cascades tombent des rochers.

*Berthe, Rudenz.*

(*Berthe*, en habit de chasse ; immédiatement après *Rudenz*.)

*Berthe.* — Il me suit. Enfin, je puis m'expliquer.

*Rudenz* (arrivant précipitamment). — Mademoi-

selle, enfin je vous trouve seule ! Des abîmes nous enferment tout autour : dans cette contrée sauvage, je ne crains aucun témoin ; je décharge mon cœur de ce long silence !

*Berthe.* — Êtes-vous sûr que la chasse ne nous suit pas ?

*Rudenz.* — La chasse est de ce côté-là. A présent ou jamais, il faut que je saisisse le moment précieux, et que mon sort soit décidé, dût-il me séparer à jamais de vous. Oh ! n'armez pas votre regard si doux de cette sombre sévérité ! Qui suis-je pour élever mon hardi désir jusqu'à vous ? La gloire ne m'a pas encore nommé ; je ne puis pas me placer dans le rang avec les chevaliers, qui, brillants et comblés d'honneurs, recherchent votre main. Je n'ai rien que mon cœur rempli de fidélité et d'amour !

*Berthe (avec sévérité).* — Vous osez parler d'amour et de fidélité, vous qui manquez à vos devoirs les plus sacrés ? (*Rudenz recule.*) Vous, esclave de l'Autriche, vous qui vous vendez à l'étranger, à l'oppresser de votre peuple ?

*Rudenz.* — C'est de vous, mademoiselle, que j'entends ce reproche ? Qui cherchais-je donc de ce côté, si ce n'est vous ?

*Berthe.* — Pensez-vous me trouver du côté de la trahison ? Je donnerais plutôt ma main à Gessler lui-même, l'oppresser, qu'au fils dénaturé de la Suisse qui veut se faire son instrument !

*Rudenz.* — O Dieu ! que dois-je entendre ?

*Berthe.* — Comment ! Pour l'honnête homme qu'y a-t-il de plus proche que les siens ? Y a-t-il de plus beaux devoirs pour un noble cœur que d'être le dé-

fenseur de l'innocence, que de protéger le droit des opprimés ? L'âme me saigne pour votre peuple : je souffre avec lui, car je dois l'aimer, lui qui est si modeste et pourtant rempli de force ; tout mon cœur m'attire vers lui ; chaque jour j'apprends à l'honorer davantage. Mais vous, que la nature et le devoir de chevalier lui donnaient pour protecteur naturel, vous qui l'abandonnez, qui passez traitreusement à l'ennemi, et qui forgez des chaînes à votre pays, c'est vous qui me blessez et m'offensez ; je dois maîtriser mon cœur pour qu'il ne vous hâisse pas.

*Rudenz.* — Mais ne désiré-je pas le bien de mon peuple ? Lui donner, sous le sceptre puissant de l'Autriche, la paix....

*Berthe.* — Vous voulez lui préparer la servitude, vous voulez chasser la liberté du dernier refuge qui lui restait encore sur la terre. Le peuple s'entend mieux à son bonheur : aucune apparence ne trompe son sentiment sûr. A vous ils ont jeté leur filet sur la tête.

*Rudenz.* — Berthe ! vous me haïssez, vous me méprisez !

*Berthe.* — Si je le faisais, cela vaudrait mieux pour moi. Mais voir méprisé et digne de mépris celui que l'on voudrait bien aimer....

*Rudenz.* — Berthe, Berthe ! Vous me montrez le plus grand bonheur du ciel, et au même moment vous me précipitez dans l'abîme.

*Berthe.* — Non, non, les nobles sentiments ne sont pas tout à fait étouffés en vous ! Ils sommeillent seulement, je veux les réveiller. Il faut que vous fassiez violence à vous-même pour tuer votre vertu

naturelle ; mais heureusement, elle est plus puissante que vous, et en dépit de vous-même, vous êtes bon et noble !

*Rudenz.* — Vous avez confiance en moi ? O Berthe, par votre amour je suis capable de tout !

*Berthe.* — Soyez ce que la belle nature vous a fait ! Occupez la place qu'elle vous a destinée ! Tenez-vous du côté de votre peuple et de votre pays, et combattez pour votre droit sacré !

*Rudenz.* — Malheur à moi ! Comment puis-je vous gagner, vous posséder, si je m'oppose à la puissance de l'empereur ? N'est-ce pas la ferme volonté de vos parents, qui disposent en maîtres de votre main ?

*Berthe.* — Mes propriétés sont situées dans les cantons de la forêt, et dès que le Suisse est libre, je le suis aussi.

*Rudenz.* — Berthe, quelle perspective m'ouvrez-vous !

*Berthe.* — N'espérez pas m'obtenir par la faveur de l'Autriche : ses princes tendent la main vers mon héritage, qu'ils veulent réunir à leurs grandes possessions. La même avidité de conquête qui veut dévorer votre liberté, menace aussi la mienne ! O ami, je suis choisie pour victime, peut-être afin de récompenser un favori. On veut m'attirer à la cour de l'empereur, où règnent la fausseté et les intrigues : là m'attendent les chaînes d'un hymen détesté ; l'amour seul, le vôtre, peut me sauver.

*Rudenz.* — Vous pourriez vous résoudre à vivre ici, à être à moi, dans ma patrie ? O Berthe, tout cet ardent désir qui m'attirait au loin, qu'était-ce sinon une aspiration vers vous ? C'était vous seule

que je cherchais sur le chemin de la gloire, et toute mon ambition n'était que dans mon amour. Si vous pouvez vous enfermer avec moi dans cette vallée paisible et renoncer aux splendeurs de la terre...., oh ! alors j'ai trouvé le but de mes désirs ; alors le flot du monde bouleversé peut frapper contre le rivage sûr de ces montagnes. Je n'ai plus aucun désir fugitif à envoyer dans l'immensité de la vie ! Que ces rochers forment alors autour de nous un mur impénétrable et solide, et que cette bienheureuse vallée soit fermée : qu'elle ne reste ouverte qu'au ciel et à sa lumière.

*Berthe.* — Maintenant tu es tout à fait comme les désirs de mon cœur t'avaient rêvé : ma foi ne m'a pas trompée !

*Rudenz.* — Éloigne-toi, vaine illusion qui m'avais ébloui ! Je dois trouver le bonheur dans ma patrie. C'est ici, où l'enfant grandissait joyeusement, où mille souvenirs de joie m'entourent, où toutes les sources et tous les arbres vivent avec moi, c'est dans ma patrie que tu veux t'unir à moi ! Ah ! je l'ai toujours aimée. Je le sens : elle aurait manqué à tout mon bonheur sur terre.

*Berthe.* — Où trouverait-on une bienheureuse retraite, si ce n'est ici dans le pays de l'innocence ? ici, où règne l'ancienne loyauté, où la fausseté n'a pas encore pénétré ? Là aucune envie ne troublera la source de notre bonheur, et éternellement limpides s'écouleront pour nous les heures. Là, je te vois dans ta vraie dignité d'homme, le premier parmi les hommes libres et recevant de tes égaux un pur

et libre hommage, grand comme un roi dans son royaume.

*Rudenz.* — Là, je te vois, la perle de toutes les femmes, dans ta charmante activité féminine, me bâtir le ciel dans notre maison, et, pareille au printemps qui répand ses fleurs, embellir mon existence avec ta grâce charmante, et communiquer la vie et le bonheur à tout autour de nous.

*Berthe.* — Vois, cher ami, pourquoi j'étais triste quand je te voyais détruire toi-même ce suprême bonheur ! Malheur à moi ! Que deviendrais-je, s'il me fallait suivre l'orgueilleux chevalier, l'oppressé du pays, dans son sombre château ! Ici, il n'y a point de château : aucun mur ne me sépare d'un peuple que je puis rendre heureux !

*Rudenz.* — Mais comment me sauver ? Comment dénouer les liens que je me suis follement attachés moi-même ?

*Berthe.* — Déchire-les avec une résolution virile ! Quoi qu'il en adviene, reste avec ton peuple, c'est là ta place naturelle.

(On entend des cors de chasse dans le lointain.)

La chasse approche... va, il faut nous séparer ! Combats pour la patrie, tu combattras pour ton amour ! C'est le même ennemi, devant lequel nous tremblons tous, et c'est la même liberté qui nous rendra tous libres.

(Ils sortent.)

## SCÈNE III.

Une prairie près d'Altorf. Sur le devant du théâtre on aperçoit des arbres, dans le fond un chapeau sur une perche. L'horizon est limité par la chaîne du Bannberg, au-dessus duquel s'élève une montagne couverte de neige.

**Friesshardt, Leuthold, Tell, Walther Tell, Rösselmann, le sacristain, Walther Furst, Melchthal, Stauffacher, Gessler et sa suite, Rodolphe le Harnas, Berthe, Rudenz, femmes et paysans.**

(*Friesshardt et Leuthold montent la garde.*)

*Friesshardt.* — Nous montons la garde en vain. Personne ne veut approcher et faire sa révérence au chapeau. C'était cependant d'ordinaire ici comme une foire; maintenant toute la prairie est presque déserte, depuis que cet épouvantail est suspendu sur la perche.

*Leuthold.* — Il n'y a que des vagabonds qui se montrent et soulèvent leurs casquettes déchirées, comme pour se moquer de nous. Les honnêtes gens aiment mieux faire un long circuit, autour de la moitié du bourg, que de s'incliner devant le chapeau.

*Friesshardt.* — Ils sont obligés de passer par cette place, quand ils reviennent à midi de l'hôtel de ville. Je croyais déjà faire une bonne prise, car personne ne pensait à saluer le chapeau. Le curé Rösselmann s'en aperçoit, il venait à ce moment d'une visite de malade; il se place avec le Saint-Sacrement juste devant la perche : le sacristain sonne la clochette;

tous tombaient à genoux, moi avec eux, et saluaient le Saint-Sacrement, mais non pas le chapeau.

*Leuthold.* — Écoute, compagnon, je commence à croire que nous sommes ici comme au pilori devant ce chapeau : car c'est une honte pour un cavalier de monter la garde devant un chapeau vide, et chaque honnête homme doit nous mépriser. Faire la révérence à un chapeau ! il est, ce me semble, insensé de le prescrire !

*Friesshardt.* — Pourquoi ne pas saluer un chapeau vide ? Tu t'inclines bien devant beaucoup de crânes vides.

(Hildegarda, Mathilde et Élisabeth arrivent avec des enfants et se placent autour de la perche.)

*Leuthold.* — Tu es vraiment un zélé coquin, et tu pousserais volontiers de braves gens dans le malheur. Passe qui voudra devant le chapeau, je ferme les yeux et je n'y regarde pas.

*Mathilde.* — Là-haut est suspendu le bailli : ayez du respect, gamins !

*Élisabeth.* — Plût à Dieu qu'il s'en allât et ne nous laissât que son chapeau ! le pays ne s'en trouverait pas plus mal pour cela.

*Friesshardt (los chassant).* — Voulez-vous vous en aller de cette place ! Maudit peuple de femmes ! qui demande après vous ? Envoyez vos maris, si le courage les pousse à braver l'ordre.

(Les femmes sortent. Tell arrive avec son arbalète, conduisant son garçon par la main ; ils passent devant le chapeau sans y faire attention, en s'avançant vers le devant de la scène.)

*Walther* (montrant le Bannberg). — Père, est-il vrai que sur la montagne là-haut les arbres saignent quand on les frappe de la hache ?

*Tell.* — Qui dit cela, enfant ?

*Walther.* — Le maître berger le raconte. Les arbres sont enchantés, dit-il, et la main de celui qui les frappe sort de son tombeau après sa mort.

*Tell.* — Les arbres sont enchantés, c'est la vérité. Vois-tu les glaciers là-haut, les blanches cornes qui se perdent jusque dans le ciel ?

*Walther.* — Ce sont les glaciers qui tonnent pendant la nuit et nous envoient les avalanches.

*Tell.* — C'est ainsi, et les avalanches auraient depuis longtemps enseveli le bourg d'Altorf sous leur poids, si la forêt là-haut ne s'y opposait comme une barrière.

*Walther* (après quelques moments de réflexion). — Y a-t-il des pays, père, où il n'y a pas de montagnes ?

*Tell.* — Quand on descend de nos hauteurs, et que l'on s'avance toujours plus bas, en suivant les cours d'eau, on arrive dans un grand pays plat, où les torrents n'écument plus bruyamment, où les fleuves coulent tranquillement et sans bruit. Là on peut regarder librement dans toutes les directions du ciel : le blé y croît dans de longues et belles plaines, et le pays a l'aspect d'un jardin.

*Walther.* — Eh bien, père, pourquoi ne descendons-nous pas bien vite dans ce beau pays, au lieu de nous tourmenter et fatiguer ici ?

*Tell.* — Le pays est beau et bon comme le ciel ; mais ceux qui le cultivent ne jouissent pas des produits de ce qu'ils sèment.

*Walther.* — Ne demeurent-ils pas libres, comme toi, sur leur propre héritage ?

*Tell.* — Les champs appartiennent à l'évêque et à l'empereur.

*Walther.* — Mais ils peuvent pourtant chasser librement dans les forêts ?

*Tell.* — Le gibier et les oiseaux appartiennent au seigneur.

*Walther.* — Ils peuvent au moins pêcher librement dans les fleuves ?

*Tell.* — Les fleuves, la mer, le sel appartiennent au prince.

*Walther.* — Quel est donc ce prince qu'ils craignent tous ?

*Tell.* — C'est le seul qui les protège et qui les nourrit.

*Walther.* — Ils ne peuvent pas se protéger courageusement eux-mêmes ?

*Tell.* — Là le voisin ne doit pas se fier à son voisin.

*Walther.* — Père, je me trouverais à l'étroit dans ce vaste pays : j'aime mieux demeurer sous les avalanches.

*Tell.* — Oui, mon enfant, il vaut mieux avoir derrière soi les glaciers que les hommes méchants.

(Ils veulent avancer.)

*Walther.* — Tiens, père, vois le chapeau sur cette perche-là.

*Tell.* — Que nous importe ce chapeau ? Viens, allons-nous-en.

(Tandis qu'ils veulent s'en aller, Friesshardt s'avance et leur barre le chemin avec sa pique.)

*Friesshardt.* — Au nom de l'empereur ! arrêtez et restez là !

*Tell* (saisissant la pique). — Que voulez-vous ? pourquoi m'arrêtez-vous ?

*Friesshardt.* — Vous avez transgressé l'ordre : vous devez nous suivre.

*Leuthold.* — Vous n'avez pas fait la révérence au chapeau.

*Tell.* — Ami, laisse-moi partir.

*Friesshardt.* — Allons, allons, en prison !

*Walther.* — Mon père, en prison ! Au secours, au secours ! (*Appelant sur la scène.*) Arrivez, hommes, bonnes gens, au secours ! violence, violence ! ils le conduisent en prison.

(Rösselmann, le curé, et Petermann, le sacristain, arrivent avec trois autres hommes.)

*Le sacristain.* — Qu'y a-t-il ?

*Rösselmann.* — Pourquoi mets-tu la main sur cet homme ?

*Friesshardt.* — C'est un ennemi de l'empereur, un traître !

*Tell* (le saisissant violemment). — Un traître, moi !

*Rösselmann.* — Tu te trompes, ami. C'est Tell, un homme d'honneur et un bon citoyen.

*Walther* (apercevant Walther Furst et courant au-devant de lui.) — Grand-père, au secours ! On fait violence à mon père.

*Friesshardt.* — En prison, marchez !

*Walther Furst* (accourant). — Je donne caution.

arrêtez ! Pour l'amour de Dieu, Tell, qu'est-il arrivé ?

(Melchthal et Stauffacher accourent.)

*Friesshardt.* — Il méprise la puissance souveraine du bailli, et ne veut pas la reconnaître.

*Stauffacher.* — Tell aurait fait cela ?

*Melchthal.* — Tu mens, coquin !

*Leuthold.* — Il n'a pas fait la révérence au chapeau.

*Walther Furst.* — Et pour cela on le conduit en prison ? Ami, accepte ma caution et laisse-le libre.

*Friesshardt.* — Réponds pour toi et pour ton propre corps ! Nous faisons notre service. Emmène-nous-le.

*Melchthal* (aux paysans). — Non, c'est une violence révoltante ! Supporterons-nous qu'on l'emène effrontément, sous nos yeux ?

*Le sacristain.* — Nous sommes les plus forts. Amis, ne le souffrez pas, nous nous protégerons mutuellement.

*Friesshardt.* — Qui s'oppose à l'ordre du bailli ?

*Trois autres paysans* (accourant). — Nous vous aiderons. Qu'y a-t-il ? Assommez-les.

(Hildegarde, Mathilde et Elisabeth reviennent.)

*Tell.* — Je me défendrai bien moi-même. Allez, bonnes gens. Pensez-vous que si je voulais employer la force, je craindrais leurs piques ?

*Melchthal* (à *Friesshardt*). — Ose l'emmener du milieu de nous !

*Walther Furst* et *Stauffacher.* — Doucement, du calme !

*Friesshardt* (criant). — Révolte et sédition !

(On entend des cors de chasse.)

*Les femmes.* — Voilà le bailli qui arrive !

*Friesshardt* (élevant la voix). — Émeute ! sédition !

*Stauffacher.* — Crie, coquin, jusqu'à ce que tu étouffes !

*Rösselmann et Melchthal.* — Veux-tu te taire ?

*Friesshardt* (criant encore plus fort). — Au secours, au secours des serviteurs de la loi !

*Walther Furst.* — Voici le bailli ! Malheur à nous !  
Que va-t-il arriver ?

(Gessler à cheval, le faucon sur le poing ; Rodolphe le Harras, Berthe et Rudenz, une grande suite de valets armés, qui forment un cercle de piques autour de la scène.)

*Rodolphe le Harras.* — Place, place au bailli !

*Gessler.* — Dispersez-les ! Pourquoi se rassemble ce peuple ? Qui appelle au secours ? (Silence général.) Qui était-ce ? Je veux le savoir. (A *Friesshardt*.) Toi, avance ! Qui es-tu, et pourquoi tiens-tu cet homme ?

(Il donne le faucon à un serviteur.)

*Friesshardt.* — Seigneur, je suis un de vos valets d'armes et gardien vigilant placé près du chapeau. J'ai pris cet homme en flagrant délit, lorsqu'il refusait le salut d'honneur au chapeau. J'ai voulu l'arrêter suivant vos ordres, et le peuple veut me l'arracher de force.

*Gessler* (après un court silence). — Tell, méprises-tu à tel point ton empereur et moi-même, qui gouverne ici à sa place, que tu refuses le salut

au chapeau que j'ai suspendu là pour éprouver l'obéissance ? Tu as trahi tes mauvaises intentions.

*Tell.* — Pardonnez-moi, cher seigneur ! J'ai agi par irréflexion et non par mépris. Si j'étais réfléchi, je ne m'appellerais pas Tell : je demande grâce, cela n'arrivera plus.

*Gessler* (après quelques instants de silence). — Tu manies l'arbalète en maître, Tell ; on dit que tu te mesures avec tous les tireurs ?

*Walther Tell.* — Et cela doit être vrai, seigneur : mon père abat une pomme sur l'arbre à cent pas.

*Gessler.* — Est-ce ton fils, Tell ?

*Tell.* — Oui, cher seigneur.

*Gessler.* — As-tu encore d'autres enfants ?

*Tell.* — J'ai deux garçons, seigneur.

*Gessler.* — Et quel est celui que tu aimes le mieux ?

*Tell.* — Seigneur, tous les deux me sont également chers.

*Gessler.* — Eh bien, Tell, puisque tu atteins une pomme sur l'arbre à cent pas, il faut que tu montres ton adresse devant moi. Prends l'arbalète, tu en as une à la main, et apprête-toi à abattre une pomme posée sur la tête de ton fils. Mais je te conseille de viser bien pour atteindre la pomme du premier coup : car si tu la manques, ta tête est perdue.

(Tous donnent des signes d'effroi.)

*Tell.* — Seigneur, quel acte monstrueux exigez-vous de moi ? Je dois sur la tête... de mon enfant... Non, non, cher seigneur, vous n'y songez pas ! Que le Dieu miséricordieux m'en préserve ! Vous ne

pouvez pas sérieusement exiger pareille chose d'un père !

*Gessler.* — Tu abattras la pomme placée sur la tête de ton fils ; je le demande et je l'ordonne.

*Tell.* — Je dois viser avec mon arbalète sur la tête chérie de mon propre enfant ! Plutôt mourir !

*Gessler.* — Tu tireras ou tu mourras avec ton fils.

*Tell.* — Je deviendrais l'assassin de mon enfant ! Seigneur, vous n'avez pas d'enfants, vous ne savez pas ce qui se passe dans le cœur d'un père.

*Gessler.* — Eh bien ! Tell, comme tu deviens tout à coup réfléchi ! on m'avait dit que tu étais un rêveur, et que ta conduite s'écartait de celle des autres hommes. Tu aimes l'extraordinaire : c'est pourquoi je t'ai choisi un coup audacieux. Un autre réfléchirait bien ; toi, tu fermeras les yeux, et tu l'exécuteras bravement.

*Berthe.* — Ne plaisantez pas, seigneur, avec ces pauvres gens ! Vous voyez comme ils sont pâles et tremblants devant vous. Ils sont si peu habitués aux plaisanteries sortant de votre bouche !

*Gessler.* — Qui vous dit que je plaisante ? (*Il saisit une branche d'arbre au-dessus de sa tête.*) Voici la pomme. Qu'on fasse de la place : qu'il prenne sa distance, selon l'usage ; je lui donne quatre-vingts pas, ni plus ni moins. Il s'est vanté d'atteindre son homme à cent pas. Maintenant, chasseur, tire, et ne manque pas le but !

*Rodolphe le Harras.* — Dieu ! cela devient sérieux ! Tombe à genoux, enfant, et implore le bailli pour ta vie !

*Walther Furst* (à part, à Melchthal, qui peut à peine maîtriser son impatience). — Maîtrisez-vous, je vous en supplie, restez tranquille !

*Berthe* (au bailli). — Finissez-en, seigneur ! C'est inhumain de se jouer ainsi de l'angoisse d'un père. Même si ce pauvre homme avait encouru la mort par sa faute légère, grand Dieu ! il vient de souffrir dix fois la mort. Renvoyez-le sain et sauf dans sa chaumière ; il a appris à vous connaître : lui et les enfants de ses enfants se souviendront de cette heure.

*Gessler*. — Laissez la rue libre ! Allons ! que tardes-tu ? Tu as mérité la mort, je puis te tuer ; et vois, je place gracieusement ton sort dans l'adresse de ta propre main. Celui qu'on fait maître de son sort ne peut pas se plaindre de la dureté de la sentence. Tu te vantais de la sûreté de ton regard : eh bien ! chasseur, il s'agit de montrer ton habileté ; le but est digne de toi, et le prix est grand ! Atteindre le point noir dans une cible, un autre le peut aussi ; mais pour moi celui-ci est passé maître qui partout est sûr de son adresse, et dont le cœur ne fait pas trembler la main, ni ne trouble la vue.

*Walther Furst* (se jette à genoux devant lui). — Seigneur bailli, nous reconnaissons votre autorité ; mais exercez la clémence au lieu de la justice, prenez la moitié de mes biens, prenez-les tous ! mais épargnez à un père cet acte épouvantable !

*Walther Tell*. — Grand-père, ne te mets pas à genoux devant cet homme faux ! Dites où je dois me placer : je n'ai pas peur. Mon père atteint bien un oiseau au vol, il n'atteindra pas le cœur de son enfant.

*Stauffacher.* — Seigneur bailli, l'innocence de l'enfant ne vous touche-t-elle pas ?

*Rösselmann.* — Oh ! pensez qu'il y a un Dieu au ciel : vous lui rendrez compte de vos actions.

*Gessler* (montrant l'enfant). — Qu'on l'attache à ce tilleul là-bas !

*Walther Tell.* — M'attacher ! Non, je ne veux pas être attaché. Je me tiendrai tranquille comme un agneau, et je ne respirerai même pas. Si vous m'attachez, non, je ne le souffrirai pas, je lutterai contre mes liens.

*Rodolphe le Harnas.* — Laisse-toi seulement bander les yeux, enfant !

*Walther Tell.* — Pourquoi bander les yeux ? Pensez-vous que je craigne la flèche de la main de mon père ? Je l'attendrai ferme, et je ne remuerai pas les paupières. Courage, père, montre que tu es un chasseur ! Il ne le croit pas ; il pense nous perdre : en dépit du tyran, tire et atteins le but !

(Il va sous le tilleul, la pomme est placée sur sa tête.)

*Melchthal* (aux paysans). — Quoi ! ce forfait doit s'accomplir sous nos yeux ! Pourquoi avons-nous prêté serment ?

*Stauffacher.* — C'est en vain. Nous n'avons pas d'armes ; vous voyez la forêt de piques qui nous entoure.

*Melchthal.* — Oh ! si nous avions accompli l'œuvre sur-le-champ ! Que Dieu pardonne à ceux qui ont conseillé le retard !

*Gessler* (à Tell). — A l'œuvre ! On ne porte pas les armes impunément. Il est dangereux de porter

une arme meurtrière, et la flèche se retourne contre le chasseur. Ce fier droit, que s'arrogé le paysan, offense le maître suprême de ce pays. Personne ne doit être armé que celui qui commande. Si vous avez du plaisir à porter l'arc et la flèche, eh bien, je vous donnerai le but.

*Tell* (tendant l'arbalète et y plaçant une flèche). — Laissez la rue libre ! Place !

*Stauffacher*. — Quoi, Tell ! vous voudriez... Jamais... Vous frémissez, votre main tremble, vos genoux chancellent....

*Tell* (laissant tomber l'arbalète). — J'ai des éblouissements dans les yeux !

*Les femmes*. — Dieu du ciel !

*Tell* (au bailli). — Dispensez-moi de ce coup. Voici mon cœur ! (*Découvrant sa poitrine.*) Appelez vos soldats et tuez-moi !

*Gessler*. — Je ne veux pas ta vie ; je veux le coup d'adresse. Tu peux tout, Tell, tu ne doutes de rien ; tu manies la rame comme l'arbalète ; aucune tempête ne t'effraye quand il s'agit de sauver quelqu'un. Maintenant, sauveur, sauve-toi toi-même, toi qui sauves tout le monde !

(Tell sentent en lui-même un combat terrible, ses mains sont tremblantes, ses yeux roulants se dirigent tantôt sur le bailli, tantôt vers le ciel. Tout à coup, il met sa main dans son carquois, prend une seconde flèche et la place dans son pourpoint. Le bailli remarque tous ses mouvements.)

*Walther Tell* (sous le tilleul). — Père, tire ! je n'ai pas peur.

*Tell*. — Il le faut !

(Il rassemble toutes ses forces et vise.)

*Rudenz* (qui pendant tout ce temps a été dans une surexcitation violente et a eu peine à se contenir, s'avançant vers le bailli). — Seigneur bailli, vous ne pousserez pas cela plus loin, vous ne le ferez pas ! C'était seulement une épreuve ! vous avez atteint votre but. La sévérité poussée trop loin manque son effet salutaire, et l'arc trop tendu se brise.

*Gessler*. — Taisez-vous jusqu'à ce qu'on vous interpelle.

*Rudenz*. — Je veux parler ! je le dois ! l'honneur de l'empereur m'est sacré ; en vérité, un tel régime doit engendrer la haine. Telle n'est pas la volonté de l'empereur : je puis l'affirmer. Mon peuple ne mérite pas une telle cruauté, vous n'avez pas de pouvoir pour cela.

*Gessler*. — Ah ! vous osez !

*Rudenz*. — J'ai gardé le silence en voyant tous ces actes odieux : j'ai fermé les yeux ; j'ai refoulé dans mon sein mon cœur gonflé et révolté. Mais me taire plus longtemps serait une trahison, aussi bien envers mon pays qu'envers l'empereur.

*Berthe* (se jetant entre lui et le bailli). — O Dieu, vous excitez encore plus ce furieux.

*Rudenz*. — J'ai abandonné mon peuple, j'ai renoncé à mes parents, j'ai brisé tous les liens de la nature pour m'attacher à vous. Je croyais contribuer au bien de tous en consolidant la puissance de l'empereur. Le bandeau tombe de mes yeux ! je me vois en frémissant conduit à un abîme ; vous avez égaré mon libre jugement, suborné mon cœur honnête ! Avec les meilleures intentions, j'étais sur le point de perdre mes concitoyens.

*Gessler.* — Audacieux ! un tel langage à ton maître !

*Rudenz.* — L'empereur est mon maître, et non pas vous. Je suis né libre comme vous, et je puis me mesurer avec vous pour chaque vertu chevaleresque. Et si vous n'étiez pas ici au nom de l'empereur, que je vénère même là où on le déshonore, je jetterais mon gant devant vous, et selon les usages de la chevalerie, vous me rendriez raison. Oui, faites signe à vos cavaliers ! Je ne suis pas là sans armes comme ceux-ci (*montrant le peuple*). J'ai une épée, et celui qui m'approchera....

*Stauffacher* (criant). — La pomme est tombée !

(Pendant que tout le monde était tourné du côté du bailli, et que Berthe s'était jetée entre lui et Rudenz, Tell a lancé sa flèche.)

*Rösselmann.* — L'enfant vit !

*Plusieurs voix.* — La pomme est atteinte !

(Walther Furst chancelle et manque de tomber, Berthe le soutient.)

*Gessler* (étonné). — Il a tiré ? Comment ? Le forcené !

*Berthe.* — L'enfant vit ! Revenez à vous, bon père !

*Walther Tell* (arrivant en sautant avec la pomme). — Père, voici la pomme ! Je savais bien que tu ne blesserais pas ton enfant.

(Tell est resté le corps penché en avant, comme s'il voulait suivre la flèche ; l'arbalète tombe de sa main ; et lorsqu'il voit arriver son enfant, il court au-devant de lui, les bras ouverts et le presse avec une violente passion contre son cœur ; dans cette position, les forces l'abandonnent et il s'affaisse. Tout le monde est attendri.)

*Berthe.* — O bonté du ciel !

*Walther Furst* (au père et au fils). — Enfants ! Mes enfants !

*Stauffacher.* — Dieu soit loué !

*Leuthold.* — Voilà un coup ! On en parlera encore dans les temps les plus reculés.

*Rodolphe le Harras.* — On parlera du chasseur Tell aussi longtemps que ces montagnes resteront sur leur base.

(Il présente la pomme au bailli.)

*Gessler.* — Par Dieu ! la pomme est traversée par le milieu ! C'est un coup de maître, je dois le louer.

*Rüsselmann.* — Le coup est bon ; mais malheur à celui qui a poussé cet homme à tenter Dieu !

*Stauffacher.* — Revenez à vous, Tell, relevez-vous ; vous vous êtes dégagé virilement, et vous pouvez retourner chez vous en liberté.

*Rüsselmann.* — Venez, venez, et ramenez le fils à sa mère.

(Ils veulent l'emmeuer.)

*Gessler.* — Tell, écoute !

*Tell* (revenant). Qu'ordonnez-vous, seigneur !

*Gessler.* — Tu mettais encore une seconde flèche dans ton pourpoint. Oui, oui, je l'ai bien vu ! Que voulais-tu en faire ?

*Tell* (embarrassé). — Seigneur, tel est l'usage des chasseurs.

*Gessler.* — Non, Tell, je ne puis accepter cette réponse ; cela signifiait certainement autre chose. Dis-moi la vérité, Tell, franchement et courageuse-

ment : quelle qu'elle soit, je te garantis la vie. Pourquoi la seconde flèche ?

*Tell.* — Eh bien, seigneur, puisque vous me garantissez la vie, je veux vous dire franchement la vérité.

(Il tire la flèche de son pourpoint et jette sur le bailli un regard terrible.)

Avec cette seconde flèche je vous aurais percé, si j'avais atteint mon cher enfant, et, soyez-en certain, je ne vous aurais pas manqué.

*Gessler.* — Bion, Tell ! je t'ai garanti la vie, je t'ai donné ma parole de chevalier : je veux la tenir. Mais puisque je connais tes méchantes intentions, je vais, afin d'être à l'abri de tes flèches, te faire conduire et garder là où ni la lune ni le soleil ne t'éclaireront. Valets, saisissez-le ! liez-le !

(Tell est lié.)

*Stauffacher.* — Comment, seigneur ! vous pouvez agir ainsi avec un homme sur lequel la main de Dieu s'est manifestée visiblement ?

*Gessler.* — Voyons si elle le sauvera une seconde fois. Qu'on le conduise sur mon bateau. Je le suis aussitôt, je veux le conduire moi-même à Küssnacht.

*Rüselmann.* — Vous ne le pouvez pas, l'empereur ne le peut pas : c'est contraire à nos lettres de liberté !

*Gessler.* — Où sont-elles ? L'empereur les a-t-il confirmées ? Il ne l'a pas fait. Cette faveur doit d'abord être gagnée par votre obéissance. Vous êtes

tous des rebelles contre la justice de l'empereur, et vous nourrissez les projets d'une audacieuse révolte. Je vous connais tous ; je vous devine tous. Je retire celui-ci du milieu de vous ; mais vous êtes tous responsables de sa faute. Que celui qui est prudent apprenne à se taire et à obéir.

(Il s'éloigne ; Berthe, Rudenz, Harras et les valets le suivent, Friesshardt et Leuthold restent.)

*Walther Furst* (dans une violente douleur). — C'est fini ! il a résolu de me perdre avec toute ma maison !

*Stauffacher* (à Tell). — Oh ! pourquoi excitez-vous le furieux ?

*Tell*. — Que celui-là se maîtrise qui ressent ma douleur !

*Stauffacher*. — Oh ! maintenant, tout, tout est fini ! Nous sommes tous enchaînés et liés avec vous !

*Les paysans* (entourant Tell). — Avec vous s'en va notre dernière consolation.

*Leuthold* (s'approchant). — Tell, j'ai pitié de vous : mais je dois obéir.

*Tell*. — Adieu !

*Walther Tell* (se serrant contre lui avec une violente douleur). — O père ! père ! cher père !

*Tell* (levant les bras au ciel). — Là-haut est ton père ! implore-le !

*Stauffacher*. — Tell, ne dirai-je rien à votre femme de votre part ?

*Tell* (soulevant son fils et le pressant avec passion contre sa poitrine). — L'enfant est sain et sauf ; Dieu m'aidera.

(Il s'éloigne vivement et suit les valets d'armes.)

## ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

La rive orientale du lac des Quatre-Cantons. Des rochers escarpés et d'une forme bizarre bornent la vue à l'ouest. Le lac est agité : le bruit des vagues se mêle aux éclairs et au tonnerre.

**Kunz de Gersau. Un pêcheur et son fils.**

**Plus tard Tell.**

*Kunz.* — Je l'ai vu de mes propres yeux, vous pouvez m'en croire : tout est arrivé comme je vous le disais.

*Le pêcheur.* — Tell conduit prisonnier à Küssnacht ! le meilleur homme du pays, le plus valeureux bras, quand il s'agira un jour de combattre pour la liberté !

*Kunz.* — Le bailli lui-même le conduit par le lac. Ils étaient sur le point de s'embarquer, lorsque je partais de Flüelen ; mais la tempête, qui approche, et qui m'a forcé de débarquer ici précipitamment, peut bien avoir empêché leur départ.

*Le pêcheur.* — Tell dans les chaînes, au pouvoir du bailli ! Oh ! croyez-moi, il l'enterrera assez profondément pour qu'il ne revoie plus la lumière du jour : car il doit craindre la juste vengeance de l'homme libre, qu'il a si gravement irrité.

*Kunz.* — L'ancien landammann aussi, le noble seigneur d'Attinghausen, est, dit-on, près de mourir.

*Le pêcheur.* — Ainsi se brise la dernière ancre de

notre espoir ! C'était lui, le seul, qui pouvait encore élever sa voix pour les droits du peuple.

*Kunz.* — La tempête augmente. Adieu ! Je veux prendre gîte au village : car aujourd'hui on ne peut plus songer au départ.

(Il s'en va.)

*Le pêcheur.* — Tell prisonnier et le baron mort !  
Lève ton front insolent, tyrannie, rejette toute honte !  
La bouche de la vérité est muette, l'œil clairvoyant est éteint ; le bras qui devait nous sauver est enchaîné !

*Le fils du pêcheur.* — Il tombe une forte grêle ;  
venez dans la cabane, père ; il ne fait pas bon rester ici en plein air.

*Le pêcheur.* — Vents, déchaînez-vous ! éclairs, foudroyez ! nuages, crevez ! torrents du ciel, tombez et noyez le pays ! détruisez dans le germe les générations à venir ! Éléments sauvages, devenez les maîtres ! Vous, ours, et vous, vieux loups, revenez du grand désert ! le pays vous appartient. Qui voudra vivre ici sans la liberté ?

*Le fils du pêcheur.* — Écoutez ! comme l'abîme gronde, comme le tourbillon hurle : jamais une pareille fureur n'a retenti dans ce gouffre !

*Le pêcheur.* — Tirer sur la tête de son propre enfant ! jamais pareille chose n'a été ordonnée à un père ! Et la nature ne se révolterait pas avec fureur à ce spectacle ?... Oh ! je ne serais pas étonné si ces rochers s'affaissaient dans le lac, si ces pics, ces tours de glace, qui n'ont jamais été dégelées depuis le jour de la création, se fondaient de leur cime à leur

base, si les montagnes s'éroulaient, si les vieilles cavernes s'effondraient, et si un second déluge engloutissait toutes les demeures des vivants !

(On entend sonner.)

*Le fils du pêcheur.* — Entendez-vous, comme on sonne là-haut sur la montagne ? Sans doute on a vu un bateau en détresse, et on sonne la cloche pour qu'on se mette en prières.

(Il monte sur une hauteur.)

*Le pêcheur.* — Malheur au bâtiment qui, en route en ce moment, est secoué dans cet épouvantable berceau ! Là le gouvernail et le pilote sont inutiles ; la tempête est maîtresse, le vent et les vagues se jouent de l'homme. Il n'y a, ni près ni loin, aucune baie qui lui accorde un abri protecteur ! Les rochers abrupts et inhospitaliers se dressent devant lui et ne lui montrent que leur poitrine de pierre.

*Le fils du pêcheur (regardant vers la gauche).* — Père, un bateau ! Il vient du côté de Flüelen.

*Le pêcheur.* — Dieu protège les pauvres gens ! Quand la tempête s'est une fois engouffrée dans cet abîme d'eau, elle fait rage et tournoie avec l'angoisse d'une bête fauve qui frappe les barreaux de fer de sa cage ! en hurlant, elle cherche en vain une issue : car tout autour elle est resserrée par des rochers élevés jusqu'au ciel, qui l'enferment dans un étroit espace.

(Il monte sur la hauteur.)

*Le fils du pêcheur.* — C'est le bateau du seigneur d'Uri, père ; je le reconnais à son sommet rouge et à son drapeau.

*Le pêcheur.* — Justice de Dieu! Oui, c'est lui-même, c'est le bailli qui navigue là et conduit son crime avec lui dans le bateau. Le bras du Vengeur a su le trouver promptement : maintenant il reconnaît au-dessus de lui un maître plus puissant. Ces vagues n'obéissent pas à sa voix, ces rochers n'inclinent pas leurs têtes devant son chapeau! Enfant, ne prie pas, n'arrête pas le bras du Juge.

*Le fils du pêcheur.* — Je ne prie pas pour le bailli : je prie pour Tell, qui se trouve avec lui sur son bateau.

*Le pêcheur.* — O déraison de l'aveugle élément ! Faut-il, pour atteindre un coupable, que tu perdes le bateau avec son pilote !

*Le fils du pêcheur.* — Vois, vois, ils avaient déjà dépassé heureusement le Buggisgrat ; mais la violence de la tempête, qui rebondit du Teufelsmünster, les a rejetés sur le Grand Axenberg... Je ne les vois plus.

*Le pêcheur.* — Là est le Hackmesser, où plusieurs bâtiments se sont déjà brisés. S'ils ne le tournent pas adroitement, le bateau sera broyé contre ce rocher abrupt qui descend jusque dans la profondeur du lac. Ils ont un bon pilote à bord ; et si quelqu'un peut les sauver, ce serait Tell ; mais ses bras et ses mains sont enchaînés.

(Guillaume Tell apparaît avec son arbalète. Il vient à pas rapides, regarde autour de lui avec étonnement et manifeste la plus grande émotion. Quand il est au milieu de la scène, il se jette à genoux, pose ses mains par terre et les tend ensuite vers le ciel.)

*Le fils du pécheur* (l'aporcevant). — Vois, père, quel est l'homme qui est là-bas à genoux ?

*Le pécheur*. — Il saisit la terre avec ses mains et paraît être hors de lui.

*Le fils du pécheur* (s'avancant). — Que vois-je ? Père, père, venez et regardez !

*Le pécheur* (s'approchant). — Qui est-ce ? Dieu du ciel ! Quoi ! Tell ? Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ? Parlez !

*Le fils du pécheur*. — N'étiez-vous pas prisonnier et lié sur le bateau là-bas ?

*Le pécheur*. — N'étiez-vous pas conduit à Küsnacht ?

*Tell* (se levant). — Je suis délivré.

*Le pécheur et son fils*. — Délivré ! Oh ! miracle de Dieu !

*Le fils du pécheur*. — D'où venez-vous ?

*Tell*. — Du bateau là-bas.

*Le pécheur*. — Comment ?

*Le fils du pécheur* (en même temps). — Où est le bailli ?

*Tell*. — Il est en dérive sur les vagues.

*Le pécheur*. — Est-il possible ? Mais vous, comment êtes-vous ici ? Comment avez-vous échappé à vos liens et à la tempête ?

*Tell*. — Par l'assistance miséricordieuse de Dieu. Écoutez !

*Le pécheur et son fils*. — Oh ! parlez, parlez !

*Tell*. — Ce qui est arrivé à Altorf, le savez-vous ?

*Le pécheur*. — Je sais tout. Parlez !

*Tell*. — Que le bailli me fit arrêter et lier, et voulait me conduire à son château de Küsnacht ?

*Le pêcheur.* — Et qu'il s'est embarqué avec vous à Flüelen. Nous savons tout. Dites, comment avez-vous échappé ?

*Tell.* — J'étais couché dans le bateau, solidement lié avec des cordes, désarmé, un homme perdu. Je n'espérais plus revoir la riante lumière du soleil, ni les visages chéris de mon épouse et de mes enfants, et, désespéré, je fixais mes regards sur l'immense nappe d'eau.

*Le pêcheur.* — O pauvre homme !

*Tell.* — Nous naviguions ainsi, le bailli, Rodolphe le Harres et les valets. Mon carquois avec l'arbalète était sur le derrière du bateau près du gouvernail. Lorsque nous fûmes arrivés au coin, près du Petit Axen, Dieu voulut que soudain sortit des gouffres du Saint-Gothard une tempête tellement terrible et furieuse, que le cœur faillit à tous les rameurs, et qu'ils pensèrent tous se noyer misérablement. J'entends alors qu'un des valets s'adresse au bailli et lui dit ces paroles : « Vous voyez votre détresse et la nôtre, seigneur ; nous sommes sur le bord de la tombe ; les rameurs, saisis d'une peur extrême, ne savent que faire, et, d'ailleurs, ne sont pas habiles à bien conduire le bateau. Mais il y a là Tell, qui est un homme vigoureux, et qui sait diriger un bateau. Si nous l'employions maintenant dans notre détresse ? » Le bailli me dit : « Tell, si tu te croyais capable de nous sauver de la tempête, je te débar-rasserais bien de tes liens ! » Je répondis : « Oui, seigneur, avec l'aide de Dieu, je me crois capable de vous tirer d'ici. » Je fus donc débarrassé de mes liens, je me plaçai au gouvernail, et je dirigeai

le bateau de mon mieux. Mais je regardai à la dérobée du côté où était placée mon arme, et j'examinai très attentivement s'il se présenterait un point du rivage par où je pusse me sauver. Et lorsque j'aperçus un récif aplati, qui s'avance dans le lac....

*Le pêcheur.* — Je le connais, il est au pied du Grand Axen; mais je ne croyais pas, tant il est escarpé, qu'on pût l'atteindre en sautant d'un bateau.

*Tell.* — Je criai aux valets de ramer vigoureusement jusqu'à ce que nous arrivions devant le plateau du récif : là, leur disais-je, le plus grand danger sera passé. Et lorsque, à force de rames, nous l'eûmes atteint, j'implorai la grâce de Dieu, et je poussai de toutes mes forces la poupe du bateau contre la paroi du récif; ensuite, saisissant rapidement mon arme, je m'élançai et je sautai sur le plateau, et d'un violent coup de pied, je renvoyai la petite embarcation dans le gouffre des eaux. Là, elle peut flotter sur les vagues à la volonté de Dieu ! Maintenant me voici sauvé de la violence de la tempête et de celle des hommes, qui est plus dangereuse encore.

*Le pêcheur.* — Tell, Tell ! le Seigneur a fait pour vous un miracle visible ; à peine puis-je en croire mes sens. Mais, dites, où pensez-vous aller maintenant ? Car il n'y a pas de sûreté pour vous si le bailli échappe à cette tempête.

*Tell.* — Je lui ai entendu dire, lorsque j'étais encore lié sur le bateau, qu'il voulait débarquer à Brunnen, et me conduire à son château en passant par Schwytz.

*Le pécheur.* — Veut-il s'y rendre par terre ?

*Tell.* — Il le pense.

*Le pécheur.* — Oh, alors, cachez-vous sans retard ! Dieu ne vous délivrera pas deux fois de ses mains.

*Tell.* — Indiquez-moi le chemin le plus court pour aller à Arth et à Küsnacht.

*Le pécheur.* — La grande route passe par Stein ; mais mon fils peut vous conduire par un chemin plus court et moins connu, par Lowerz.

*Tell* (lui donnant la main). — Que Dieu vous récompense pour votre bonne œuvre. Adieu. (*Il s'éloigne, puis revient.*) N'avez-vous pas aussi prêté serment au Rütli ? Il me semble qu'on m'a indiqué votre nom.

*Le pécheur.* — J'y étais, et j'ai prêté le serment de l'alliance.

*Tell.* — Alors rendez-moi le service d'aller à la hâte à Bürglen ! Ma femme se désole à cause de moi ; annoncez-lui que je suis sauvé et bien caché.

*Le pécheur.* — Mais où lui dirai-je que vous vous êtes enfui ?

*Tell.* — Vous trouverez chez elle mon beau-père et d'autres personnes qui ont prêté serment au Rütli. Dites-leur qu'ils soient vigilants, et qu'ils aient bon courage ; que Tell est libre, et qu'il peut se servir de son bras ; bientôt ils en apprendront davantage sur mon compte.

*Le pécheur.* — Qu'avez-vous dans l'esprit ? Découvrez-moi franchement votre projet.

*Tell.* — Quand ce sera fait, on en parlera.



*Le pêcheur.* — Montre-lui le chemin, Jenny. Que Dieu soit avec lui ! Quelle que soit son entreprise, il la mènera à bonne fin.

(Il sort.)

## SCÈNE II.

Une salle du château d'Attinghausen.

**Le baron, Walther Furst, Stauffacher, Melchthal, Baumgarten, Walther Tell, Hedwig, Rudenz, domestiques.**

(Le baron, dans un fauteuil, mourant. Walther Furst, Stauffacher, Melchthal et Baumgarten, occupés autour de lui. Walther Tell, à genoux devant le mourant.)

*Walther Furst.* — C'en est fait de lui, il est dans l'autre monde.

*Stauffacher.* — Il n'est pas étendu là comme un mort. Voyez, la plume mise sur ses lèvres remue ! Son sommeil est tranquille, et ses traits sont paisibles et souriants.

(Baumgarten va à la porte et parle à quelqu'un.)

*Walther Furst* (à Baumgarten). — Qui est-ce ?

*Baumgarten* (revenant). — C'est madame Hedwig, votre fille ; elle veut vous parler et voir son fils.

(Walther Tell se lève.)

*Walther Furst.* — Puis-je la consoler ? Ai-je moi-même une consolation ? Toutes les souffrances ne s'accumulent-elles pas sur ma tête ?

*Hedwig* (pénétrant). — Où est mon enfant ? Laissez-moi, je veux le voir !

*Stauffacher.* — Contenez-vous ! Réfléchissez que vous êtes dans la maison de la mort. . .

*Hedwig* (se précipitant sur l'enfant). — Mon Wälty ! Oh ! il vit !

*Walther Tell* (suspendu au cou de sa mère). — Pauvre mère !

*Hedwig.* — Est-ce bien certain ? N'est-tu pas blessé ?

(Elle le regarde avec une tendresse inquiète.)

Est-il possible ? A-t-il pu tirer sur toi ? Comment l'a-t-il pu ? Oh ! il n'a pas de cœur ! il a pu lancer une flèche sur son propre enfant !

*Walther Furst.* — Il l'a fait avec angoisse, et l'âme déchirée de douleur ; il y était contraint, car il y allait de la vie.

*Hedwig.* — Oh ! s'il avait le cœur d'un père, il serait mort mille fois avant de faire pareille chose.

*Stauffacher.* — Vous devriez louer la miséricordieuse providence de Dieu qui a si bien tout conduit.

*Hedwig.* — Puis-je oublier ce qui aurait pu arriver ? Dieu du ciel ! Et vivrais-je quatre-vingts ans. je verrais toujours l'enfant attaché, le père tirant sur lui, et éternellement la flèche me pénétrera dans le cœur.

*Melchthal.* — Femme, si vous saviez comme le bailli l'a irrité !

*Hedwig.* — O cœur barbare des hommes ! Quand leur orgueil est blessé, ils ne considèrent plus rien ; dans l'aveugle rage du jeu, ils risquent la tête de l'enfant et le cœur de la mère !

*Baumgarten.* — Le sort de votre mari n'est-il déjà pas assez dur, pour que vous l'affligiez encore par

un blâme amer ? N'éprouvez-vous donc aucune compassion pour ses souffrances ?

*Hedwig* (se retournant vers lui et le regardant fièrement). — N'as-tu que des larmes pour l'infortune de ton ami ? Où étiez-vous lorsqu'on chargea de liens l'excellent homme ? En quoi consistait alors votre secours ? Vous voyiez tout, et vous avez laissé s'accomplir cet acte épouvantable ; vous avez souffert patiemment qu'on emmenât un ami du milieu de vous ! Tell a-t-il agi ainsi envers vous ? Restait-il là à te plaindre lorsque tu avais derrière toi les cavaliers du bailli, devant toi le lac furieux et mugissant ? Ce n'est pas par de vaines larmes qu'il te témoignait sa pitié : il sautait dans la barque, il oubliait femme et enfants et te sauvait.

*Walther Furst*. — Que pouvions-nous faire pour sa délivrance, en petit nombre et sans armes ?

*Hedwig* (se jetant sur sa poitrine). — O père ! et toi aussi, tu l'as perdu ! Le pays, nous tous, nous l'avons perdu ! Il nous manque à tous, hélas ! et nous lui manquons. Que Dieu préserve son âme du désespoir ! Dans son cachot souterrain et solitaire, aucun ami ne lui portera de consolation. S'il devenait malade ! Ah ! dans l'humide obscurité de la prison il sera malade ! De même que la rose des Alpes pâlit et dépérit dans l'air des marais, de même il n'y a pour lui de vie qu'à la lumière du soleil, qu'au courant embaumé des vents. Prisonnier ! lui ! Son souffle, c'est la liberté ; il ne peut vivre dans les vapeurs épaisses des souterrains.

*Stauffacher*. — Calmez-vous. Nous tous nous voulons agir pour ouvrir sa prison.

*Hedwig.* — Que pouvez-vous faire sans lui? Aussi longtemps que Tell était libre, il y avait encore de l'espoir, l'innocent avait encore un ami, l'opprimé un défenseur. Tell vous eût tous sauvés; vous tous, vous ne pouvez briser ses chaînes.

(Le baron se réveille.)

*Baumgarten.* — Il fait un mouvement, silence!

*Attinghausen* (se relevant). — Où est-il?

*Stauffacher.* — Qui?

*Attinghausen.* — Il me manque, il m'abandonne au dernier moment!

*Stauffacher.* — Il parle du chevalier : l'a-t-on envoyé chercher?

*Walther Furst.* — On l'a envoyé chercher. Consolez-vous! Il a retrouvé son cœur, il est à nous.

*Attinghausen.* — A-t-il parlé pour sa patrie!

*Stauffacher.* — Avec une hardiesse héroïque.

*Attinghausen.* — Pourquoi ne vient-il pas recevoir ma dernière bénédiction? Je sens que ma fin approche rapidement.

*Stauffacher.* — Non pas, noble seigneur! Ce court sommeil vous a remis, et votre œil est clair.

*Attinghausen.* — La douleur, c'est la vie, elle m'a quitté aussi. La souffrance est finie, ainsi que l'espérance. (Il aperçoit l'enfant.) Quel est cet enfant?

*Walther Furst.* — Bénissez-le, ô seigneur! C'est mon petit-fils, et il n'a plus de père.

(Hedwig tombe à genoux avec l'enfant aux pieds du mourant.)

*Attinghausen.* — Et je vous laisse tous sans père, tous! Malheur à moi, puisque mes derniers regards

ont vu la ruine de ma patrie! Me fallait-il donc atteindre la dernière limite de la vie pour voir périr avec moi toutes mes espérances!

*Stauffacher* (à *Walther Furst*). — Faut-il le laisser mourir avec ce sombre chagrin? N'éclairerons-nous pas sa dernière heure par le beau rayon de l'espérance? Noble baron! relevez votre esprit! Nous ne sommes pas tout à fait abandonnés, nous ne sommes pas perdus sans ressources.

*Attinghausen*. — Qui vous sauvera?

*Walther Furst*. — Nous-mêmes. Écoutez! Les trois pays se sont mutuellement juré de chasser les tyrans. L'alliance est conclue; un serment sacré nous lie. On agira avant que l'année recommence son nouveau cours. Vos cendres reposeront dans un pays libre.

*Attinghausen*. — Oh! dites-moi, l'alliance est-elle conclue?

*Melchthal*. — Le même jour, les trois cantons de la forêt se soulèveront. Tout est prêt, et le secret a été bien gardé jusqu'à présent, quoique plusieurs centaines de personnes le connaissent. Le sol est miné sous les tyrans; les jours de leur domination sont comptés, et bientôt on ne trouvera plus leurs traces..

*Attinghausen*. — Mais les châteaux forts de ces pays?

*Melchthal*. — Ils tomberont tous le même jour.

*Attinghausen*. — Et les nobles prennent-ils part à cette alliance?

*Stauffacher*. — Nous comptons sur leur assistance au moment de l'action; mais jusqu'à présent les paysans seuls ont prêté serment.

*Attinghausen* (se redressant lentement et avec un grand étonnement). — Si le paysan a osé faire pareille chose, avec ses propres moyens, sans le secours des nobles, s'il a tant de confiance dans ses propres forces, oh ! alors il n'a plus besoin de nous ; nous pouvons descendre consolés dans la tombe. La gloire de l'humanité nous survivra, elle se maintiendra par d'autres forces.

(Il pose sa main sur la tête de l'enfant qui est à genoux devant lui.)

De cette tête, où était placée la pomme, sortira une nouvelle et meilleure liberté ; l'ancien état de choses s'écroule, les temps changent, et un nouveau régime fleurit sur les ruines de l'ancien.

*Stauffacher* (à *Walther Furst*). — Voyez quel éclat brille dans ses yeux ! Ce n'est pas l'extinction de la nature, c'est déjà le rayonnement d'une nouvelle vie.

*Attinghausen*. — La noblesse descend de ses vieux châteaux et prête aux villes le serment de bourgeoisie ; on a déjà commencé dans l'Uechtland, dans la Thurgovie ; la noble Berne élève sa tête dominante ; Fribourg est un sûr refuge pour les hommes libres ; l'active Zurich arme ses corporations et en forme une armée guerrière : la puissance des rois se brise contre ses remparts éternels.

(Il prononce les paroles suivantes d'un ton de prophète ; son discours s'anime jusqu'à l'inspiration.)

Je vois les princes et les nobles seigneurs, sous leurs armures, s'approcher pour combattre un paisible peuple de bergers. C'est un combat à mort, et

maint passage deviendra célèbre par une lutte sanglante. Le paysan se précipite, victime volontaire, la poitrine nue, sur la forêt des lances ! Il la brise : la fleur de la noblesse tombe, et la liberté victorieuse lève son drapeau.

(Saisissant les mains de Walther Furst et de Stauffacher.)

Pour cela, soyez fermement unis : fermement et pour toujours ! Qu'aucune contrée libre ne soit étrangère à l'autre ! Placez des fanaux sur vos montagnes, pour que l'alliance s'associe rapidement à l'alliance ; soyez unis, unis, unis !...

(Il retombe sur son oreiller ; inanimées, ses mains tiennent encore celles de Walther Furst et de Stauffacher, qui le regardent pendant quelques instants en silence ; puis ils se retirent et s'abandonnent à leur douleur. Pendant ce temps, les domestiques sont entrés sans bruit, ils approchent avec les marques d'une douleur plus ou moins violente ; quelques-uns s'agenouillent près de lui et versent des pleurs sur ses mains. Pendant cette scène muette, on sonne la cloche du château. Rudenz entre et se joint aux précédents.)

*Rudenz* (entrant précipitamment). — Vit-il ? Oh ! dites-moi, peut-il encore m'entendre ?

*Walther Furst* (montre le baron en détournant la tête). — Vous êtes maintenant notre seigneur lige et notre protecteur, et ce château porte un autre nom.

*Rudenz* (aperçoit le corps et reste saisi d'une violente douleur). — Oh ! bon Dieu ! mon repentir arrive-t-il trop tard ? Ne pouvait-il vivre quelques instants de plus pour voir mon cœur changé ? J'ai méprisé sa fidèle voix lorsqu'il jouissait encore de la lumière :

il n'est plus, il est parti pour toujours, et il me laisse une lourde dette que je n'ai point acquittée! Oh! dites, est-il mort irrité contre moi?

*Stauffacher.* — A ses derniers moments, il apprenait ce que vous avez fait et bénissait le courage avec lequel vous avez parlé.

*Rudenz* (s'agenouillant près du mort). — Oui, restes sacrés d'un homme chéri, corps inanimé, ici, je te le jure sur ta main glacée et inerte : j'ai brisé pour toujours tous les liens étrangers, je suis revenu à mon peuple, je suis Suisse et je veux l'être de toute mon âme! (*Se levant.*) Pleurez sur l'ami, le père de tous, mais ne perdez pas espoir : non seulement son héritage m'est échu ; son cœur, son esprit descendent en moi, et ma jeunesse pleine de force accomplira ce que sa vieillesse a laissé inachevé. Vénérable père, donnez-moi votre main ; la vôtre, *Stauffacher*<sup>1</sup>, et vous aussi, *Melchthal*, n'hésitez pas. Oh ! ne vous détournez pas, recevez mon serment et mon vœu.

*Walther Furst.* — Donnez-lui la main. Son cœur qui nous revient mérite confiance.

*Melchthal.* — Vous avez méprisé le paysan. Dites, que doit-on attendre de vous?

*Rudenz.* — Oh ! ne pensez pas à l'erreur de ma jeunesse !

*Stauffacher* (à *Melchthal*). — « Soyez unis, » était le dernier mot du père. Pensez-y !

*Melchthal.* — Voici ma main. La poignée de main

1. Le nom de *Stauffacher* est sous-entendu dans le texte.

du paysan, noble seigneur, est aussi la parole d'un homme. Le chevalier qu'est-il sans nous ? notre état est plus ancien que le vôtre.

*Rudenz.* — Je l'honore, et mon épée le protégera.

*Melchthal.* — Monsieur le baron, le bras qui subjugué la terre ingrate et qui rend son sein fertile peut aussi protéger la poitrine de l'homme.

*Rudenz.* — Vous protégerez ma poitrine, moi je protégerai la vôtre : ainsi nous serons forts l'un par l'autre. Mais à quoi bon parler quand la patrie est encore la proie de la tyrannie étrangère ? Quand **une fois le sol sera délivré de l'ennemi, nous nous entendrons pacifiquement.**

(Après s'être arrêté un instant.)

Vous gardez le silence, vous n'avez rien à me dire ? Comment ! ne mérité-je pas encore que vous ayez confiance en moi ? Dans ce cas, je dois pénétrer contre votre volonté dans le secret de votre alliance. Vous avez siégé, vous avez prêté serment au Rütli, je le sais, je sais tout ce dont vous êtes convenu en cet endroit, et ce secret que vous ne m'avez pas confié, je l'ai gardé comme un dépôt sacré. Jamais je ne fus l'ennemi de mon pays, croyez-moi, et jamais je n'aurais agi contre vous. Mais vous avez mal fait de différer l'action : l'heure presse, et il faut agir promptement ; Tell est déjà devenu une victime de votre retard.

*Stauffacher.* — Nous avons juré d'attendre la fête de Noël.

*Rudenz.* — Je n'étais pas là, je n'ai pas juré. Si vous attendez, j'agirai.

*Melchthal.* — Quoi ! vous voudriez....

*Rudenz.* — Je me compte maintenant au nombre des chefs du pays, et mon premier devoir est de vous protéger.

*Walther Furst.* — Rendre à la terre ces restes précieux, voilà votre devoir le plus pressé et le plus sacré.

*Rudenz.* — Quand nous aurons délivré le pays, alors nous mettrons la fraîche couronne de la victoire sur son cercueil. O mes amis ! ce n'est pas seulement votre cause, mais aussi la mienne propre que j'ai à défendre contre le tyran. Écoutez et apprenez : **ma Berthe a disparu, elle a été enlevée** du milieu de nous secrètement et par un crime audacieux.

*Stauffacher.* — Le tyran aurait osé commettre une pareille violence contre une personne libre et noble ?

*Rudenz.* — O mes amis ! je vous ai promis du secours, et je dois l'implorer d'abord de vous. On m'a ravi, arraché ma fiancée. Qui sait où le furieux l'a cachée, à quelle violence il ose recourir pour forcer son cœur à une union détestée ? Ne m'abandonnez pas, oh ! aidez-moi à la sauver, elle vous aime ! Oh ! elle a mérité par son amour pour le pays que tous les bras s'arment pour elle.

*Walther Furst.* — Que voulez-vous entreprendre ?

*Rudenz.* — Le sais-je, hélas ! Dans cette obscurité qui entoure son sort, dans le doute d'une affreuse anxiété, où je ne puis prendre aucune décision, il ne se présente clairement à mon esprit qu'une pensée : elle ne peut être retrouvée que sous les ruines de la puissance des tyrans. Nous devons nous emparer

de toutes les forteresses, et peut-être ainsi pourrions-nous pénétrer dans sa prison.

*Melchthal.* — Venez, commandez-nous ! nous vous suivrons. Pourquoi attendre jusqu'à demain ce que nous pouvons faire aujourd'hui ? Tell était libre lorsque nous jurions au Rütli ; ce forfait épouvantable n'était pas encore commis. Le temps apporte une autre loi : qui est assez lâche pour hésiter encore aujourd'hui ?

*Rudenz* (à Stauffacher et à Walther Furst). — Pendant ce temps, armez-vous et tenez-vous prêts à l'œuvre ; attendez les signaux de feu sur les montagnes : car plus rapide que par la voile d'un canot vous arrivera ainsi la nouvelle de notre victoire ; et quand vous verrez briller les flammes désirées, alors tombez sur les ennemis comme la foudre, et démolissez l'édifice de la tyrannie.

(Ils sortent.)

### SCÈNE III.

Un chemin creux près de Küssnacht. Des voyageurs descendent entre les rochers, et, avant qu'ils arrivent sur la scène, on les voit sur les hauteurs. L'un de ces rochers, qui entourent la scène, forme un plateau couvert d'arbrisseaux.

**Tell, Stussi, Ermengarde avec ses enfants, Friesshardt, Gessler, Rodolphe le Harras, une noce, peuple, des femmes, des valets d'armes et des religieux de la Miséricorde.**

*Tell* (entrant avec son arbalète). — Il doit venir par ce chemin creux ; aucun autre chemin ne conduit à Küssnacht. Ici j'exécute mon projet ! l'occasion est

favorable. Ces sureaux-là me cachent à lui, et de cette hauteur, ma flèche peut l'atteindre; le chemin est assez étroit pour arrêter ceux qui voudront me poursuivre. Règle ton compte avec le ciel, bailli : il faut que tu partes, ton heure est arrivée !

Je vivais tranquille et paisible : mon arme n'était dirigée que contre les animaux de la forêt; mes pensées étaient pures de meurtre. Tu m'as arraché à cette vie paisible; tu as changé en poison la douceur de mes simples pensées; tu m'as habitué à des choses monstrueuses ! Celui qui prenait pour but la tête de son enfant, peut aussi atteindre le cœur de son ennemi.

Les pauvres enfants, les innocents, la fidèle femme, je dois les protéger contre ta fureur, bailli ! Là-bas, lorsque je tendais la corde de mon arc; lorsque ma main tremblait; lorsque, avec une cruelle et diabolique joie, tu me forçais à prendre pour but la tête de mon enfant; lorsque vainement je me tordais suppliant devant toi, alors je jurai dans mon intérêt, par un terrible serment, que Dieu seul a entendu, que le premier but de ma première flèche serait ton cœur. Ce que je me promis dans l'infamante torture de ce moment, c'est une dette sacrée : je veux la payer.

Tu es mon seigneur et le bailli de mon empereur ; mais l'empereur ne se serait pas permis ce que tu as fait ! Il t'envoya dans ces pays pour rendre la justice, une justice sévère, car il est irrité, mais non pas pour commettre effrontément et impunément tous les crimes avec une joie meurtrière. Il est un Dieu pour punir et pour venger.

Viens, ma flèche, toi qui portes d'amères douleurs, à présent mon cher joyau, mon plus précieux trésor ! Je veux te donner un but qui jusqu'ici était inaccessible à la pieuse prière ; mais à toi, il ne résistera pas ! Et toi, chère corde, qui tant de fois m'as servi fidèlement dans mes divertissements joyeux, ne m'abandonne pas dans cette sérieuse et terrible action ! Pour cette fois, tiens encore ferme, ma fidèle corde, qui donnas si souvent des ailes à ma flèche rodoutée : si maintenant elle échappait sans forces de mes mains, je n'en ai pas une seconde à lancer.

(Des voyageurs passent sur le socle.)

Je veux m'asseoir sur ce banc de pierre, préparé pour offrir un court repos au voyageur : car ici il n'y a de patrie pour personne ; on passe rapidement à côté l'un de l'autre, sans se connaître et sans s'inquiéter de ses chagrins. Là passe le commerçant préoccupé, le pèlerin légèrement retroussé, le pieux moine, le sombre brigand et le gai ménétrier, le colporteur avec son cheval lourdement chargé, qui revient des pays lointains : car tout chemin mène aux extrémités du monde. Ils continuent tous leur route pour aller à leurs affaires.... Mon affaire, c'est le meurtre !

(Il s'assied.)

Autrefois, chers enfants, quand le père vous quittait, c'était une joie à son retour : car jamais il ne rentrait à la maison sans apporter quelque chose, soit une belle fleur des Alpes, soit un oiseau rare ou une corne d'Ammon<sup>1</sup>, comme le voyageur en trouve

1. C'est un coquillage qui porte ce nom.

sur les montagnes. A présent, il va à une autre chasse : il est assis près d'un chemin sauvage et nourrit des pensées homicides : c'est la vie de son ennemi qu'il guette. Mais, même à présent, il ne pense qu'à vous, chers enfants ; c'est pour vous défendre, pour protéger votre tendre innocence contre la vengeance du tyran, qu'il tend maintenant son arc pour un meurtre.

(Il se lève.)

Je guette un noble gibier ! Le chasseur ne se lasse pas de parcourir la contrée des journées entières pendant les rigueurs de l'hiver, de s'exposer au péril en sautant de rocher en rocher, de monter en grim pant sur les parois lisses, auxquelles il se fixe avec son propre sang, pour atteindre un misérable chamois. Ici il s'agit d'obtenir un prix plus précieux : le cœur de l'ennemi mortel qui veut me perdre.

(On entend dans le lointain une joyeuse musique qui s'approche.)

Toute ma vie j'ai manié l'arc, je me suis exercé selon les règles des archers ; j'ai souvent atteint le but et rapporté des fêtes de tir à la maison plus d'une belle récompense ; mais aujourd'hui je veux faire un coup de maître et gagner le prix le plus important que puisse offrir toute l'étendue de nos montagnes.

(Une noce passe sur la scène et monte par le chemin creux.

Tell la contemple, appuyé sur son arc : Stussi, le garde champêtre, s'approche de lui.)

*Stussi.* — C'est le métayer du cloître de Mürli-schachen qui fait sa tournée de noces : c'est un homme riche ! il a bien dix troupeaux sur les Alpes. Il va

chercher sa fiancée à Imisée, et cette nuit il y aura grand festin à Küssnacht. Venez avec moi, tous les honnêtes gens sont invités.

*Tell.* — Un hôte sérieux est déplacé dans une maison de noce.

*Stussi.* — Si quelque chagrin vous oppresse, débarrassez-en gaiement votre cœur; prenez ce qui se présente : les temps sont durs; aussi faut-il que l'homme saisisse avec empressement l'occasion de se livrer à la joie : ici c'est un mariage, ailleurs un enterrement.

*Tell.* — Et souvent l'un se joint à l'autre.

*Stussi.* — Ainsi passe tout en ce monde. Il y a partout assez de malheurs. Un éboulement a eu lieu dans le pays de Glarn, et tout un côté du Glärnisch s'est écroulé.

*Tell.* — Les montagnes elles-mêmes chancellent ? Rien n'est solide sur terre.

*Stussi.* — Ailleurs aussi on entend raconter des faits extraordinaires. Je parlais à quelqu'un qui venait de Bade : Un chevalier, me dit-il, voulait aller chez l'empereur; en chemin, il rencontre un essaim de frelons qui s'attachent à son cheval jusqu'à ce que, vaincu par la douleur, il tombe mort à terre, et le chevalier arrive à pied chez l'empereur.

*Tell.* — Le faible possède aussi son aiguillon.

(Ermengarde arrive avec ses enfants et se place à l'entrée du chemin creux.)

*Stussi.* — On considère cela comme l'indice d'un grand malheur pour le pays et de crimes abominables.

*Tell.* — Pareilles choses arrivent tous les jours ; il n'y a pas besoin de signes merveilleux pour les annoncer.

*Stussi.* — Oui, heureux celui qui cultive son champ en paix et reste au milieu des siens, sans être exposé au malheur !

*Tell.* — L'homme le plus vertueux ne peut vivre en paix si cela ne plait pas à son méchant voisin.

(*Tell* regarde souvent avec une grande inquiétude vers le haut du chemin.)

*Stussi.* — Adieu ! Vous attendez ici quelqu'un ?

*Tell.* — Oui.

*Stussi.* — Heureux retour auprès des vôtres ! Vous êtes d'Uri ? Notre gracieux seigneur, le bailli, est attendu de ce pays aujourd'hui.

*Un voyageur* (arrivant). — N'attendez plus le bailli aujourd'hui. La grande pluie a fait déborder les eaux et tous les ponts ont été emportés par le torrent.

(*Tell* se lève.)

*Ermengarde* (s'avançant). — Le bailli ne vient pas ?

*Stussi.* — Avez-vous quelque chose à lui demander ?

*Ermengarde.* — Hélas ! oui.

*Stussi.* — Pourquoi alors lui barrez-vous le passage dans ce chemin creux ?

*Ermengarde.* — Ici il ne peut pas m'éviter, il faut qu'il m'entende.

*Friesshardt* (montant précipitamment le chemin creux et criant sur la scène). — Qu'on s'écarte du

chemin! Mon gracieux maître, le bailli, arrive à cheval; il me suit.

(Tell s'éloigne.)

**Ermengarde** (vivement). — Le bailli vient!

(Elle va avec ses enfants sur le devant de la scène. Gessler et Rodolphe le Harras se montrent à cheval sur le haut du chemin.)

**Stussi** (à Friesshardt). — Comment avez-vous traversé l'eau, puisque le torrent a emporté tous les ponts?

**Friesshardt**. — Nous avons lutté contre le lac, ami, et nous ne craignons aucun torrent des Alpes.

**Stussi**. — Vous étiez en bateau pendant cette violente tempête?

**Friesshardt**. — Nous y étions. J'y penserai toute ma vie!

**Stussi**. — Oh! restez, racontez!

**Friesshardt**. — Laissez-moi, il faut que j'aille en avant pour annoncer le bailli au château.

(Il sort.)

**Stussi**. — Si de braves gens avaient été dans le bateau, il se serait perdu corps et biens; mais cette race est à l'abri de l'eau et du feu.

(Il regarde autour de lui.)

Qu'est devenu le chasseur avec qui je parlais?

(Il s'en va. Gessler et Rodolphe le Harras arrivent à cheval.)

**Gessler**. — Dites ce que vous voudrez: je suis le serviteur de l'empereur et je dois songer à lui plaire. Il ne m'a pas envoyé dans ce pays pour flatter

le peuple et pour le traiter avec douceur ! Il veut être obéi ; il s'agit de savoir si c'est le paysan qui sera le maître dans le pays ou l'empereur.

*Ermengarde.* — A présent, c'est le moment ! Je vais lui présenter ma demande !

(Elle s'approche timidement.)

*Gessler.* — Je n'ai pas placé le chapeau à Altorf par plaisanterie ou pour éprouver le cœur de ce peuple : je le connais depuis longtemps. Je l'ai placé là pour qu'ils apprennent à courber la tête qu'ils portent si fièrement. J'ai fixé ce chapeau gênant sur le chemin où ils doivent passer, afin qu'il frappe leur vue, et qu'il leur rappelle le maître qu'ils oublient.

*Rodolphe le Harras.* — Mais le peuple a pourtant certains droits....

*Gessler.* — Nous n'avons pas le temps maintenant de les peser ! D'importants projets se préparent et vont être exécutés. La maison impériale veut s'agrandir ; ce que le père a glorieusement commencé, le fils veut l'achever. Ce petit peuple est une pierre dans notre chemin : d'une manière ou d'une autre, il faut qu'il se soumette.

(Ils veulent passer. La femme se jette devant le bailli.)

*Ermengarde.* — Miséricorde, seigneur bailli ! Grâce ! grâce !

*Gessler.* — Pourquoi vous jetez-vous au milieu de mon chemin ? En arrière !

*Ermengarde.* — Mon mari est en prison ; ces pau-

vres orphelins demandent du pain! Ayez pitié, noble seigneur, de notre grande misère!

*Rodolphe le Harras.* — Qui êtes-vous? Qui est votre mari!

*Ermengarde.* — Mon bon seigneur, c'est un pauvre faucheur d'herbes sauvages du Rigi, qui, au-dessus des abîmes, coupe l'herbe sur les parois abruptes des rochers, où les bêtes n'osent pas monter.

*Rodolphe le Harras* (au bailli). — Par Dieu, une triste et misérable vie! Je vous prie, relâchez le pauvre homme! Quelle que soit la faute qu'il ait commise, son affreux métier est une assez grande punition. (*A la femme.*) On vous fera droit; présentez votre demande au château: ici, ce n'est pas le lieu.

*Ermengarde.* — Non, non, je ne quitterai pas cette place que le bailli ne m'ait rendu mon mari! Déjà depuis bientôt six mois il est enfermé dans la tour et il attend en vain son jugement.

*Gessler.* — Femme, voulez-vous me faire violence? En arrière!

*Ermengarde.* — Justice, bailli! Tu es juge dans le pays à la place de l'empereur et de Dieu. Fais ton devoir! Rends-nous la justice, si tu espères celle du ciel!

*Gessler.* — Va-t-en! Otez de mes yeux ce peuple insolent!

*Ermengarde* (saisissant la bride du cheval). — Non, non, je n'ai plus rien à perdre. Tu ne quitteras pas cette place, bailli, avant de m'avoir rendu justice. Fronce tes sourcils, roule tes yeux comme tu voudras: nous sommes si profondément malheureux que nous ne nous inquiétons plus de ta colère!

*Gessler.* — Femme, fais place, ou mon cheval passera sur toi.

*Ermengarde.* — Fais-le passer sur moi ! Là...

(Elle prend ses enfants et se jette avec eux par terre en travers du chemin.)

Me voici par terre avec mes enfants ! Écrase les pauvres orphelins sous les sabots de ton cheval ! Ce n'est pas ce que tu auras fait de pis.

*Rodolphe le Harras.* — Femme, êtes-vous enragée ?

*Ermengarde* (continuant avec violence). — Depuis longtemps, tu as foulé sous tes pieds le pays de l'empereur ! Oh ! je ne suis qu'une femme ! Si j'étais un homme, je saurais faire quelque chose de mieux que de rester ici dans la poussière !

(On entend la musique que l'on a déjà entendue sur les hauteurs, mais moins distinctement.)

*Gessler.* — Où sont mes valets ? Qu'on arrache cette femme d'ici, ou je m'oublierai et je ferai ce dont je me repentirais.

*Rodolphe le Harras.* — Les valets ne peuvent passer, seigneur. Le chemin est barré par une noce.

*Gessler.* — Je suis encore un maître trop doux pour ce peuple. Les langues sont encore libres ; ce peuple n'est pas encore dompté comme il devrait l'être ; mais il en sera autrement, je le jure. Je le briserai, ce caractère opiniâtre, je dompterai cet audacieux esprit de liberté ; je veux promulguer une nouvelle loi dans ces pays ! Je veux....

(Une flèche le frappe ; il porte la main sur son cœur et chancelle. Avec une faible voix :)

Que Dieu ait pitié de moi !

*Rodolphe le Harras.* — Seigneur bailli ! Dieu ! qu'est-ce ? d'où vient cela ?

*Ermengarde* (se relevant). — Meurtre ! meurtre ! Il chancelle, il tombe ! il est frappé ! La flèche l'a atteint en plein cœur !

*Rodolphe le Harras* (sautant en bas du cheval). — Quel horrible événement ! Dieu ! Seigneur chevalier, ... implorez la miséricorde de Dieu ! Vous êtes un homme mort !

*Gessler.* — C'est la flèche de Tell.

(Il glisse du cheval dans les bras de Rodolphe le Harras, et est déposé sur le banc.)

*Tell* (se montrant sur le haut du rocher). — Tu connais le chasseur, n'en cherche pas un autre ! Les chaumières sont libres, l'innocence est en sûreté devant toi ; tu ne nuiras plus au pays !

(Il disparaît sur la hauteur. La foule se précipite sur la scène.)

*Stussi* (en avant). — Qu'y a-t-il ici ? que s'est-il passé ?

*Ermengarde.* — Le bailli a été frappé d'une flèche.

*Le peuple* (se précipitant sur la scène). — Qui a été frappé ?

(Pendant que les premières personnes de la noce arrivent sur la scène, les dernières sont encore sur la hauteur et la musique continue.)

*Rodolphe le Harras.* — Il perd tout son sang. Allez chercher du secours ! Poursuivez le meurtrier ! Malheureux homme ! est-ce ainsi que tu dois finir ! mais tu ne voulais pas écouter mes avertissements !

*Stussi.* — Par Dieu! le voilà couché là pâle et sans vie.

*Plusieurs voix.* — Qui a commis cet acte?

*Rodolphe le Harras.* — Ce peuple est-il en fureur, de faire de la musique au moment d'un meurtre? Faites-les taire!

(La musique cesse tout à coup; il arrive encore plus de monde.)

Seigneur bailli, parlez, si vous le pouvez! N'avez-vous plus rien à me confier?

(Gessler fait avec la main des signes qu'il répète avec impatience, lorsqu'ils ne sont pas compris immédiatement.)

Où dois-je aller? A Küssnacht? Je ne vous comprends pas. Oh! ne soyez pas impatient! Laissez les choses mondaines, pensez à présent à vous réconcilier avec le Ciel.

(Toute la noce entoure le mourant avec horreur et sans compassion.)

*Stussi.* — Voyez, comme il devient pâle! A présent la mort atteint le cœur, les yeux s'éteignent.

*Ermengarde* (soulevant un enfant). — Regardez, enfants, comment meurt un tyran!

*Rodolphe le Harras.* — Femmes insensées, n'avez-vous donc aucun sentiment que vous repaissez votre regard de cet horrible spectacle? Secourez, aidez-moi! Personne ne m'assistera pour retirer de sa poitrine cette flèche qui le fait souffrir?

*Les femmes (reculant).* — Nous, toucher à celui que Dieu a frappé!

*Rodolphe le Harras.* — Que la malédiction et la damnation tombent sur vous!

(Il tire son épée.)

*Stussi (lui arrêtant le bras).* — Osez-le, seigneur! Votre règne est fini; le tyran du pays est tombé. Nous ne supporterons plus aucune violence. Nous sommes des hommes libres!

*Tous (tumultueusement).* — Le pays est libre!

*Rodolphe le Harras.* — En sommes-nous là? La crainte et l'obéissance disparaissent-elles si promptement?

(Aux valets d'armes qui arrivent.)

Vous voyez l'affreux meurtre qui a été commis ici: le secours est inutile; c'est en vain que l'on voudrait poursuivre l'assassin. D'autres soucis nous pressent: en route, à Küssnacht; sauvons à l'empereur sa forteresse! car dans ce moment tous les liens de l'ordre et du devoir sont brisés, et on ne peut plus compter sur la fidélité de personne.

(Pendant qu'il se retire avec les valets d'armes, arrivent six religieux de la Miséricorde.)

*Ermengarde.* — Place! place! voilà les religieux de la Miséricorde.

*Les religieux de la Miséricorde* (formant un demi-cercle autour du mort et chantant d'un ton grave). — La mort atteint rapidement l'homme; aucun délai ne lui est accordé. Elle le saisit au milieu de sa carrière, et l'enlève en pleine vie. Qu'il soit préparé ou

non à s'en aller, il faut qu'il paraisse devant son juge!

(Pendant que la dernière phrase est répétée, le rideau tombe.)

---

## ACTE CINQUIÈME.

---

### SCÈNE I.

La place publique d'Altorf. Au fond, à droite, le château fort d'Uri avec ses échafaudages, comme dans la troisième scène du premier acte; à gauche, on a vue sur plusieurs montagnes au-dessus desquelles apparaissent les feux qui servent de signaux. Le jour commence; les cloches sonnent de divers côtés.

**Ruodi, Kuoni, Werni, le maître tailleur de pierre, la trompe d'Uri, Walther Furst, Melchthal, Baumgarten, Bösselmann, Stauffacher, le sacristain, un messager impérial, plusieurs paysans, femmes et enfants.**

(Ruodi, Kuoni, Werni, le maître tailleur de pierre et beaucoup d'autres paysans, des femmes et des enfants.)

**Ruodi.** — Voyez-vous les flammes des signaux sur les montagnes ?

*Le maître tailleur de pierre.* — Entendez-vous les cloches de l'autre côté de la forêt ?

**Ruodi.** — Les ennemis sont chassés.

*Le maître tailleur de pierre.* — Les châteaux forts sont pris.

**Ruodi.** — Et nous, dans le pays d'Uri, nous souf-

frons encore le château du tyran sur notre sol? Serons-nous les derniers à nous déclarer libres?

*Le maître tailleur de pierre.* — Laisserons-nous debout cet édifice élevé pour nous opprimer? Allons, renversez-le!

*Tous.* — A bas, à bas! à bas!

*Ruodi.* — Où est la trompe d'Uri?

*La trompe d'Uri.* — Me voici. Que dois-je faire?

*Ruodi.* — Montez sur la hauteur, là où se tient la garde, et sonnez votre trompe, afin que, retentissant dans les montagnes, elle réveille les échos des rochers, et appelle promptement tous les hommes de la montagne.

(La trompe d'Uri s'éloigne. Walther Furst arrive.)

*Walther Furst.* — Arrêtez, amis! arrêtez! Il nous manque des nouvelles sur ce qui s'est passé à Unterwald et à Schwytz. Attendons d'abord les messagers.

*Ruodi.* — Pourquoi attendre? Le tyran est mort; le jour de la liberté est arrivé.

*Le maître tailleur de pierre.* — N'est-ce pas assez de ces messagers de feu qui brillent alentour sur toutes les montagnes?

*Ruodi.* — Venez tous, venez, mettez la main à l'œuvre, hommes et femmes! brisez l'échafaudage! faites sauter les arceaux! abattez les murs! Qu'il ne reste pas pierre sur pierre!

*Le maître tailleur de pierre.* — Compagnons, venez! Nous l'avons bâti, nous saurons le démolir.

*Tous.* — Venez, abattons-le.

(Ils se précipitent de tous les côtés sur l'édifice.)

*Walther Furst.* — L'impulsion est donnée. Je ne puis plus les retenir.

(Melchthal et Baumgarten arrivent.)

*Melchthal.* — Quoi ! la forteresse est encore debout, tandis que le château de Sarnen est en cendres et que le Rossberg est détruit ?

*Walther Furst.* — Est-ce vous, Melchthal ? Nous apportez-vous la liberté ? Dites, tous les pays sont-ils délivrés de l'ennemi ?

*Melchthal (l'embrassant).* — Le sol est pur. Réjouissez-vous, vieux père ! Au moment où nous parlons, il n'y a plus un tyran sur la terre des Suisses.

*Walther Furst.* — Parlez donc ! comment vous êtes-vous emparés des châteaux ?

*Melchthal.* — C'est Rudenz qui, avec un viril et audacieux courage, a pris le château de Sarnen. La nuit précédente, j'avais escaladé le Rossberg. Mais écoutez ce qui arriva. Après avoir chassé l'ennemi du château, et après y avoir mis joyeusement le feu, pendant que les flammes montaient déjà en pétillant au ciel, Dietholm, le valet de Gessler, s'en élança en criant que Berthe de Bruneck était dans les flammes.

*Walther Furst.* — Juste Dieu !

(On entend tomber les poutres de l'échafaudage.)

*Melchthal.* — C'était vrai ; elle avait été enfermée là secrètement sur l'ordre du bailli. Rudenz s'élança furieux, car nous entendions déjà s'écrouler

les poutres, les solides poteaux, et, à travers la fumée, on distinguait les cris de détresse de la malheureuse.

*Walther Furst.* — Est-elle sauvée ?

*Melchthal.* — Il fallait de la promptitude et de la résolution ! Si Rudenz n'avait été que notre seigneur, nous aurions certes regardé à notre vie, mais il était notre confédéré, et Berthe respectait le peuple : aussi nous avons courageusement exposé nos personnes et nous nous sommes précipités dans le feu.

*Walther Furst.* — Est-elle sauvée ?

*Melchthal.* — Oui, elle l'est. Rudenz et moi, nous l'avons retirée nous-mêmes des flammes, et derrière nous la charpente s'écroulait avec fracas. Puis, lorsqu'elle se vit sauvée, et qu'elle eut ouvert les yeux à la lumière du ciel, le baron s'est jeté sur mon cœur, et silencieusement fut jurée une alliance qui, solidement scellée dans l'ardeur du feu, résistera à toutes les épreuves du sort.

*Walther Furst.* — Où est Landenberg ?

*Melchthal.* — Il a passé le Brünig. Il ne dépendit pas de moi qu'il conservât la lumière des yeux, lui qui a rendu mon père aveugle. Je courais après lui : je l'atteignis et le traînai aux pieds de mon père. Mon épée était déjà suspendue sur sa tête ; mais de la miséricorde du vieillard aveugle il obtint, en suppliant, grâce de la vie. Il a juré de ne pas se venger et de ne jamais revenir dans le pays ; il tiendra son serment : il a senti notre bras.

*Walther Furst.* — Honneur à vous de n'avoir pas souillé de sang cette victoire, restée pure.

*Des enfants* (courant sur la scène avec les débris de l'échafaudage). — Liberté ! liberté !

(La trompe d'Uri sonne avec force.)

*Walther Furst.* — Voyez, quelle fête ! Les enfants se rappelleront encore cette journée dans leur vieillesse.

(Des jeunes filles apportent le chapeau sur une perche ; toute la scène se remplit de monde.)

*Ruodi.* — Voici le chapeau devant lequel nous devons nous courber !

*Baumgarten.* — Dites-nous ce qu'il faut en faire.

*Walther Furst.* — Dieu ! sous ce chapeau était placé mon petit-fils !

*Plusieurs voix.* — Détruisez l'emblème de la puissance tyrannique ! jetez-le au feu !

*Walther Furst.* — Non, conservons-le ! Il servait d'instrument à la tyrannie : qu'il soit le signe éternel de la liberté !

(Les paysans, hommes, femmes et enfants, se tiennent debout ou assis, sur les poutres de l'échafaudage brisé, et sont groupés d'une manière pittoresque dans un grand demi-cercle.)

*Melchthal.* — Ainsi nous voilà debout joyeusement sur les débris de la tyrannie, et ce que nous avons juré au Rütli, confédérés, est admirablement accompli !

*Walther Furst.* — L'œuvre est commencée, mais non pas achevée. Maintenant nous avons besoin de courage et d'une concorde inébranlable : car, soyez-en certains, l'empereur ne tardera pas à venger la mort d'un de ses baillis, et à ramener de force celui qu'on a chassé.

*Melchthal.* — Qu'il vienne avec son armée! Puisque nous avons chassé l'ennemi de l'intérieur, nous saurons bien nous mesurer avec celui du dehors.

*Ruodi.* — Il n'y a que peu de passages qui lui ouvrent le pays; nous les couvrirons de nos corps.

*Baumgarten.* — Nous sommes unis par un lien éternel, et ses armées ne nous effrayeront pas!

(Rösselmann et Stauffacher arrivent.)

*Rösselmann* (en entrant). — Ce sont les terribles jugements de Dieu.

*Les paysans.* — Qu'y a-t-il?

*Rösselmann.* — Dans quels temps vivons-nous!

*Walther Furst.* — Dites, qu'y a-t-il? Ah! c'est vous, monsieur Werner: quelle nouvelle nous apportez-vous?

*Les paysans.* — Qu'y a-t-il?

*Rösselmann.* — Écoutez, et vous allez être étonnés!

*Stauffacher.* — Nous sommes délivrés d'une grande crainte!

*Rösselmann.* — L'empereur est assassiné.

*Walther Furst.* — Dieu miséricordieux!

(Les paysans se lèvent en tumulte et se pressent autour de Stauffacher.)

*Tous.* — Assassiné! Quoi! l'empereur! Écoutez! l'empereur!

*Melchthal.* — Ce n'est pas possible! D'où vous vient cette nouvelle?

*Stauffacher.* — C'est certain. L'empereur Albert tomba près de Bruck sous le fer d'un assassin: un

homme digne de foi, Jean Müller, a rapporté cette nouvelle de Schaffouse.

*Walther Furst.* — Qui a osé commettre cette affreuse action ?

*Stauffacher.* — Elle est rendue encore plus affreuse par le nom de son auteur. C'est son neveu, l'enfant de son frère, le duc Jean de Souabe, qui a accompli ce crime.

*Melchthal.* — Quel motif le poussa au parricide ?

*Stauffacher.* — L'empereur retenait l'héritage de son père, qu'il réclamait avec impatience. On disait même qu'il voulait l'en frustrer tout à fait en le forçant à se contenter d'une mitre d'évêque. Quoi qu'il en soit, le jeune homme ouvrit l'oreille aux mauvais conseils de ses compagnons d'armes, et avec les nobles seigneurs d'Eschenbach, de Tegerfeld, de la Wart et Palm, il résolut, puisqu'il ne pouvait obtenir justice, de se venger de sa propre main.

*Walther Furst.* — Continuez : comment s'est accomplie cette affreuse action ?

*Stauffacher.* — L'empereur descendait à cheval de Stein à Baden se dirigeant vers Rheinfeld, où était la cour ; avec lui étaient les princes Jean et Léopold et une suite de grands seigneurs. Lorsqu'ils arrivèrent à la Reuss, là où on la traverse dans un bac, les assassins s'empressèrent d'entrer dans le bateau, pour séparer l'empereur de sa suite. Puis, lorsque le prince traversait un champ labouré (les ruines d'une grande ville du temps des païens, prétend-on, gisent au-dessous), en face de la vieille forteresse de Habsbourg, d'où est sortie la grandeur de sa race, le duc Jean lui enfonça son poignard dans

la gorge, Rodolphe de Palm le perça de sa lance, et Eschenbach lui fendit la tête ; de sorte qu'il tomba de son cheval, baigné dans son sang, assassiné par les siens sur ses propres terres. Les personnes de sa suite sur l'autre rive voient commettre le crime, mais, séparées de lui par la rivière, ne peuvent que pousser des cris de douleur impuissants. Au bord du chemin était assise une pauvre femme : l'empereur mourut sur ses genoux.

*Melchthal.* — Ainsi s'est creusé une tombe prématurée celui qui, insatiable, voulait tout posséder !

*Stauffacher.* — Une immense frayeur s'est répandue dans tout le pays ; tous les passages de la montagne sont interceptés ; chaque canton garde ses frontières ; la vieille Zurich elle-même a fermé ses portes, qui, depuis trente années, restaient ouvertes, dans la crainte des assassins, et, plus encore, des vengeurs. Car la reine des Hongrois, la sévère Agnès, qui ne connaît pas la douceur de son tendre sexe, s'avance, armée des malédictions de la proscription, pour venger le sang royal de son père sur toute la race des assassins, sur leurs valets, leurs enfants, les enfants de leurs enfants, et même sur les pierres de leurs châteaux. Elle a juré d'immoler sur le tombeau de son père des générations entières et de se baigner dans le sang comme dans une rosée de mai.

*Melchthal.* — Sait-on où les assassins se sont enfuis ?

*Stauffacher.* — Aussitôt le crime accompli, ils s'échappèrent par cinq routes différentes et se sépa-

rèrent pour ne plus se revoir. Le duc Jean doit errer dans la montagne.

*Walther Furst.* — Ainsi leur crime ne leur profite point ! La vengeance ne conduit à rien : elle se sert à elle-même d'un horrible aliment ; elle fait ses délices du meurtre, elle s'assouvit dans l'horreur.

*Stauffacher.* — Le forfait ne profite pas aux assassins ; mais nous recueillerons, d'une main pure, le fruit précieux de leur crime sanglant. Nous sommes délivrés d'une grande frayeur ; le plus grand ennemi de la liberté est tombé, et le bruit court que le sceptre passera de la maison de Habsbourg à une autre race : l'empire veut maintenir la liberté de l'élection.

*Walther Furst et plusieurs autres.* — Avez-vous appris quelque chose ?

*Stauffacher.* — Le comte de Luxembourg est déjà désigné par la majorité des voix.

*Walther Furst.* — Il est heureux que nous soyons restés fidèles à l'empire. Maintenant on peut espérer justice.

*Stauffacher.* — Le nouvel empereur a besoin d'amis courageux, il nous protégera contre la vengeance de l'Autriche.

(Les paysans s'embrassent. Le sacristain arrive avec un messager impérial.)

*Le sacristain.* — Voici les dignes chefs du pays.

*Rösselmann et plusieurs autres.* — Sacristain, qu'y a-t-il ?

*Le sacristain.* — Un messager impérial apporte cet écrit.

Tous (à Walther Furst). — Décachetez et lisez !

*Walther Furst* (lisant). — « Aux hommes modestes  
« d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald, l'impératrice  
« Elisabeth, salut et prospérité. »

*Beaucoup de voix.* — Que veut l'impératrice ? son  
règne est fini.

*Walther Furst* (lisant). — « Dans sa grande dou-  
« leur, dans le veuvage où l'a plongé le sanglant  
« trépas de son époux, l'impératrice se souvient  
« encore de l'antique fidélité et de l'amour des pays  
« suisses. »

*Melchthal.* — Dans son bonheur elle n'y a jamais  
pensé.

*Rösselmann.* — Silence ! écoutez !

*Walther Furst* (lisant). — « Et elle espère que ce  
« peuple fidèle éprouvera une juste horreur pour les  
« auteurs maudits de ce crime ; c'est pourquoi elle  
« attend des trois pays qu'ils n'accordent aucune  
« protection aux assassins ; qu'au contraire, ils ai-  
« dent loyalement à les livrer aux mains du ven-  
« geur, se souvenant de l'amour et des anciennes  
« faveurs dont ils sont l'objet de la part de la maison  
« princière de Rodolphe. »

(Marque d'indignation parmi les paysans.)

*Beaucoup de voix.* — De l'amour et des faveurs !

*Stauffacher.* — Nous avons reçu des faveurs du  
père, mais de quoi pouvons-nous nous féliciter de  
la part du fils ? A-t-il confirmé nos lettres de liberté,  
comme l'ont fait pourtant tous les empereurs avant  
lui ? A-t-il jugé selon les lois de la justice et a-t-il  
accordé protection à l'innocence opprimée ? A-t-il

seulement voulu entendre les messagers que nous lui avons envoyés dans notre détresse ? L'empereur n'a rien fait de tout cela pour nous, et si nous n'eussions pas maintenu notre droit par nos propres mains et par notre courage, il n'aurait pas été touché de notre peine. De la reconnaissance à lui ? Il n'a pas semé de la reconnaissance dans ces vallées. Dans sa haute situation, il aurait pu être le père de ses peuples, mais il lui plaisait de ne prendre soin que des siens. Que ceux qu'il a enrichis le pleurent !

*Walther Furst.* — Nous ne voulons pas nous réjouir de sa chute, ni nous souvenir maintenant du mal qu'il nous a fait. Que de telles pensées soient loin de nous ! Mais venger la mort d'un prince qui ne nous a jamais fait de bien et poursuivre ceux qui ne nous ont jamais offensés, cela ne nous convient pas et n'est pas digne de nous. L'amour veut être un libre sacrifice. La mort délie des devoirs forcés. Nous n'avons plus d'engagements envers lui.

*Melchthal.* — Et si l'impératrice pleure dans ses appartements et accuse le Ciel de ses affreux malheurs, voyez ici un peuple, délivré de ses angoisses, qui remercie ce même Ciel. Qui veut récolter des pleurs doit semer de l'amour.

(Le messager impérial se retire.)

*Stauffacher* (au peuple). — Où est Tell ? Doit-il seul nous manquer, lui qui est le fondateur de notre liberté ? C'est lui qui a fait le plus, qui a souffert les peines les plus cruelles. Venez tous, venez, allons à sa maison pour saluer notre sauveur.

(Tous s'en vont.)

## SCÈNE II.

Le vestibule de la maison de Tell. Le feu brille dans le foyer.  
La porte ouverte donne vue sur la campagne.

**Hedwig, Walther, Guillaume, Jean le Parricide,  
et plus tard Guillaume Tell.**

*Hedwig.* — C'est aujourd'hui que revient le père. Mes enfants, mes chers enfants, il vit, il est libre et nous sommes tous libres ! et c'est votre père qui a sauvé le pays.

*Walther.* — Et moi aussi j'y étais, mère ! On doit me nommer aussi. La flèche de mon père passa bien près de moi, et je n'ai pas tremblé.

*Hedwig* (l'embrassant). — Oui, tu m'es rendu ! Je t'ai donné deux fois la vie et deux fois j'ai souffert pour toi les douleurs de l'enfantement. Maintenant, c'est passé.... Je vous possède tous les deux, tous les deux ! et aujourd'hui revient votre cher père !

(Un moine paraît à la porte de la maison.)

*Guillaume.* — Vois, mère, vois ! Voilà un pieux frère, il demande certainement une aumône.

*Hedwig.* — Fais-le entrer pour que nous puissions le reconforter ; qu'il s'aperçoive qu'il est entré dans une maison où règne le bonheur.

(Elle sort et revient bientôt avec une coupe.)

*Guillaume* (au moine). — Venez, homme respectable, ma mère veut vous offrir des rafraîchissements.

*Walther.* — Venez, reposez-vous, et vous partirez ensuite d'ici bien fortifié.

*Le moine* (jetant autour de lui un regard craintif et laissant voir des traits altérés). — Où suis-je ? dites-moi ; dans quel pays ?

*Walther.* — Êtes-vous égaré, que vous ne le savez pas ? Vous êtes à Bürglen, dans le pays d'Uri, à l'entrée de la vallée du Schächen.

*Le moine* (à Hedwig qui revient). — Êtes-vous seule ? votre mari est-il à la maison ?

*Hedwig.* — Je l'attends à l'instant même. Mais n'avez-vous homme ? vous n'avez pas l'air d'apporter quelque chose de bon. Qui que vous soyez, vous êtes dans le besoin, prenez !

(Elle lui tend la coupe.)

*Le moine.* — Bien que mon cœur altéré désire ardemment un rafraîchissement, je ne toucherai à rien si vous ne m'avez promis....

*Hedwig.* — Ne touchez pas ma robe, ne m'approchez pas ; restez éloigné, si vous voulez que je vous écoute.

*Le moine.* — Par ce feu hospitalier qui brûle ici, par la tête chérie de vos enfants que j'embrasse....

(Il saisit les enfants.)

*Hedwig.* — Homme, que méditez-vous ? Éloignez-vous de mes enfants ! Vous n'êtes pas un moine ! Vous ne l'êtes pas ! La paix demeure sous cet habit, et la paix ne se lit pas dans vos traits.

*Le moine.* — Je suis le plus malheureux des hommes.

*Hedwig.* — Le malheur parle puissamment au cœur, mais votre regard me ferme le cœur.

*Walther* (s'élançant). — Mère, voici mon père !

(Il sort en courant.)

*Hedwig.* — O mon Dieu !

(Elle veut le suivre, elle tremble et s'appuie.)

*Guillaume* (courant au dehors). — Mon père !

*Walther* (dehors). — Te voilà de retour !

*Guillaume* (dehors). — Père, cher père !

*Tell* (dehors). — Me voilà de retour. Où est votre mère ?

(Ils entrent.)

*Walther.* — Elle est là à la porte et ne peut pas avancer : elle tremble de frayeur et de joie.

*Tell.* — O Hedwig ! Hedwig ! mère de mes enfants ! Dieu m'a aidé : aucun tyran ne nous séparera plus.

*Hedwig* (se jetant à son cou). — O Tell ! Tell ! quelles angoisses j'ai souffertes pour toi !

(Le moine devient attentif.)

*Tell.* — Oublie-les maintenant et ne vis que pour la joie. Me voilà revenu ! Voici ma chaumière ! Je suis de nouveau chez moi !

*Guillaume.* — Mais où est ton arbalète, père ? Je ne la vois pas.

*Tell.* — Tu ne la verras plus jamais : elle est conservée dans un lieu sacré ; désormais elle ne servira plus à aucune chasse.

*Hedwig.* — O Tell ! Tell !

(Elle recule, laisse tomber sa main.)

*Tell.* — Qu'est-ce qui t'effraye, chère femme!

*Hedwig.* — Comment, comment me reviens-tu? Cette main... puis-je la saisir! Cette main... ô Dieu!

*Tell* (cordialement et fièrement). — Elle vous a défendus et a sauvé le pays; je puis la lever librement vers le ciel.

(Le moine fait un mouvement brusque: Tell l'aperçoit.)

Quel est ce frère?

*Hedwig.* — Ah! je l'ai oublié; parle-lui, sa présence me fait peur.

*Le moine* (s'approchant). — Êtes-vous Tell, par qui fut tué le bailli?

*Tell.* — Je le suis, je ne le cache à personne.

*Le moine.* — Vous êtes Tell! Ah! c'est la main de Dieu qui m'a conduit sous votre toit.

*Tell* (le mesurant des yeux). — Vous n'êtes pas un moine! Qui êtes-vous?

*Le moine.* — Vous avez tué le bailli, qui vous faisait du mal: moi aussi j'ai tué un ennemi qui me refusait la justice. Il était votre ennemi comme le mien; j'en ai délivré le pays.

*Tell* (reculant). — Vous êtes... Horreur! Mes enfants, mes enfants, rentrez! Va, chère femme! va, va! Malheureux! vous seriez...

*Hedwig.* — Dieu, qui est-ce?

*Tell.* — Ne le demande pas! Allez, allez! les enfants ne doivent pas l'entendre. Sors de la maison, bien loin! Tu ne dois pas rester sous le même toit que cet homme.

*Hedwig.* — Malheur à moi! Qu'est-ce? Venez!

(Elle sort avec les enfants.)

*Tell* (au moine). — Vous êtes le duc Jean d'Autriche, vous l'êtes ! Vous avez tué l'empereur, votre oncle et votre seigneur.

*Jean le Parricide*. — Il était le ravisseur de mon héritage.

*Tell*. — Vous avez tué votre oncle et votre empereur ! et la terre vous porte encore ! et le soleil vous éclaire encore !

*Jean le Parricide*. — *Tell*, écoutez-moi avant de...

*Tell*. — Dégouttant du sang du parricide et du régicide, tu oses entrer dans ma pure maison ? Tu oses montrer ton visage à un honnête homme et lui demander l'hospitalité ?

*Jean le Parricide*. — Auprès de vous j'espérais trouver miséricorde : vous vous êtes aussi vengé de votre ennemi.

*Tell*. — Malheureux ! peux-tu comparer le crime sanglant de l'ambition avec la juste défense d'un père ? As-tu défendu la tête chérie de tes enfants, protégé le sanctuaire de ton foyer, écarté des tiens le plus terrible, le dernier des maux ? Je lève vers le ciel mes mains pures et je te maudis, toi et ton crime ! J'ai vengé la sainte nature, que tu as déshonorée ! Je n'ai rien de commun avec toi : tu as assassiné, j'ai défendu ce que j'ai de plus cher.

*Jean le Parricide*. — Vous me repoussez de vous, sans consolation et réduit au désespoir ?

*Tell*. — Je suis saisi d'horreur en te parlant. Va-t'en ! parcours ta route terrible. Laisse pure la chaumière où demeure l'innocence.

*Jean le Parricide* (se retournant pour s'en aller). — Alors je ne puis et je ne veux plus vivre !

*Tell.* — Et pourtant j'ai pitié de toi... Dieu du ciel! si jeune, d'une si noble race; le petit-fils de Rodolphe, de mon seigneur et empereur, fugitif comme assassin, ici, sur mon seuil, le seuil d'un pauvre homme, suppliant et désespéré!

(Il se cache la figure.)

*Jean le Parricide.* — Oh! si vous pouvez pleurer, ayez pitié de mon sort, il est terrible! Je suis un prince, je l'étais... Je pouvais être heureux si j'avais maîtrisé l'impétuosité de mes désirs. L'envie me rongait le cœur. Je voyais la jeunesse de mon cousin Léopold couronnée d'honneurs, riche en terres, et moi, qui étais du même âge que lui, j'étais soumis à une tutelle, j'étais esclave.

*Tell.* — Malheureux! ton oncle te connaissait bien lorsqu'il te refusait tes terres et tes vassaux. Toi-même, par la rapidité avec laquelle tu as accompli ton crime sauvage et insensé, tu as justifié d'une manière terrible sa sage sentence. Où sont les complices sanglants de ton meurtre?

*Jean le Parricide.* — Là où les esprits vengeurs les ont conduits : je ne les ai plus revus depuis ce malheureux crime.

*Tell.* — Sais-tu que tu es poursuivi par la proscription, qu'il est défendu à tes amis de te secourir et permis à tes ennemis de te tuer?

*Jean le Parricide.* — C'est pourquoi j'évite toutes les grandes routes ; je n'ose frapper à aucune chaumière : je dirige mes pas vers le désert. Étant à moi-même mon propre épouvantail, j'erre à travers les montagnes et je recule avec terreur devant moi-

même quand un ruisseau me montre ma malheureuse image. Oh! si vous éprouvez de la pitié et de l'humanité....

(Il se jette à genoux devant lui.)

*Tell* (se détournant). — Levez-vous! levez-vous!

*Jean le Parricide*. — Non, jusqu'à ce que vous m'ayez tendu la main pour me secourir.

*Tell*. — Puis-je vous aider? un simple mortel le peut-il? Mais levez-vous : quelque épouvantable que soit votre action, vous êtes homme, je le suis aussi. Personne ne quittera Tell sans consolation; ce que je puis, je le ferai.

*Jean le Parricide* (se levant précipitamment et prenant sa main avec vivacité). — O Tell! vous sauvez mon âme du désespoir!

*Tell*. — Laissez ma main. Vous devez partir, vous ne pouvez pas rester ici sans être découvert, et, découvert, vous ne pouvez pas compter sur ma protection. Où pensez-vous aller? où espérez-vous trouver du repos?

*Jean le Parricide*. — Le sais-je, hélas?

*Tell*. — Écoutez ce que Dieu inspire à mon cœur : il faut que vous partiez en Italie, dans la ville de saint Pierre. Là vous vous jetterez aux pieds du pape, vous lui confesserez votre crime et vous ferez absoudre votre âme.

*Jean le Parricide*. — Ne me livrera-t-il pas au bras vengeur?

*Tell*. — Quoi qu'il vous fasse, prenez-le comme venant de Dieu.

*Jean le Parricide*. — Comment arriverai-je dans

ce pays inconnu? Je ne sais pas le chemin, et je n'oserai me joindre aux voyageurs.

*Tell.* — Je veux vous indiquer le chemin, faites bien attention : vous remontez le cours de la Reuss, qui, avec un courant rapide, se précipite de la montagne....

*Jean le Parricide* (effrayé). — Je verrai la Reuss? Elle fut témoin de mon crime!

*Tell.* — Le chemin suit le bord d'un précipice; il est marqué par beaucoup de croix, érigées en mémoire des voyageurs ensevelis sous les avalanches.

*Jean le Parricide.* — Je ne crains pas les horreurs de la nature, si je puis dompter les terribles tortures de mon cœur.

*Tell.* — Jetez-vous à genoux devant chaque croix et expiez votre crime par de chaudes larmes de repentir. Et quand vous aurez passé heureusement cette terrible route, si la montagne, de son sommet de glace, n'envoie pas sur vous ses avalanches, vous arriverez au pont qui est pourri par l'eau. Et s'il ne s'écroule pas sous le poids de votre crime, quand vous l'aurez heureusement traversé, alors s'ouvrira devant vous une porte de noirs rochers que le jour n'a jamais éclairée. Passez par là, elle vous conduira dans une riante et heureuse vallée; mais vous devez la franchir d'un pas rapide, car vous ne pouvez vous arrêter où habite le repos.

*Jean le Parricide.* — O Rodolphe! Rodolphe! royal aïeul! c'est ainsi que ton petit-fils entre sur le sol de ton empire!

*Tell.* — En montant toujours ainsi, vous arriverez sur les hauteurs du Saint-Gothard, où sont les lacs

éternels qui se remplissent des torrents du ciel. Là vous quitterez la terre allemande, et le riant courant d'un autre fleuve vous conduira en Italie, pour vous la terre promise.

(On entend le *Ranz des vaches* joué sur plusieurs trompes.)

J'entends des voix. Partez !

*Hedwig* (entrant précipitamment). — Où es-tu, Tell ? Mon père vient ! Le joyeux cortège de tous les confédérés s'approche.

*Jean le Parricide* (se cachant la figure). — Malheur à moi ! je ne puis m'arrêter chez les heureux.

*Tell*. — Va, chère femme, offre à cet homme quelques rafraîchissements, charge-le d'abondantes provisions : car son chemin est long, et il ne trouvera pas d'auberge. Hâte-toi ! ils approchent.

*Hedwig*. — Qui est-il ?

*Tell*. — Ne le demande pas, et quand il partira, détourne tes yeux pour qu'ils ne voient pas quel chemin il prend.

(Jean le Parricide s'avance vivement vers Tell, mais celui-ci lui fait un signe de la main et s'en va. Quand tous les deux sont sortis par deux côtés différents, la scène change.)

## SCÈNE III.

Le fond de la vallée devant la maison de Guillaume Tell. Des groupes de paysans couvrent le coteau. D'autres descendent de la montagne par un sentier qui conduit vers le Schächen.

**Walther Furst, Melchthal, Stauffacher, Hedwig, Tell, Berthe, Rudenz, etc., paysans et paysannes.**

(Walther Furst avec ses deux petits-enfants; Melchthal et Stauffacher s'avancent les premiers; d'autres se pressent sur leurs pas. Quand Tell se présente, il est reçu de tous par des cris de joie.)

**Tous. — Vive Tell! l'archer et le sauveur!**

(Pendant que ceux qui sont sur le devant se pressent autour de Tell et l'embrassent, apparaissent Rudenz et Berthe : celui-ci embrassant les paysans, celle-ci, Hedwig. La musique de la montagne accompagne cette scène muette. Quand elle est finie, Berthe pénètre au milieu de la foule.)

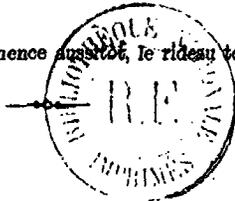
**Berthe. — Paysans! confédérés! recevez-moi dans votre alliance : je suis heureuse d'être la première qui ait trouvé protection dans le pays de la liberté. Entre vos vaillantes mains je dépose mon droit : voulez-vous me protéger comme votre concitoyenne?**

**Les paysans. — Oui, nous le voulons, de notre bien et de notre sang!**

**Berthe. — Eh bien! alors, je donne ma main à ce jeune homme : la libre femme suisse à l'homme libre.**

**Rudenz. — Et je déclare libres tous mes serviteurs.**

(La musique recommence aussitôt, le rideau tombe.)



# TABLE.

## ACTE I.

Scène I. . . . .	3
Scène II. . . . .	12
Scène III. . . . .	18
Scène IV. . . . .	24

## ACTE II.

Scène I. . . . .	35
Scène II. . . . .	42

## ACTE III.

Scène I. . . . .	62
Scène II. . . . .	67
Scène III. . . . .	73

## ACTE IV.

Scène I. . . . .	90
Scène II. . . . .	98
Scène III. . . . .	108

## ACTE V.

Scène I. . . . .	121
Scène II. . . . .	132
Scène III. . . . .	141

### COLLECTION DES AUTEURS ALLEMANDS

Prescrits pour les classes et les examens du Baccalauréat.

Editions classiques sans annotations,  
précédées de notices littéraires et historiques  
par N. E. HALLBERG,  
professeur de littérature étrangère à la faculté  
des lettres de Toulouse.

Format in-18.

- CHAMisso. Pierre Schlemihl. -- 80 c.  
GÖTTE. Hermann et Dorothea, poème. -- 80 c.  
GÖTTE. Iphigénie en Tauride, tragédie. -- 1 f.  
GÖTTE. Torquato Tasso, tragédie. -- 1 f.  
HAYDN. Le Cid, poème. -- 1 f. 25 c.  
HEBDEL et LIEBKIND. Les Feuilles de Palmier, première partie. -- 1 f. 25 c.  
LESSING. Dramaturgie (Ia), articles choisis de critique sur l'art dramatique. -- 1 f. 75 c.  
LESSING. Laocoon, suivi d'un choix de Lettres archéologiques. -- 1 f. 75 c.  
LESSING. Lettres choisies sur la Littérature moderne. -- 1 f. 40 c.  
LESSING. Minna de Barnhelm, comédie. -- 1 f. 25 c.  
SCHILLER. La Fiancée de Messine, tragédie. -- 1 f. 25 c.  
SCHILLER. Guerre de Trente Ans, premier et deuxième livres. -- 1 f. 75 c.  
SCHILLER. Guillaume Tell, tragédie. -- 1 f. 25 c.  
SCHILLER. Jeanne d'Arc, tragédie. -- 1 f. 25 c.  
SCHILLER. Le Neveu et l'Oncle, comédie. -- 80 c.  
SCHILLER. Marie Stuart, tragédie. -- 1 f. 25 c.  
SCHILLER. Soulèvement des Pays-Bas, premier et deuxième livres. -- 1 f. 40 c.  
SCHUB (Chanoine). Fridolin et Dietrich. -- 1 f. 60 c.  
SCHUB (Chanoine). Henri d'Eichenfels. -- 80 c.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE



37502 01110766 4